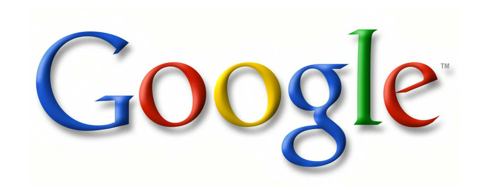
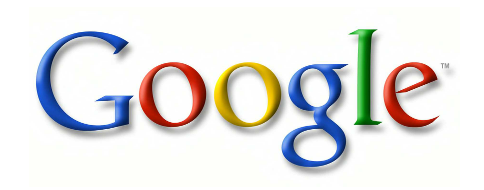





27276.9.9
INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY


NUMINE.
Richard Ashhurst Bowie.
27276.9.9





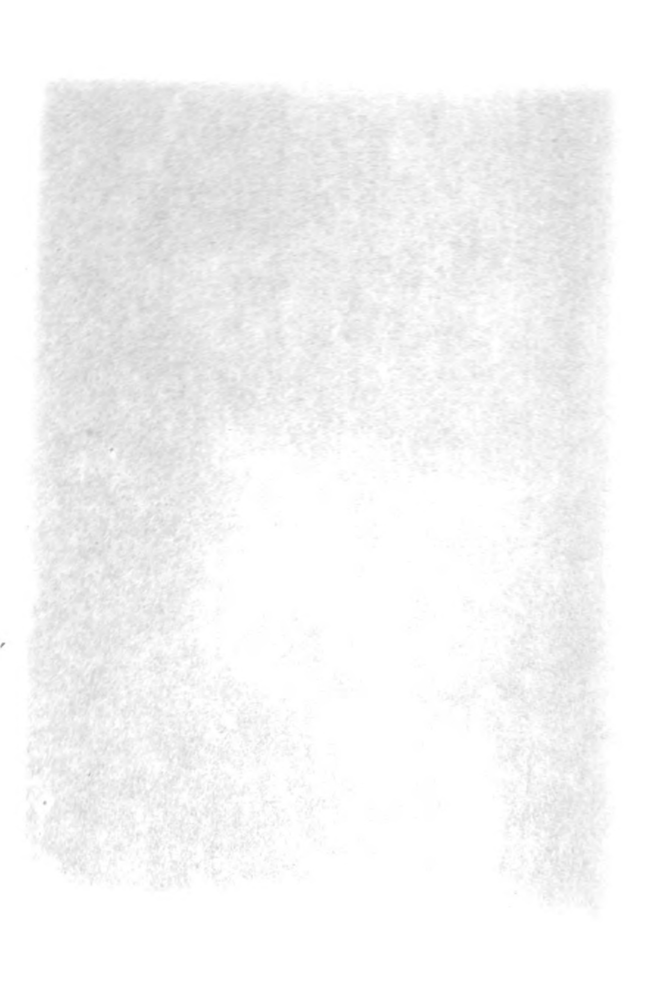
FIERABRAS

Paris. — Imprimerie de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Breda.

Paris. — Imprimerie de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Breda.



Que demandes-tu, toi qui viens d'appeler si haut ?



FIERABRAS

LÉGENDE NATIONALE

TRADUITE

PAR MARY LAFON

ET ILLUSTRÉE

de douze belles Gravures dessinées par G. Doré

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1857

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Voici encore un diamant de la couronne poétique de nos pères qui, après cinq cent cinquante ans de poussière et d'oubli, vient de nouveau briller au jour. Trop insoucieuse de ses richesses littéraires, la France d'aujourd'hui n'y songeait plus; celle d'autrefois n'y avait jamais songé. On avait bien fait une version ou plutôt une imitation grossière du poëme, à la manière de l'histoire des quatre fils Aymon, mais ce décalque sur papier gris, hâtif et par trop populaire, ne rendait ni le sens, ni la couleur, ni



l'énergie, ni, à proprement parler, aucune des beautés de l'original.

Bien plus jalouse que la France de remonter aux sources de notre poésie provençale, dès 1533, l'Allemagne avait traduit le roman de *Fierabras*. Seulement, cette traduction, qui fut réimprimée en 1809, reproduisant de loin des manuscrits français dont le texte est incomplet, ne refléta qu'approximativement et d'une façon imparfaite l'admirable poëme.

Il en existait en Espagne, au seizième siècle, une version en langue castillane où Cervantes puisa le sujet de l'un des épisodes les plus comiques de son roman. Les Italiens en possèdent une autre intitulée : *Romanzo di Fierabraccia e Olivieri* (roman d'Olivier et de Fierabras); et les Anglais une également, encore inédite et signalée par George Ellis dans ses Extraits des romans de chevalerie [1]. Comme on le voit, le chef-d'œuvre de nos aïeux, s'il restait inconnu en France, avait fait son tour d'Europe, et il fallait l'insouciance, on pourrait dire l'ignorance, du président de Montesquieu, en fait d'histoire littéraire, pour jeter du

[1] *Specim. of early english rom.*, t. II, p. 357-404.

bout des lèvres dans le monde cet arrêt, devenu axiome : « Les Français n'ont pas la tête épique ! »

Ces mots, très-vrais pour les Français du dix-septième et du dix-huitième siècle, pour Chapelain et Voltaire, par exemple, qui vivaient dans des temps où la civilisation avait tué la poésie, et la politesse l'originalité et l'enthousiasme, sont faux de tout point quand on les applique aux poëtes du moyen âge. Les rapsodes féodaux se sont trouvés dans les mêmes conditions qu'Homère pour peindre leur époque, et ils l'ont fait avec une énergie et une richesse d'images et de couleurs qu'Homère seul égale, mais qu'il ne surpasse pas. Ainsi le *Fierabras* est un poëme épique reposant, comme l'*Iliade,* sur une donnée fabuleuse ou un vague souvenir historique, et reflétant avec une fidélité inimitable et une éclatante lumière poétique, non les mœurs des temps carlovingiens, mais celles des temps féodaux où vivait l'auteur, qui a peint ce qu'il avait vu.

Sans donc établir de rapprochement entre les deux poëmes, car des chefs-d'œuvre créés à douze ou quinze siècles de distance ne se comparent pas, et l'avantage d'ailleurs reste toujours au plus ancien, qui réfléchit nécessairement mieux

des faits plus poétiques, nous pouvons dire hardiment que le roman de *Fierabras*, comme l'histoire en vers de la guerre des Albigeois et une autre grande composition que nous ferons bientôt connaître, est l'Iliade de la France ; et cette Iliade, véritablement nationale, offre pour nous un intérêt bien autrement puissant que le récit de la guerre de Troie ; car Charlemagne, plus grand dans le passé qu'Agamemnon ; Roland, aussi brave et plus noble qu'Achille ; Olivier et le vieux duc Aymon *à la barbe fleurie*, nous sont plus sympathiques et plus chers que les pasteurs des peuples de l'Algide.

En reprenant dans la littérature française le rang qui lui appartient et qu'il n'aurait jamais dû perdre, le poëme de *Fierabras* va faire descendre d'un cran la *Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux*. Tasse et Arioste, en effet, ont puisé à pleines mains dans notre chef-d'œuvre, et ils y ont pris leurs plus belles inspirations. Ainsi, Argant est, pour ne parler que du Tasse, l'ombre de Fierabras. Les admirables scènes où Tancrède quitte son lit, blessé et mourant, afin de répondre au défi du Sarrasin, son duel avec Clorinde, la conversion miraculeuse de cette der-

nière, les plus brillants épisodes des luttes chevaleresques ou d'assaut, tout cela, comme on va le voir, est copié mot à mot dans notre poëme, et, malgré le talent du Tasse, nous maintenons que l'original est resté bien au-dessus de la copie.

Cette supériorité éclate surtout dans le combat de Fierabras et d'Olivier, l'une des plus magnifiques scènes que nous connaissions; la plus belle, sans contredit, qui ait été imaginée par le génie de nos poëtes. Après l'avoir lue avec l'émotion qu'elle laisse au cœur et l'admiration qu'elle inspire, qu'on se rappelle la parodie de Cervantes, car il ne s'agit de rien moins que du fameux baume de Fierabras, et l'on verra combien la moquerie, même spirituelle, est misérable quand elle s'attaque aux grandes choses!... Et, à ce propos, qu'il nous soit permis de nous étonner, en passant, du succès obtenu par le *Don Quichotte* en Espagne. La satire du manchot d'Alcala est l'outrage le plus sanglant qu'on puisse infliger au caractère, aux sentiments, aux traditions historiques d'un peuple. Ce n'est pas le pauvre hidalgo de la Manche, c'est Gusman, c'est don Sanche, c'est le Cid Campeador lui-même que Miguel Cervantes, pauvre, dédaigné,

obscur et plus près de la classe mercantile que de la noblesse, traîne, en vrai fils de la bourgeoisie toujours goguenarde et un peu envieuse, sur la claie de sa raillerie. Aussi la vogue de son livre marque douloureusement l'ère de déchéance de l'Espagne. Avant l'apparition du *Don Quichotte*, l'Espagne était la première nation de l'Europe et du monde. Du moment où elle rit de cette passion de l'honneur portée jusqu'à la démence, qui avait fait jusque-là sa force et sa gloire, elle perd peu à peu son rang et finit par tomber du grand destrier du Cid sur l'âne de Sancho Pança.

Les esprits élevés ne s'y trompèrent pas, au reste, et, après la mort de Cervantes, Caldéron essaya de réagir contre les tendances de sa parodie, en prenant Fierabras même pour sujet de l'un de ses drames héroïques, *le Pont de Mantible*.

Aujourd'hui que les purs sentiments de la chevalerie sont morts à jamais, le poëme de *Fierabras* n'a plus et ne peut plus avoir qu'un intérêt de curiosité et d'étude historique. C'est à ce double point de vue que nous croyons faire œuvre utile en le remettant en lumière. La tâche que nous nous imposions exigeait un labeur assez rude et

offrait quelques difficultés, tenant surtout à l'imperfection du texte. Il nous reste plusieurs manuscrits de ce poëme en français, mais on n'en connaît jusqu'ici qu'un seul en provençal, dont l'histoire, par parenthèse, est assez singulière. En 1814, Méon, un des savants préposés à la garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, montra confidentiellement à M. Fauriel, qui a raconté ce fait dans l'*Histoire littéraire de la France*, un manuscrit appartenant, disait-il, à un inconnu, lequel voulait en savoir la valeur. Ce manuscrit contenait le poëme provençal de *Fierabras*, qui, vendu par l'inconnu aux étrangers alors maîtres de la France, fut emporté à Wolfenbüttel et imprimé à Berlin par Bekker quinze ans plus tard.

C'est ce texte que nous avons traduit. Par malheur, et voilà où étaient les difficultés principales, il ne présente pas seulement quelques variantes, comme l'a dit M. Fauriel, différentes du texte des manuscrits français, mais on y trouve de nombreux contre-sens et une foule de lacunes. Il est évident que cette version, dans sa forme actuelle, date tout au plus du quinzième siècle et qu'elle est postérieure de deux cents ans aux versions françaises, primitivement copiées

elles-mêmes, ainsi que tout porte à le croire, sur un ancien texte provençal.

Sans nous arrêter à l'examen de cette question, qui serait hors de propos ici et que nous avons le dessein d'approfondir ailleurs, nous dirons tout de suite que, pour compléter notre traduction, nous avons pris dans les manuscrits français tous les morceaux qui manquaient au manuscrit provençal.

Il nous semble inutile de caractériser le mérite particulier du poëme de *Fierabras*, qu'une lecture fera mieux apprécier que toutes les dissertations du monde. Que chacun se forme une opinion d'après ses impressions, voilà notre unique désir. Le traducteur ne juge pas; il se borne, dans notre système du moins, à mettre le public et la critique à même de juger avec connaissance de cause, en rendant aussi fidèlement que possible la pensée, la vigueur et le coloris du poëte. Pour mieux remplir cette triple tâche, nous avons quelquefois mêlé à la langue moderne les vieux mots des aïeux, dont nos jeunes lecteurs et les personnes peu familières avec le moyen âge trouveront la clef dans le glossaire imprimé à la fin du volume.

Encore un mot pour clore cette courte préface.

En faisant briller aux yeux des générations nouvelles cette lumière si éclatante du génie de nos pères, qui, semblable aux lampes funèbres, ne luit depuis six cents ans que dans les tombeaux, l'historien du Midi n'a eu qu'un but patriotique et littéraire. Mais pourquoi la politique ne profiterait-elle point, dans l'intérêt de la France, des découvertes de la philologie?... Pourquoi ne montrerait-on pas dans cette épopée chevaleresque la grande figure de Charlemagne aux Arabes d'Afrique, dont le cœur bondirait de joie au récit des grands coups portés par Fierabras, et qui verraient probablement, avec leur foi fataliste, un arrêt prématuré de Dieu et le doigt d'Allah dans la soumission et le baptême du plus brillant de leurs héros?... Dans ce fait si étrangement remarquable, du Fierabras de la légende s'agenouillant aux pieds de Charlemagne et de l'Abd-el-Kader de l'histoire s'agenouillant devant Napoléon, n'y a-t-il pas de quoi frapper des imaginations moins impressionnables que celles des Arabes?...

Ce vœu sera-t-il entendu? nous l'ignorons. Mais, quoi qu'il advienne, soit que les faucheurs de la onzième heure nous coupent encore l'herbe sous le pied, soit qu'on traduise notre traduction pour

redire en Orient et en Afrique, sous la tente et sous le kiosque, les gestes héroïques de nos pères, humble pionnier du champ philologique où nous travaillons sans bruit depuis vingt-sept ans, nous continuerons l'œuvre commencée sans défaillance, et nous nous consolerons des injustices du présent et des tristesses d'un labeur bien âpre et trop ingrat, en relisant cette légende du roman de Gérard de Roussillon :

Quant de sancta Sophia fetz reis mostier,
Defendet à la gent de son empier
Que us d'els no i meses valhian denier,
Mas una paubra femna n'ac desirier :
De son paubre gazanh que ac drechurier,
De coser, de filar de son mestier
En comprava de l'erba, que li saumier
Mangaven quant estaven desots l'umbrier ;
La nuh quant gens dormia en son jasier
Aportava de l' aigua sobre l' mortier
Et quant fon tots bastits e li emper
Si demandet à Dieu lo vertadier
Quel gaerdo n'auria e quan sobrier ?
E Dieus si l'hi mandet per messatgier :
La paubra femna aura maior logier
Que lo reis, per lo do de son aver.

Fol. III, v. 8678.

Lorsque l'empereur grec éleva l'église de Sainte-Sophie, il ne voulut pas souffrir qu'un



seul de ses sujets donnât un denier pour la construction du monument. Une pauvre femme, qui brûlait d'envie d'y contribuer pour quelque chose, éluda pourtant la défense. Avec le modeste produit de son dé et de sa quenouille, elle achetait de l'herbe que les sommiers mangeaient à midi, quand on les mettait à l'ombre sous les arbres. La nuit, elle profitait du sommeil des ouvriers pour jeter de l'eau sur la chaux. L'édifice achevé, l'empereur demanda à Dieu le véridique quelle serait sa récompense. Dieu lui fit dire par un ange qu'elle serait moindre que celle de la pauvre femme qui avait sacrifié à l'œuvre son temps et son avoir.

FIERABRAS

CHAPITRE PREMIER

OLIVIER

L'empereur de France avait levé sa bannière, et de Flandre, d'Espagne, d'Allemagne, et de Frise, de Bretagne et de Lombardie étaient accourus aussitôt ses vaillants chevaliers. L'armée de Charlemagne se trouva réunie dans les prairies d'Hurbaria. Et là, tentes et pavillons à pomme d'or couvraient une lieue et demie de terrain. Il y avait le duc Régnier avec ses plus braves, don



Simonel en belle compagnie, et Gérard de Vienne entouré de tous ses barons.

C'est à ce dernier que Charlemagne donna le commandement de l'armée. Malheureusement, il avait été moins bien inspiré en accueillant une race que Dieu maudisse, celle de Ganelon, qui fit toujours actions perfides. L'ost, belle et richement garnie, tant chevaucha du matin au soir, qu'elle passa villes et villages, et, entrant dans le pays païen, n'y laissa rien sur pied. Les nôtres prirent Constantinople et toute la terre qui en dépend; puis ils passèrent outre, après y avoir laissé bonne garnison. Roland guidait l'avant-garde, composée de jeunes barons, avec le preux Olivier, à qui Charlemagne avait confié la bannière de Saint-Denis; Ogier le Danois et ses pairs, et Richard de Normandie. L'empereur fermait la marche, suivi de ses vieux compagnons d'armes à tête blanche, à poitrine fleurie.

Tous chevauchent avec ardeur, déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour conquérir la couronne d'épines du Christ et le saint suaire qui l'enveloppa; mais avant que le soleil du lendemain soit couché, Charlemagne aura deuil et colère, car un Turc de Margoyle a

vu briller nos lances, et, courant, plein d'effroi au palais de l'émir :

— Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, comme tu es trompé! Voici que l'empereur de France vient d'envahir ta terre, où il a tout mis à feu et à sang; il est campé dans les vallées de Marimonde avec tant de barons et de vassaux armés, que jamais homme né de mère n'a vu un si grand rassemblement.

A ces paroles, Fierabras devient noir de colère; il grince les dents et fronce les sourcils d'un air si terrible, que les païens eux-mêmes en furent effrayés.

— Mes armes! mon cheval! cria-t-il d'une voix tremblante de fureur; et vous autres, prenez vos lances, car je jure par Mahomet, qui a mon cœur, de ne tirer les rênes que lorsque j'aurai découvert ces Français!

Fierabras saute, à ces mots, sur son cheval sans toucher à l'étrier. C'était un franc coursier d'Espagne, de noble race et bien dressé. Avec les pieds ou les dents, il avait tué plus de soixante hommes en bataille. Fierabras ne l'aurait pas donné pour tout l'or que peuvent renfermer dix villes. Il partit au galop à la tête de ses païens, et quand

il fut sur la montagne d'où l'on découvre Constantinople, il vit qu'en effet tout était ravagé et détruit. De tous ses musulmans, il n'était resté qu'un fuyard, qui vint tomber pâle et sanglant aux pieds de son cheval.

Frémissant de rage à cette vue, Fierabras jure par le prophète que, s'il peut trouver Charlemagne en bois ou en vallée, il lui fera voler la tête d'un coup de son épée tranchante, qu'il sèmera sur l'herbe la cervelle de Roland et enverra sa tête et celle d'Olivier à Floripar la belle. Ensuite il ceint ses trois épées : Florence, Baptisme et Garamante, et, s'affermissant sur sa selle d'ivoire, pend au col son écu d'acier ouvragé d'or dont les quinze pointes étaient ornées d'un diamant plus radieux que la flamme, attache à l'arçon des barils pleins du baume dont Jésus-Christ fut oint, baume qui fermait sur-le-champ les plus dangereuses blessures, et, éperonnant son cheval rapide comme l'épervier, il se dirige au galop vers Marimonde. Là, après avoir passé l'eau à un gué couvert de bois, il s'embusque avec cent mille hommes dans la forêt que doit traverser Charlemagne.

A l'aube, en effet, l'empereur leva son camp. On plie les tentes, on charge les sommiers, les

Français s'arment, et l'ost se met en marche. L'empereur alors appelle Roland, son neveu, le preux comte Olivier, le duc Beuves de Chartres, le seigneur Aymes de Bavière, le brave Téric des Ardennes, Bérard de Montdidier, Arnaud de Fréjus et Régnier, son frère, et une foule d'autres comtes que je n'ai pas le loisir de nommer, et il leur dit :

— Barons, je viens d'apprendre que les païens gardent le gué ; avancez avec prudence et ne vous laissez pas surprendre par ces perfides Sarrasins.

— Seigneur, répondit Olivier, je guiderai aujourd'hui l'avant-garde, si tel est votre bon plaisir, ne réclamant que cet honneur pour prix de mes services.

— Par ma foi, dit l'empereur, je n'en chercherai pas d'autre ; car de meilleur, je n'en pourrais trouver.

— Sire, reprit alors Andrieu, parent de Ganelon, il convient qu'il aille aussi loin que possible et qu'il fasse prouesse comme bon chevalier.

Puis il murmure entre ses dents, le fourbe :

— A Dieu ne plaise que nous te revoyions jamais !

Cependant Olivier monte sur son cheval bai et part avec sept mille chevaliers, qui se répandent

dans la plaine, et n'y laissent ni une maison à brûler, ni un arbre debout. Tandis que les fourriers allaient toujours et avaient déjà fait une traite de quatorze lieues, Galot de Monroquier, que Fierabras avait envoyé à la découverte, retourne en courant vers l'émir, et voici la nouvelle qu'il lui apporte :

— Charlemagne, fit-il tout ému, vient de traverser le val de Gongomier ; demain il voudra franchir celui de Marimonde ! Tous les Sarrasins qu'il rencontre, il les passe au fil de l'épée ; il dit qu'il fera écorcher tout vif l'almiran, ton père ; qu'après l'avoir brûlé, il jettera ses cendres au vent ; qu'il reprendra les reliques conquises jadis par nous, à Rome, et mettra en mille morceaux notre dieu Mahomet.

En entendant ces paroles, Fierabras secoua la tête, et ses traits contractés exprimèrent une telle rage, que les Sarrasins tremblants n'osaient soutenir son regard. Sans plus tarder, il met cinquante mille hommes en embuscade dans la forêt et s'élance avec un pareil nombre de cavaliers à la rencontre d'Olivier.

Le noble baron avait fait sa besogne en brave. A la tête de ses sept mille chevaliers, il venait de

s'ouvrir passage à la pointe des lances et d'emporter le château de Marimonde, que les nôtres trouvèrent plein de troupeaux et de butin. Chassant les Sarrasins devant eux comme des daims timides, et chargés de leurs dépouilles, ils s'avançaient fièrement, lorsqu'ils rencontrèrent les Sarrasins qui, armés de leurs flèches et de leurs sabres recourbés, accouraient en hurlant comme des hommes en démence.

En s'apercevant, les deux armées poussèrent de grands cris, et, se défiant réciproquement, se chargèrent avec rage. Là il se donna bons coups de lance et d'épée, et il y eut maint écu fendu et maint haubert faussé. Olivier les abattait comme un faucheur abat le blé, et ils tombaient partout aussi menu que la pluie de mai ou de juin.

Brandissant son long javelot, un païen d'une taille gigantesque encourageait les Sarrasins et défendait vaillamment le pas. Olivier vit ce diable qui épouvantait tout le monde, et, faisant tourner son cheval, il courut sur lui lance baissée et le traversa d'outre en outre. Le musulman roule à terre, sanglant et noir; plus de sept cents Français passent alors sur son cadavre, qui s'ouvrit éventré par les pieds de fer des chevaux.

Il n'en fallait pas tant pour terrifier les païens. Les voilà qui reculent et s'enfuient par monts et par vaux, serrés de près par Olivier, qu'on voit en avant des siens, courant à toute bride et tenant au poing Hauteclère au pommeau d'or niellé.

Des cinquante mille qui étaient venus, il en échappa vingt mille à peine. Tout le chemin était couvert d'armes et de cadavres, lorsque Olivier fit halte pour recueillir le butin et attendre l'armée. Il comptait bien avoir le temps de laisser manger et reposer ses hommes ; mais il en advint autrement. Pendant que les vassaux tuaient les bestiaux qu'ils avaient pris, un messager couvert de sang arrive au camp des Sarrasins et crie d'une voix rauque : — Esclamar de Damiette, monte à cheval avec tes hommes, et ne perds pas de temps ! Un baron de France qu'on appelle Olivier vient de passer Constantinople à la tête de sept mille chevaliers, et il a saccagé et dévasté plus de dix lieues de bon pays !

A cette nouvelle, Esclamar faillit perdre le sens.

— Poltron, dit-il au Sarrasin, crois-tu que j'aie peur de ces barons français? Par Mahomet, mon dieu, qui nous jugera tous ! si je ne pouvais venger les morts et recouvrer le butin, je serais un chef

bien méprisable... Allons! cria-t-il en même temps à ses hommes, armez-vous sur-le-champ et voyons où flottent ces fières bannières de France! Songez à bien frapper, fils des croyants : car, par Mahomet, le seul vrai prophète! si j'aperçois quelqu'un qui fuie, je le fais brûler vif ou pendre sans pitié au vent! car je ne veux pas que Fierabras puisse me reprocher de fuir ou de reculer devant les Français.

— Seigneur, répondirent les Sarrasins, tu seras content de nous.

Les païens montent à cheval et partent pleins d'ardeur. Que Dieu se souvienne à présent d'Olivier et des nôtres!

CHAPITRE II

—

ROLAND

Suivi de cinquante mille cavaliers montés sur des chevaux arabes qui plus vite couraient que ne vole perdrix, Esclamar descend vers Marimonde et rencontre Olivier au milieu des jardins. En un clin d'œil il a mesuré ses forces et fait son plan. Il divise ses cavaliers en cinq corps, chacun de dix mille hommes, et fond sur les Français au son de plus de quatre cents trompettes.

Les nôtres, se couvrant de leurs écus et tirant leurs glaives, reçurent bravement le choc, qui fut pourtant si terrible qu'on l'entendit à plus d'une lieue de distance. Olivier, abandonnant les rênes à son cheval, avait si rudement choqué Amaravis

qu'il lui avait planté dans le corps, d'outre en outre, le fer et le bois de sa lance. Le Sarrasin tomba sur l'herbe, et Olivier, lui arrachant du corps la lance et le pennon de joie, se mit à crier fièrement :

— Montjoie ! la bannière Saint-Denis !...

A ce cri, accourut Esclamar sur son cheval noir comme les ténèbres, et il y répondit en nous tuant Gautier du premier coup ; puis il abattit encore Reynold de Saint-Denis, et s'écria en brandissant son cimeterre :

— Marimonde ! Marimonde ! frappez, preux cavaliers, et les Français sont déconfits !... et Charlemagne, le vieillard à la barbe fleurie, en sera dolent dans son âme !...

Ce défi fut entendu par Olivier, qui comprenait le Sarrasin : il court l'assaillir l'épée haute et le frappe, mais sans le blesser, car le païen pique des deux et disparaît. Le vaillant comte, alors, déchargea sa colère sur le fils d'Arapatis, auquel, d'un coup de son glaive trop bien fourbi, il fendit la tête en deux, malgré le heaume et la coiffe d'acier. Condrant et Opine le grison eurent le même sort. En peu de temps, il eut taillé en pièces une soixantaine de ces mécréants.

Puis, s'arrêtant pour reprendre haleine, il s'écria :

— Montjoie ! Montjoie ! Saint-Denis ! frappez, francs chevaliers ! mettez à mort tous ces maudits qui ne veulent pas croire au Dieu crucifié sur le Calvaire !

Grande fut la bataille et longuement elle dura. Les Français, qui ne craignent rien, frappèrent vigoureusement. Vous les auriez vus tous couverts de cervelle et de sang, et formant un rempart d'acier de leurs glaives. Il n'y a Sarrasin si richement armé qu'Olivier n'abatte sans vie, s'il le trouve sur son passage. D'un seul revers de Hauteclère, l'épée au pommeau d'or niellé, il décapite Arserot, fils de la sœur de Brulhan de Montmirat.

La tête enfermée dans le heaume tombe sur l'herbe, et le tronc, restant sur la selle comme s'il y eût été attaché et de ses mains crispées retenant encore les rênes, est emporté par le cheval. Cette fois, les païens reculent, la peur les gagne, et ils se disent l'un à l'autre : — Nous allons être tous hachés !

Ils l'auraient été à coup sûr, si les troupes de l'embuscade étaient restées sous les ormeaux ; mais, au moment où les maudits pliaient de toutes parts, les cinquante mille hommes placés par

Fierabras dans la forêt parurent tout à coup sur le champ de bataille. Le comte Olivier les vit venir, et se hâta de réclamer le secours des cieux en ces termes :

— Sainte Marie, pleine de douceur et de pitié, fleur digne et bénie d'où est sorti notre salut, prie le cher fils que tu portas dans tes entrailles de prêter sa force un moment à moi et à mes hommes !

Après cette oraison, Olivier prit son cor et en sonna fortement pour rallier ses hommes. En évaluant leur nombre à vue d'œil, il trouva qu'il lui en manquait un millier ; plusieurs de ceux qui restaient avaient des blessures, mais ils ne laissèrent pas de lui dire :

— Ne doute pas de nous, seigneur ; nous combattrons comme les autres !

Olivier pleura de joie à ces paroles, et, quand il en eut remercié Dieu le roi de majesté, se mettant à la tête des siens, il éperonne vivement son cheval et fond sur l'ennemi. Le combat alors et le carnage recommencent de tous côtés. Au même instant, voici Esclamar qui revient à l'improviste, brandissant sa lance au fer carré qu'enveloppait une peau de serpent, et qui en frappe Olivier avec tant de force qu'il lui troue le haubert, dont plus de vingt





mailles tombèrent dans le pré. La tunique piquée ne valut pas deux deniers monnayés pour le comte. De la force du coup, il baisa la crinière de son cheval et peu s'en fallut qu'il ne vidât les arçons. Il parvint à se maintenir en selle, mais un ruisseau de sang vermeil jaillissant de son flanc gauche rougit aussitôt la selle et les étriers.

Tout pâle et chancelant, le comte se retire un moment du combat pour bander sa blessure avec son pennon de pali ; et, dès qu'il croit avoir étanché le sang, s'affermissant sur ses étriers, il court sur Esclamar bride haute et lance baissée.

Il était si terrible, que les païens reculèrent d'une portée de trait, en murmurant :

— Cet homme est forcené, ou c'est un diable échappé de l'enfer !

Cependant Olivier, courant à frein abandonné, rencontre Esclamar au milieu d'un passage et s'applaudit plus que s'il eût conquis tout l'or de dix cités. Il ne lui porta qu'un seul coup sur son heaume incrusté de perles, mais l'épée, glissant sur l'acier, brisa l'armure et éventra le Sarrasin.

En le voyant rouler à terre, les Turcs poussèrent de grands cris et firent pleuvoir sur nos

Français, qui gagnèrent néanmoins plus d'un arpent de terrain en les poussant, une nuée de traits et de carreaux aigus et emplumés. Malheureusement, les païens les entouraient de toutes parts, et ils étaient trente contre un. Il est donc à croire que pas un des nôtres n'en serait revenu, si un messager n'avait couru à l'ost de Charlemagne, et n'eût appris ce qui se passait à Roland, son neveu.

A cette nouvelle, Roland qui, par bonne aventure, était encore armé, saute sur Valentin. Le vieux duc Aymes s'empresse de le suivre avec dix mille hommes d'armes. Autant en font sans en être requis Bérard de Montdidier, Estout de Langres et le lettré Turpin. Il ne manqua de l'avant-garde qu'Aloris et Aldrat, cousins de Ganelon, qui adressaient tout bas des vœux au diable pour que le secours arrivât trop tard.

Ces vœux impies, grâce au ciel, ne devaient pas être exaucés. Le duc Roland, enflammé de colère de savoir Olivier, son compagnon, en péril et blessé, chevauche à toute bride accompagné par les Français, qui portent les lances hautes et déployés les gonfanons. En voyant ses hommes si bien disposés, Roland se tourna et

leur cria de toute sa voix, avant de se précipiter dans la mêlée :

— Maintenant, seigneurs, frappez fort !

— Volontiers, répondirent-ils tous.

Et se jetant sur les païens, ils les firent reculer d'un arpent. Dans cette charge, ils traversèrent toute l'armée musulmane, laissant le sol jonché de morts et de blessés. C'était plaisir de voir, en avant et loin de tous les autres, Bérard de Montdidier, Guy de Bourgogne, l'archevêque Turpin, le comte Guillamar et Estout, le baron sans peur.

Roland, que nul ne devançait jamais, était plus loin encore : aussi rencontra-t-il, le premier, Olivier qui, blessé grièvement, avait les flancs serrés par une ceinture sanglante. Si le duc fut dolent, il ne faut pas le demander; il commença par faire des reproches à son ami, comme un homme en colère.

— Par Dieu ! dit-il, compagnon, j'ai bien sujet d'être irrité contre vous, qui avez marché sans moi à la tête de l'avant-garde. C'est un tort, sachez-le, que je ne puis vous pardonner.

— Pardonnez-le pourtant, seigneur, répondit Olivier, au nom du Dieu qui nous créa ! J'eus tort, j'en conviens, et mérite le blâme.

Après ces mots, ils se retournèrent contre les Sarrasins, et, courant sur eux au galop, font voler sur l'herbe, à coups d'épée, les bras, les mains et les têtes.

La bataille était finie et le champ gagné, quand il arriva vingt mille hommes d'un côté au secours des païens, envoyés par Fierabras, et de l'autre Brulhan de Montmirat et Tenas de Nubie, neveu de l'almiran, qui menaient deux fois autant de cavaliers armés de heaumes verts et ornés de perles. Que Dieu aide donc les nôtres et leur soit bon, car ils vont avoir dure bataille !

Tous ces maudits, vêtus de fer, descendent au galop des montagnes et fondent sur les Français, qui les reçurent vaillamment. Bientôt la plaine se couvrit de nouveaux cadavres. Olivier, ma foi ! se vengea bien de sa blessure ! Brandissant Hauteclère au pommeau reluisant, il frappe le roi Tribuat, neveu de Piadutz, et le fend jusqu'à la ceinture. Roland, pendant ce temps, maniait si bien Durandal, qu'il fauchait les Turcs par centaines.

Mais le nombre des ennemis croissait toujours. Bientôt, chacun des nôtres en eut trois cents à combattre. Affaibli par sa blessure, Olivier ne pou-

vait plus lever le bras, et pas un Français ne serait revenu au camp, si Charlemagne, à temps averti, n'était accouru à leur secours. Paraissant tout à coup avec vingt mille barons à tête blanche, qui frappaient rudement, il fit briller Joyeuse, et, après un terrible choc, les païens prirent la fuite et regagnèrent les montagnes, laissant vingt mille des leurs tombés sous nos épieux tranchants. Le soleil déclinait à ce moment, l'ombre allait couvrir la campagne, et l'empereur fit sonner la retraite.

Voilà les nôtres revenus sous leurs tentes. Les barons vont se désarmer, et Charlemagne se lamente sur la blessure d'Olivier. Le fils de Régnier de Gênes, en effet, est grièvement navré; il a perdu tant de sang, qu'il en paraît méconnaissable. Son père, qui l'adorait, le désarme lui-même, et fait venir cinq médecins pour arrêter le sang vermeil qui coulait de ses flancs. Les médecins lui lavent le côté et sondent aussitôt la blessure. Les intestins n'avaient pas été offensés, mais le venin du fer était resté dans la plaie et l'irritait si cruellement, qu'Olivier ne pouvait durer et qu'il fallut le coucher et le laisser seul dans sa tente.

Charlemague, qui l'aimait fort, en fut marri et courroucé au dernier point. Dans sa colère, il s'en

prit aigrement aux jeunes chevaliers, et dit tout haut qu'il ne les prisait pas deux deniers battus, et que les vieux valaient mieux que les jeunes. Qu'on se figure la fureur de Roland à ces paroles! Peu s'en fallut qu'il ne dît à son oncle : — Vous mentez!

Enflammé de colère, il se retire dans sa tente, et Charlemagne, triste et sombre, gagne son pavillon.

CHAPITRE III

—

LE DÉFI

Non moins furieux à ce moment était Fierabras d'Alexandrie. En apprenant la mort d'Esclamar, de Tenas de Nubie, du neveu de Piadutz et le massacre de ses gens qui avaient laissé dans le val quarante mille cadavres, il pâlit de rage, jura par le prophète de se venger de ce désastre, et, s'élançant sur le bon cheval d'Espagne, courut tout seul, avec ses épées et sa lance, aux tentes des Français.

Jamais de plus vaillant jouteur on ne parlera dans le monde. Il était déjà seigneur des tours de Palerme lorsqu'il prit Rome d'assaut, ruina ses murs, brûla Saint-Pierre, fit passer au fil de l'épée




pape, légats et cardinaux, et emmena les habitants en esclavage. Prêt à défier tous les nôtres pour venger l'affront de la veille, il vient, de fer vêtu et fier de son grand cœur, s'arrêter un peu avant l'aube devant nos pavillons.

A l'aube blanchissante, Charlemagne va ouïr messe; puis il appelle ses barons et leur dit:

— Mangez vite, car il faut se remettre en marche si nous voulons nous loger ce soir dans les prairies de Marimonde.

Le cor sonne aussitôt partout; les tables sont couvertes, et comtes et barons y prennent place côte à côte; mais avant que les pages leur aient versé l'eau pour laver, ils auront souci et surprise.

Le repas du matin fini, Charlemagne sort de son trap et voit au haut de la colline un Sarrasin richement armé : c'était Fierabras d'Alexandrie, qui, fièrement campé sur son cheval noir à longue crinière, s'écria de toute sa voix, dès que les premiers rayons du soleil frappèrent l'aigle d'or de la tente impériale :

— Où es-tu donc, roi de Paris?... Si tu m'entends, envoie ici tes meilleurs jouteurs : envoie Roland, ou Olivier qui est si fort et si hardi, ou le plus preux de tes douze pairs. Par Mahomet! qu'ils

viennent six ensemble, je ne les refuserai pas! Si tu n'oses répondre à mon défi, ce soir j'irai t'assaillir dans ta tente!

En disant ces paroles, il descendit de cheval, se coucha, après s'être désarmé, sous un pin feuillu, et répéta le défi de toute la force de sa voix, qu'il avait haute et claire.

Quand Charlemagne l'entendit, il secoua la tête, et appelant Richard de Normandie :

— Seigneur duc, dit-il, ne me cachez rien : connaissez-vous ce Turc qui a si haut crié?

— Sire, répondit Richard, c'est l'homme le plus vaillant dont vous ayez ouï parler. Jamais plus brave Sarrasin ne naquit de mère; il ne prise ni roi ni comte un denier monnayé.

Quand Charlemagne entendit cela, il secoua la tête, et dit à Roland :

— Beau neveu, que n'allez-vous jouter là-bas?

— Sire, répondit Roland, vous avez tort de parler ainsi, car j'aimerais mieux être démembré vif que de prendre les armes. Souvenez-vous de ce que vous dîtes hier quand vous vîntes nous secourir avec vos preux à barbe blanche. En voyant fuir les païens *à frein abandonné,* vous nous criâtes que les vieux savaient

mieux frapper que les jeunes. Aussi, par l'âme de mon père! aucun de mes compagnons n'ira là-bas s'il tient à mon amitié.

— Truand! dit l'empereur, oses-tu m'outrager de la sorte! Et de son gantelet droit ouvragé d'or, il frappa Roland au visage, si fort que le sang en jaillit.

Roland, furieux, jeta la main à l'épée, et, si on ne l'eût retenu, il aurait rendu coup pour coup à son oncle. Tandis que les barons l'entraînaient de force et que l'empereur, le front incliné, songeait au champion qu'il pourrait opposer à Fierabras, quelqu'un vint conter ces nouvelles à Olivier, le gentil baron qui gisait blessé dans sa tente.

Le noble comte en eut tel deuil, qu'il faillit en perdre l'esprit. Se levant avec effort, il déchira un pan de son *bliaut* de soie, fit bander son flanc ensanglanté, et appelant Garin son écuyer :

— Va, dit-il, me chercher mes armes pour que je monte sur la colline où est le Sarrasin.

— A Dieu ne plaise! répondit Garin l'écuyer : voulez-vous donc vous tuer vous-même? Si vous sortiez en cet état, vous ne reviendriez plus.

— Il n'importe, vassal, répondit Olivier; nul ne doit exagérer son prix, mais je suis homme-lige de Charlemagne, et je défendrai son droit

tant que j'aurai un souffle de vie! C'est quand il est dans le besoin ou le péril qu'un homme éprouve ses amis. Va donc sans plus tarder et apporte-moi mes armes.

— Je vais le faire, Seigneur, reprit Garin, mais bien malgré moi et avec grand regret de ne pouvoir vous retenir.

Il obéit à ces mots, et le fils de Régnier de Gênes s'arma. Garin lui mit ses chausses de fer, lui laça le heaume et le haubert, et quand il eut ceint Hauteclère, son épée chérie, il lui amena le blanc ferrant d'Espagne. Olivier signa le destrier de sa main, suspendit l'écu à son col par la ceinture de soie, et, saisissant l'épieu acéré que présentait Garin, il se mit en selle avec tant de vigueur que le cheval sous lui plia.

Prenant alors congé de l'écuyer et se recommandant à Dieu par un signe de croix, il alla droit au pavillon impérial où étaient le duc N'Aymes, l'Écossais Guilamar, le comte Roland, pensif et courroucé, et la fleur des barons français. Là, devant Charlemagne, il tira les rênes et dit:

— Empereur de France, voici plus de trois ans passés que je pris compagnie avec Roland le brave, et je n'ai reçu pendant ce temps de vos

mains un denier monnayé. Or je vous prie maintenant de me donner ma récompense.

— Je le jure, répondit l'empereur, par ma moustache grise! à mon retour en France, demande ville, bourg, château, ou riche trésor, rien ne te sera refusé.

— Sire, dit Olivier, accordez-moi la bataille avec ce païen, et je me tiens pour amplement payé de mon service.

Quand les Français l'entendirent parler ainsi, ils s'écrièrent tous ensemble :

— Dame sainte Marie! à quoi songe Olivier? il est blessé à mort et veut combattre!...

— Olivier, dit Charlemagne, as-tu perdu le sens? tes blessures saignent encore et tu voudrais revenir au combat! Va, bel ami, te recoucher dans ta tente, car je suis sûr qu'en chevauchant jusqu'ici, tu as aggravé ton mal. Va, je ne te laisserais pas combattre pour l'or de dix cités!

A ces paroles se levèrent Aldrat et Ganelon, que Dieu maudisse! Les méchants félons! trois ans plus tard ils trahissaient les pairs et mouraient, traîtres convaincus, d'une mort infamante.

— Sire, dit Ganelon, écoutez ceci : vous nous

avez accordé en France le droit de rendre un jugement ; nous jugeons donc tous deux qu'Olivier fera la bataille avec le païen.

En entendant cela, le grand Charlemagne pâlit : puis il jeta sur Ganelon un regard de colère et s'écria :

— Ganelon ! Ganelon ! que le Seigneur te punisse et déshonore ton lignage pour ce perfide jugement ! Je jure, moi, par sa divinité et sa trinité sainte, que si Olivier est pris ou tué dans ce combat, je te ferai pendre comme larron et priverai les tiens de tous leurs fiefs !

— Sire, reprit le traître, Dieu nous garde d'un tel malheur ! Puis il ajouta entre ses dents : — Au Roi de majesté ne plaise qu'Olivier reparaisse ici !

Pendant ce temps, l'empereur disait au fils de Régnier de Gênes :

— Que dans sa pitié, Olivier, Dieu te soit en aide aujourd'hui contre le renégat !

Il lui tendit ensuite le gant de sa main droite, et le comte l'en remerciait, lorsque voici le duc Régnier de Gênes qui se jette aux pieds de l'empereur en clamant merci.

— Pour Dieu ! sire empereur, disait-il en pleurant, ayez pitié d'Olivier mon enfant, si grièvement

blessé !... Trop rude lui serait la tâche sur la colline. Comment un homme qui a tant perdu de sang pourrait-il résister ?... Son ardeur l'égara et le fit parler follement.

— Régnier, répondit Charlemagne, je ne peux plus l'arrêter : il faut maintenant qu'il aille combattre, car il a reçu mon gant devant les pairs.

Cependant, en noble baron, Olivier disait aux Français :

— Amis, je veux vous prier tous de me pardonner pour l'amour de Dieu, si jamais j'ai forfait à votre égard en actions ou en paroles !

Les Français se prirent à pleurer d'admiration en lui donnant congé ; et quand il fut recommandé à Dieu et que Charlemagne l'eut signé de sa main, Olivier partit le gonfanon levé et ne s'arrêta que sur la colline, à deux pas du païen.

Celui-ci, couché sous l'arbre ramé, ne daigna pas même faire un mouvement à son approche. Le comte arrêta son cheval, et sans saluer le Sarrasin :

— Que demandes-tu, dit-il, toi qui viens d'appeler si haut. Ton nom et ta patrie ?

— Tu vas avoir réponse franche, s'écria le païen. Je suis l'homme le plus puissant qui soit encore né de mère ! On m'appelle Fierabras d'Alexandrie

Je suis le destructeur de Rome la grande cité, d'où j'emportai la couronne d'épines du Christ, les clous qui l'attachèrent sur la croix, la lance qui perça son flanc, et le baume si précieux dont il fut oint, qui guérit les plus grandes blessures dès qu'il touche les lèvres du blessé. Le voilà dans ces deux barils suspendus à l'arçon de ma selle. Je tiens, en outre, les clefs de Jérusalem la sainte et du sépulcre de Jésus.

— Par ma foi ! reprit Olivier, je t'ai bien ouï et te plains de méconnaître le Seigneur. Va, bel ami, et arme-toi, car les Français nous regardent des tentes, et si tu tardais trop longtemps, j'irais te férir de cet épieu carré !

A ces paroles, Fierabras fit un grand éclat de rire.

— Tu es en démence, dit-il, de me parler ainsi ; mais apprends-moi à ton tour quel est ton nom et ton lignage.

— Certes, répondit le comte, j'entends bien ne te rien celer : mais j'ai d'autres nouvelles à te conter auparavant. Charlemagne, l'empereur au terrible visage, te mande par moi d'abandonner Mahomet et de recevoir le baptême ; et, si tu ne veux faire cela, je suis ici pour te défier !

— Vassal, dit Fierabras, tu as la parole hardie.

Or, si tu me vois lever et revêtir ces armes sans fuir, je te tiens pour un vaillant cœur! Mais que je sache une chose avant, si Dieu te peut aider: dis-moi quel homme est ce Charlemagne que j'entends priser si haut? Donne-moi nouvelles du bon Ogier le Danois, des douze pairs, de Roland et d'Olivier, dont les louanges ont volé jusqu'ici?

— Païen, répondit le comte, je peux bien t'assurer qu'il n'est ni roi ni prince au monde qu'on puisse comparer à Charlemagne. Roland, son neveu, est si bon chevalier, qu'il n'a pu trouver encore d'adversaire qui lui tînt tête. Olivier, son compagnon, s'aide de son mieux; mais il est loin, bien loin de valoir Roland.

— Vassal, dit Fierabras en laissant dédaigneusement retomber sa tête sur son écu, dis-moi maintenant qui tu es et de quel lignage tu sors?

— Vous en saurez la vérité, répondit Olivier de Gênes. Je naquis à Périgueux, d'un chevalier nommé Rossat, et l'on m'appelle Garin.

A ces paroles, Fierabras fit un grand éclat de rire; ensuite il s'écria:

— Garin, dis-moi, et que rien ne me soit celé, pourquoi le terrible Roland, le brave Olivier, son

frère d'armes, Bérard de Montdidier, ou Ogier le célèbre, ne sont point venus à ta place?

— Parce qu'ils te dédaignent, par ma foi!... Mais je ferai la bataille pour eux. Ainsi arme-toi, sans tant de paroles.

— Garin, reprit Fierabras, je ne joute point contre les gens de bas étage. Si je te tuais, ta mort me serait peu glorieuse; mais à cause de ta bravoure, je ferai pour toi ce que je ne fis jamais pour homme né. Je vais monter sur mon cheval noir, je pendrai à mon col ma targe ronde; viens en courant au grand galop la frapper de toute ta force, je me laisserai tomber de cheval, et tu emmèneras ce bon coureur comme si tu l'avais conquis.

— Ce sont folles paroles, répondit Olivier; que vous le vouliez ou non, vous perdrez ici, avant la nuit, la vie et le destrier. Ainsi va, Sarrasin, et arme-toi; car, si tu me fais plus longtemps attendre, par le Dieu qui fut mis en croix, je te frappe de mon épieu!

De colère ému à ces mots, Fierabras se soulève à demi pour regarder ce Garin, et voit le sang vermeil qui du côté ruisselait jusqu'à terre.

— Garin, dit-il, parle sans mensonge: es-tu maltraité ou navré en ton corps?

— Vous saurez la vérité pure, répondit Olivier; mon auferan est si dur, que je m'en suis irrité et l'ai éperonné de façon à lui ensanglanter les flancs.

— Garin, dit Fierabras, vous mentez à cette heure, car le sang coule au-dessus des genoux. Tu es blessé, ami, je le vois; mais écoute: les deux barils qui pendent à ma selle sont pleins d'un baume dont le corps du Christ lui-même fut oint; toutes les plaies que touche ce baume se referment aussitôt: bois-en à ta volonté, tu seras guéri sur-le-champ et pourras mieux combattre.

— Folles paroles! répondit Olivier; à bon droit serais-je *vergondé* et honni si j'acceptais ton offre.

— Encore un mot, ami. Comment est conformé le duc qu'on appelle Roland, et quels sont les traits, la force et la taille d'Olivier, son compagnon?

— Regardez-moi, reprit le comte, et vous verrez Olivier. Roland est un peu moins grand, mais il est si hardi et si fort, qu'il ne redoute ni roi, ni comte, ni prince, ni émir.

— Par Mahomet! s'écria le païen, il pourrait bien en venir quatre alors comme lui et toi, et je les coucherais sans peine sous ma lance tranchante.

— Vassal, dit Olivier, c'est trop de vanterie et de discours. Va t'armer au plus vite; car, sans la peur de faire action vile, je t'aurais déjà frappé, par ma foi!

— Descends donc, Garin, et viens m'armer toi-même.

— Puis-je m'y fier, Sarrasin?

— Sans aucun doute; de ma vie je ne serai traître.

Olivier mit pied à terre et servit d'écuyer au païen. Fierabras, qui avait la taille, la vigueur et les membres d'un géant, jeta d'abord sur ses épaules un cuir de Cappadoce blond comme noix; pardessus il vêtit le haubert aux mailles dorées, couvrit son chef d'une capeline, et sur cette coiffe d'acier mit le heaume vert qu'Olivier lui laça trente fois.

Certes, ce fut grande courtoisie de la part du comte; aussi Fierabras d'Alexandrie lui dit, après l'avoir *mult mercié* :

— Garin, il me grève fort que tu veuilles avec moi jouter; si tu pouvais changer de pensée en ton cœur, je te laisserais aller volontiers.

— Ne parlons plus de cela, répondit Olivier; fais de ton mieux lorsque nous croiserons nos lances.

— Certes, murmura Fierabras, tu es un digne adversaire ! Et à ces mots il ceignit Florence et suspendit Garamante et Baptisme aux nœuds dorés de l'arçon. De ceux qui forgèrent ces épées célèbres par tout le monde, je vais vous dire vérité. Ils étaient trois frères par le même père engendrés, qu'on nommait Galans, Murificans et Aurizans. Chacun d'eux forgea trois épées dont on a trop parlé depuis. Aurizans fit Baptisme, Florence et Garamante, qui lui coûtèrent douze années de travail; Murificans fit Durandal au tranchant éblouissant, Musaguine et Courtain, avec laquelle Ogier le Danois frappa de si grands coups; et Galans fit Flobige à l'acier si bien trempé, Hauteclère, et Joyeuse qui étincela si glorieusement au poing de Charlemagne.

Fierabras seul avait trois de ces épées; il les suspendit à l'arçon de sa selle et, quand il fut armé, il s'élança sur le cheval arabe avec une telle vigueur qu'il plia le fer des étriers. Alors, après avoir attaché à son col un écu à double rebord d'acier et de fer où étaient figurés trois lionceaux d'or, il saisit sa lance à pointe carrée que liaient au bois dix clefs d'or, et dit d'une voix fière, car il était superbe sous ses armes ·

— Garin, il en est temps encore, retire-toi et tu feras chose sensée.

— Au lieu de me retirer, Sarrasin, j'espère, si Dieu m'aide, te mener ce soir prisonnier au pavillon de Charlemagne.

— Ce n'est pas un homme de vil sang qui peut parler ainsi ! Par la croix de ton Dieu et ton baptême, dis-moi qui tu es, chrétien, et ton vrai nom ?

— Puisque tu me requiers par la croix, tu vas en savoir vérité. J'ai nom Olivier, suis natif de Gênes, compagnon de Roland et l'un des douze pairs.

— J'ai bien reconnu, certes, que tu étais de haut parage ! Mais tu es blessé, Olivier, et il me serait peu glorieux de combattre un ennemi à moitié mort.

— Bel ami, lui dit Olivier, tu vas voir tout à l'heure que je ne suis pas si faible que tu le crois. En attendant, je te défie !

— Bois au moins, reprit Fierabras, quelques gouttes du baume qui est dans ce baril : à l'instant tu seras guéri de tes blessures et auras bras plus ferme et cœur plus hardi !

— A Dieu le fils ne plaise que ton baume touche mes lèvres ! à moins qu'il ne soit conquis par ce

glaive acéré! C'est pourquoi, païen, plus de paroles et laisse-moi un quartier de ce pré!

— A ta volonté, dit Fierabras.

Et les deux chevaliers, tournant bride, partent pour aller prendre du champ.

Tous les Français regardaient des loges et des tentes.

— Ah! Dieu, s'écria Charlemagne, beau roi de majesté, prends maintenant pitié du noble comte!

Puis, se couvrant la tête de son manteau de pali, le vieil empereur se mit à pleurer et à prier tout bas Jésus-Christ de sauver Olivier.

Cependant les barons, éperonnant vivement, courent l'un contre l'autre de grande volonté. Merveilleux coups ils se donnèrent au milieu des écus qui d'or étaient ornés; ni bois ni cuir ne purent émousser la pointe tranchante des lances, qui les traversèrent de part en part. Si impétueuse avait été la course des chevaux, qu'ils plongèrent dans l'écu leurs épieux jusqu'au poing: de la force du choc les yeux leur tremblèrent dans la tête et devinrent troubles, et la boucle des pavois vola sur l'herbe en éclats si menus qu'à peine aurait-on pu en trouver les débris.

Ah! Dieu, la belle joute! et comme ils furent

applaudis ! — Les chevaliers s'attaquèrent de nouveau, quand ils eurent repris haleine. Fierabras tira Florence du fourreau attaché à son côté gauche, et Olivier, Hauteclère au pommeau d'or niellé. Ni l'un ni l'autre ne refusa son adversaire. Fierabras avait l'épée haute ; mais le comte Olivier le prévint et déchargea un tel coup sur le heaume doré de l'émir, que les fleurs et les perles roulèrent dans la prairie.

Sous ce coup terrible, l'émir fléchit et tourna la tête : Olivier, redoublant alors, lui faussa le pourpoint et le haubert jauni dont plus de quatre cents mailles roulèrent dans le pré ; mais il ne put entamer le cuir de Cappadoce, qui le sauva. Fierabras perdit pourtant les étriers et laissa échapper les rênes. Sa lance avait été brisée et son cheval s'était agenouillé. Si Olivier avait frappé encore, il l'aurait abattu.

A cette vue, les Français s'écrièrent :

— Dame sainte Marie, quel grand coup il lui a donné !

— Par ma foi, dit Roland, il l'a bien rencontré ! Sa blessure ne paraît guère, à la manière dont il frappe ! Plût au Dieu de majesté que je fusse maintenant, ô compagnon, sous cet arbre touffu

à votre place, et que j'eusse mes armes et mon glaive acéré ! La querelle avec le païen serait vidée bien vite !

— Truand ! répondit l'empereur, fils de chienne ! couard, trop tard tu as parlé !

Roland ne souffla mot d'abord, et puis se contenta de murmurer :

— Oncle, vous dites tout ce qui vous plaît.

CHAPITRE IV

—

LE BAUME DE FIERABRAS

Se tenant pour trop malmené, le païen d'Alexandrie a tel deuil et telle colère, qu'il lui semble que s'il ne se venge, il en perdra le sens. Il éperonne son cheval et, brandissant Florence, va frapper Olivier de toute sa force sur le heaume rayé. Du choc, les perles et les fleurs d'or jaillirent sur l'herbe. Le fer retomba sur le col, faussa le haubert, en détacha les mailles par centaines et lui fit une entaille dans la chair d'un palme de long.

Grande et profonde fut la blessure, le sang qui en coulait à gros bouillons rougit tout le haubert. Fierabras, ramenant promptement l'épée, lui enleva un pan des chausses et trancha l'éperon



doré. Le fer s'abattit avec tant de force qu'il alla toucher la terre, emportant un coin de l'arçon. Le cheval du comte fléchit à moitié, étourdi du coup. Olivier implore aussitôt Notre-Seigneur et dit tout bas :

— Sainte Marie, ayez pitié de moi ! Hauteclère ne vaut un dé contre cette épée redoutable ! Seigneur, père de gloire, octroyez-moi la force de finir ce que j'ai commencé !

A ces mots, il leva la main et fit le signe de la croix.

Fierabras, qui le regardait, ne put s'empêcher de s'écrier !

— Par Mahomet ! Olivier, vous êtes à bout maintenant; et ce n'est pas merveille, après le sang que vous avez perdu ! J'ai dure peine de t'avoir blessé, mais tu m'avais certes par trop rudement assailli. Avant que la nuit tombe et que le soleil soit couché, je t'aurai enlevé la tête avec le heaume, car tu es trop changé pour te pouvoir défendre. Si donc tu veux te retirer, je te l'octroie et t'avertis que plus nous combattrons, plus mes assauts seront violents. Karle ne t'aime guère de t'avoir ici envoyé !

— Païen, dit Olivier, ton orgueil ne me touche

guère ! Garde-toi, car je te défie; nous avons parlé trop longtemps.

A ces paroles, ils piquent leurs chevaux et s'élancent l'un contre l'autre. Si grands coups ils vont se donnant sur les écus d'acier, qu'ils en font jaillir feu et flamme et que du cliquetis des armes tout le puy retentit !

— Sainte Marie notre Dame, murmurait Karle à la barbe fleurie, gardez bien Olivier de mal; car, par l'âme de mon père ! s'il était occis aujourd'hui, plus jamais dans toute la France et les terres de mon empire on ne verrait clerc ni prêtre disant messe !

— Seigneur, répondit le duc N'Aymes, ne parlez point ainsi ! homme qui tient de tels discours ressemble à l'insensé... Priez plutôt pour le comte le Roi de paradis, afin qu'il lui vienne en aide par sa sainte merci !

— Je le ferai, reprit le roi, au nom de saint Denis.

Pendant ce temps, les deux barons combattaient sous le pin antique. Preux et plein de vigueur, Fierabras d'Alexandrie qui plusieurs fois déjà avait attaqué Olivier, lui brisa tout à coup le cercle d'acier du heaume. Olivier se rejette

alors promptement en arrière, mais en se retirant, il partage l'écu de l'émir. Peu s'en fallut, tant ils étaient près, que l'épée n'abattît la tête du cheval. A cette passe, Fierabras devint noir de colère.

— Mahomet, dit-il à haute voix, il faut que tu sois endormi, pour que je n'aie pas conquis ce Franc au premier coup!

Il éperonne à ces paroles le cheval bai, et fond sur le comte l'épée droite; Olivier se couvrit de la sienne en le voyant venir, et du choc de ces deux bonnes lames vous auriez vu jaillir du feu et des éclairs. Bientôt leurs écus sont en pièces, bientôt les bons coursiers plient sous les grands coups qu'ils se donnent.

Grande et rude fut la bataille dans la verte prairie de Marimonde. Mais Olivier, blessé au col et à la poitrine, et de plus en plus épuisé par la perte de son sang, s'affaiblissait à vue d'œil. Son visage était si décoloré, que Fierabras, l'entendant invoquer Dieu et la Vierge, l'appela et lui dit:

— Olivier, descends auprès de la fontaine pour boire de ce baume qui pend à l'arçon de ma selle, et tu seras plus leste ensuite qu'hirondelle dans l'air.

— Retiens ta faconde, reprit froidement Olivier; je n'y goûterais pas pour tout l'or de la Castille, à moins que mon épée ne puisse me le conquérir!

— Par Mahomet, dit Fierabras, fol est qui te supplie! Mais tu auras bientôt autre nouvelle de moi, dont ta poitrine et ton cœur seront dolents sous le sein gauche!

Grande et rude fut la bataille dans la verte prairie. Fierabras tient au poing Florence, qui est fourbie avec soin; Olivier, Hauteclère dont la lame est resplendissante. Il en fiert le Sarrasin sur le heaume de Pavie : l'épée déchausse les pierres précieuses du casque et, tombant sur la cuisse de Fierabras, s'enfonce dans la chair. Le sang jaillit de la blessure et va rougir en ruisselant l'herbe du pré.

Frémissant de colère à la vue de son sang, l'émir prend un de ses deux barils, qui vaut plus que toute la Syrie, et à peine en a-t-il bu quelques gouttes, qu'il se trouve guéri et recouvre toute sa force.

Olivier se prit à dire alors :

— Dame sainte Marie, reine couronnée, viens à mon aide aujourd'hui!

— Tu as beau faire, répondait Fierabras, tu ne sortiras pas d'ici vivant!

Les Français les regardaient de leurs tentes, et Karle ne cessait de murmurer :

— Seigneur Dieu, et vous, vierge Marie, gardez bien Olivier, que la vie il ne perde pas!

Grande et rude fut la bataille des deux vaillants barons. Olivier fut frappé et blessé malement. Ce n'est point merveille s'il en eût épouvante. Il éperonne, furieux, son cheval aux deux flancs, et décharge sur Fierabras un coup désespéré, qui acheva de briser les fleurs d'or de son casque. L'émir se jeta de côté, et l'épée, tombant sur l'arçon de sa selle, trancha par le milieu les courroies des barils. Certes, ce fut bonne aventure, et Dieu en soit loué!

Les barils roulent à terre et l'émir vide les étriers sous la force du coup. Avant qu'il se soit redressé, Olivier, se baissant, ramasse le précieux baume, en boit rapidement, et quand il a bu et se sent sain et sauf, pour que personne n'en puisse faire usage, il le jette dans la mer qui baignait le lieu du combat. Le poids de l'or dont ils étaient cerclés fit enfoncer les barils; mais tous les ans, — et c'est vérité pure, — le jour de la

fête de saint Jean-Baptiste, ils remontent sur l'eau.

En les voyant disparaître, Fierabras rugit de colère :

— Il faut, cria-t-il à Olivier, que tu sois forcené pour avoir jeté dans la mer un baume qui valait l'or de quatorze cités! Je vais tout à l'heure, si je peux, te le faire payer chèrement.

— Fais de ton mieux, répondit Olivier.

Il leva l'écu, à ces mots, pour protéger sa tête ; or, arrivant comme un orage, Fierabras lui donne un tel coup d'épée, qu'il brise tout ce qu'il rencontre et coupe tous les lacets de son heaume. Par bonheur, Dami-Dieu le garde de blessure ; mais le fer du païen fit voler en sifflant la tête de son cheval sur l'herbe : le cheval tomba mort d'un côté et Olivier renversé de l'autre. Debout en un clin d'œil, le comte se hâta d'élever devant lui les tronçons de son écu et son épée au pommeau d'or niellé, puis il sauta au-devant du roi d'Alexandrie; et Dieu fit alors un grand miracle, car sachez que l'auferan dont je vous ai parlé, ce coursier sauvage qui étranglait et dévorait tous ceux que renversait son maître, ne montra même pas les dents à Olivier, et recula sans le regarder.

Les Français, qui avaient tout vu des loges et des

tentes, tremblaient pour le comte Olivier. Je crois qu'ils auraient tous couru à son aide, sans la défense de Charlemagne, jaloux de maintenir sa loyauté sans tache et qui aurait mieux aimé mourir que mériter un reproche. Le vieil empereur les retint, puis s'agenouilla et invoqua Dieu en ces termes :

— Glorieux Seigneur, père et roi de majesté, gardez Olivier de la mort !

Furieux cependant de se voir à pied et d'avoir perdu son coursier bien-aimé, le comte s'avance vers le Sarrasin et l'apostrophe de ces paroles :

— Ah ! roi d'Alexandrie, tu viens de commettre action vile en tuant mon cheval et me renversant sur le pré ! Roi qui occit cheval de guerre n'a plus droit à couronne !

— Certes, répondit Fierabras, tu dis la vérité. Mais, par Mahomet notre dieu ! je ne le fis point à dessein. Le dommage causé, du reste, va être réparé. Viens et prends mon destrier, je combattrai à pied sur l'herbe.

— Je ne veux ton cheval, dit Olivier, que lorsque je l'aurai conquis.

— Par ma foi ! reprit Fierabras, tu es homme de grand courage ; mais c'est folie insigne que de

refuser mon cheval. Je ferai cependant pour toi ce que je ne fis jamais pour homme né de mère, car je te vois trop noble cœur !

A ces mots il mit pied à terre, et se plaça en face d'Olivier, de l'autre côté de la prairie. Ajustés ainsi dans le champ, pied à pied et le glaive haut, il avait un grand pied de plus que le comte. Là, c'était merveille de voir que leurs bras, qu'aurait dû briser la longueur du combat, pouvaient frapper encore. Jamais on ne vit meilleurs champions ni combattants plus acharnés. Leurs glaives acérés se choquent sans cesse et retentissent sur les casques. Tout à coup Fierabras d'Alexandrie s'écria :

— Olivier! Olivier, certes tu n'y pourras durer !

— Par ma foi ! répondit le comte, vous ne m'échapperez point.

Tandis que les Français les regardaient des loges et des tentes, et que le duc Régnier de Gênes, se jetant aux pieds du seigneur empereur, le suppliait d'avoir pitié de son fils Olivier, Charlemagne implorait l'appui du glorieux Père qui souffrit passion. Quand il eut fini sa prière et fait le signe de la croix, voici qu'un ange éblouissant de lumière s'arrêta, messager de Dieu, devant l'empereur et lui dit :

— Fierabras va être vaincu; mais tu seras mécontent de sa défaite.

L'ange disparut aussitôt, et Charlemagne s'agenouilla pour rendre grâces à Dieu.

Cependant le païen d'Alexandrie, s'entendant menacer par Olivier, faillit perdre le sens. Serrant avec rage Florence dont le pommeau était doré, il courut frapper Olivier. Le comte répondit par deux coups d'épée déchargés sur le heaume du Sarrasin; mais le tranchant de sa lame ne put entamer le fort chapeau d'acier. Chacun, enflammé de colère, balance son glaive acéré; ils se tailladent les écus et les heaumes verts ornés de pierres précieuses, bien résolus à ne quitter le champ que lorsque le plus faible sera couché mort.

Bientôt la fatigue accable Olivier : son poing, gonflé à force de férir, s'engourdit tellement, qu'en voulant charger le Turc, il laisse échapper l'épée d'une longueur de lance. Irrité de ce contre-temps, le comte, qui n'avait plus au côté que les débris de son écu, se baisse pour ramasser l'épée; mais Fierabras le frappe en ce moment et lui partage son armure. Olivier se redresse, frémissant de rage de voir son épée à



terre et de ne pouvoir la ressaisir. Pareillement s'émeuvent les Français groupés devant les tentes. Vous en eussiez vu plus de quatorze mille armés, et Fierabras aurait été assailli sur la colline sans la défense et les efforts de Charlemagne.

Le païen ouït le tumulte et ne fit qu'en rire, bien qu'il ne fût point assuré.

— Par Mahomet! s'écria-t-il ensuite, ma volonté est la plus forte maintenant. Je vois là votre épée à terre, pourquoi ne la relevez-vous pas?... vous n'oseriez vous baisser pour l'or d'une cité!... Olivier, renie à cette heure les fonts où tu fus baptisé et suis-moi dans nos grandes villes. Je te donnerai, avec la moitié de mes royaumes, ma sœur Floripar la courtoise, merveilleuse fleur de beauté. Nous conquerrons après la France et l'empire de Karle, et tu garderas pour ton front une de ses couronnes.

Et Olivier répondit : — Follement vous parlez! Jamais je ne renierai Dieu, ses honorés saints et la vierge Marie de laquelle il naquit, pour croire à Mahomet ou à vos méchants dieux!

— Par le prophète! dit l'émir, tu es trop audacieux... Nul homme n'osa me braver en combat comme tu le fais aujourd'hui. Mais je vois ton

bras désarmé, et, si je te mettais à mort, ma gloire en serait abaissée. Va donc et reprends ton épée, congé t'en est donné par moi.

— Voilà une bonne parole, répondit Olivier, mais je ne l'écouterais pas pour le butin de vingt cités, car si je te tuais après avoir reçu de toi quelque marque d'amitié, ce serait félonie!... Que Dieu décide maintenant de mon salut ou de ma mort!

— Par Mahomet! reprit l'émir, puisque tu es si insensé, je ne veux plus que tu vives. Le combat va être fini!

Il fond, à ces mots, sur le comte, plein de fureur et l'épée haute. Olivier, qui n'avait plus d'épée ni d'écu, aperçoit, comme Fierabras accourait, son cheval à l'arçon duquel pendaient deux autres lames. Il étend la main et en saisit une bien trempée qu'on appelait Baptisme. Quand il la tira du fourreau, elle jeta une grande clarté. Impatient de frapper, il joint aussitôt le Sarrasin, le défie et le menace fort, en se couvrant des tronçons de son écu.

Le Sarrasin, de son côté, avait changé de couleur en voyant Baptisme, l'épée qu'il aimait tant, entre les mains de son ennemi.

— Olivier, lui cria-t-il, je consens à te laisser vivre jusqu'à ce que nous ayons parlé.

— Dis ton vouloir? répondit Olivier.

— Voici, reprit Fierabras, pourquoi je t'ai appelé : tu peux, en me rendant Baptisme, relever ton bran acéré.

— Par mon chef! dit le comte, je n'octroierai point ceci... Jamais il n'y aura trêve entre nous. avant que j'aie essayé un petit ce bon glaive. Garde-toi donc de moi maintenant, car nous avons trop devisé.

Ils s'élancent l'un et l'autre à ces mots, l'épée droite, comme des lions déchaînés. Olivier atteint l'émir le premier : il visait le heaume, mais il rencontre l'écu, dont il emporte la moitié sous la boucle.

— Voilà, s'écria-t-il joyeux, une bonne lame! Béni soit le maître qui l'a si bien trempée!

Fierabras venait pour riposter : il rompt de quelques pas, et, se baissant soudain, il ramasse son épée. Lorsqu'il eut en main Hauteclère, il rendit grâces à Dieu, et appelant courtoisement Fierabras :

— Reprends ton épée, lui dit-il, puisque j'ai recouvré la mienne.

— Ce serait action vile, répondit Fierabras; tout ce que tu as touché t'appartient. De toi, je ne veux maintenant que la tête, pour la porter à mon père l'émir!

— Elle t'aura coûté cher auparavant! murmura Olivier. Et le combat recommença avec une nouvelle furie.

Pendant plus de temps qu'il n'en faut pour faire une lieue, leurs glaives se choquèrent, tranchant les écus ornés d'or; puis ils s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine.

Le fils de Régnier de Gênes regarda le roi à travers les fentes du fort écu doublé de fer, et fut émerveillé du feu qui brillait dans son œil farouche.

— Ah! Dieu, beau roi de majesté, dit-il tout bas, que ce païen est preux et de grande vigueur! Jamais je ne vis homme plus brave! O Seigneur, Dieu de gloire, si c'était ta volonté que Charlemagne le vît sous sa bannière, il serait mon digne compagnon et celui de Roland.

Mais Fierabras l'appelant rudement:

— Veux-tu combattre? lui dit-il. A quoi songes-tu donc?

— A te défier, reprit le comte, et garde-toi de moi!



Grande et rude fut la bataille, et tous deux firent vaillamment.



Grande et rude fut la bataille, et tous deux firent vaillamment. Il ne restait pas à Olivier la cinquième partie de son écu. Fierabras ne lui laissait pas un moment de relâche ; il vociférait avec rage :

— Vassal, tu as trop vécu ! Ton roi Jésus ne te sauvera pas !

— Jamais, répondit Olivier, vous ne retournerez aux pieds de votre maudit Mahomet !

L'émir lui porte un coup si terrible à ces mots, qu'il fit voler dans la prairie tout un quartier de sa coiffe de fer et même un peu de ses cheveux. Le comte irrité se redresse, s'affermit, et profitant de l'imprudence de Fierabras, qui, levant son épée pour redoubler, venait de découvrir son flanc, il le frappe sous la mamelle gauche et lui emporte plus d'un palme de chair. Peu s'en fallut que les boyaux ne sortissent par la plaie béante. Le sang, coulant à gros bouillons, rougit aussitôt l'herbe.

Sans pousser une seule plainte, le vaillant Fierabras lève les yeux au ciel et songe à Jésus-Christ, le roi de majesté. Dieu l'illumine tout à coup des rayons du vrai Saint-Esprit. Il appelle Olivier et lui clame merci.

5

— Gentilhomme, ne me tue point, au nom de ta valeur! mène-moi plutôt à Charlemagne, le bon roi couronné; car je vous promets, beau seigneur, et vous jure loyalement de tenir désormais la foi de la chrétienté, et de vous rendre la couronne, le signe honoré et les reliques. Olivier, gentil seigneur, aie donc pitié de moi ; car si je meurs Sarrasin, tu en porteras le reproche.

Olivier le regarde et son cœur est ému. Il le couche doucement sur l'herbe fraîche, déchire un pan de son bliaut et bande avec soin sa blessure. Fierabras le regardant alors d'un air humble et soumis :

— Gentil Olivier, lui dit-il, écoutez-moi. Je me sens bien près de ma fin, et déjà le cœur me fuit. Voilà mes deux chevaux de guerre arrêtés sous les arbres, aidez-moi à monter sur le bai et laissez-moi Florence; puis, je ferai toutes vos volontés et vous aurez les quatre lames les meilleures qu'on puisse voir au monde. Mais aidez-moi vite à me remettre en selle, car je crains que nous n'ayons trop tardé. Derrière ce petit bois d'orme, j'ai laissé ce matin trente mille hommes armés, avec défense d'en sortir jusqu'à mon retour de la bataille pour homme qui

fût né! mais, me voyant abattu, ils peuvent accourir d'un moment à l'autre.

Quand Olivier entend cela, il est fort effrayé et s'empresse d'aider Fierabras à remonter à cheval. Mais, trop grièvement blessé pour s'y tenir, l'émir retombe en travers sur l'arçon de la selle. Malgré son courage et son désir, il aura peine et deuil avant de revoir Charlemagne!... Voici justement, comme ils se mettent en marche, Brulhan de Montmirat, Sortibran de Coïmbre et le roi Tribuat qui débouchent du bois avec trente mille hommes armés. Olivier pique des deux en les apercevant, et les Français courent aux armes. Roland, le neveu de Charlemagne, saute sur son destrier, suivi de Bérard de Montdidier, du comte Guilamar, du seigneur Aymes de Bavière, d'Ogier l'audacieux, de Richard de Normandie et du beau comte Guy. Le duc Régnier de Gênes ne s'est pas oublié, et Charlemagne a le premier revêtu son armure. A sa voix, les Français sortent en foule des loges et des tentes, et qui peut gagner le premier rang y court le gonfanon levé.



CHAPITRE V

—

FLORIPAR

Olivier se tourne pour regarder dans la prairie et voit les Sarrasins accourir à frein abandonné! A leur tête et les devançant tous était Brulhan de Montmirat, monté sur un cheval qu'on ne lassa jamais et qui dévorait l'espace, plus rapide que lévrier découplé. Il portait un épieu dont le fer carré avait été empoisonné avec le venin d'un serpent. Quand Olivier le vit, tout son sang se tourna.

— Pour Dieu! dit-il à Fierabras, mettez pied à terre; je ne peux vous conduire plus loin, à mon très-grand regret, car je vois tous les prés couverts de Sarrasins, et s'ils peuvent m'atteindre, je suis un homme mort.



— Seigneur, reprit Fierabras tout ému, si vous m'abandonnez, vous ferez action déloyale puisque vous m'avez conquis. Malheur à moi si je meurs païen ! Sainte Marie Dame, aidez-moi, s'il vous plaît !

— Tu parles comme chevalier, répondit le comte de Gênes ; Dami-Dieu me confonde qui nous jugera tous, si je t'abandonne tant que mon bras pourra frapper !

— Seigneur, ajouta Fierabras, dépouillez-moi de mon blond haubert double et mettez-le sur le vôtre, car il vous sera nécessaire et remplacera votre écu.

Le comte se revêtit à la hâte du blond haubert de Fierabras, prit son chapeau d'acier et ceignit Hauteclère. Maintenant celui qui voudra peut venir jouter contre Olivier !

Sur ces entretaites, Brulhan de Montmirat arrive à toute bride et va férir Olivier sur le haubert de Fierabras. Il le lui fausse et troue au beau milieu de la poitrine, mais ne peut entamer le haubert de dessous, qui sauva Olivier. La lance vole en éclats et n'aura duré guère. Le roi, qui fut de grande vaillance, passe et court toujours en avant.

Emu du péril qu'il venait de courir, Fierabras appelle Olivier et lui dit :

— Seigneur, je te rends ta parole et te donne congé ; mais, pour l'amour de Dieu, ôte-moi de ce chemin ferré où les chevaux me fouleraient aux pieds, et puis, que Dami-Dieu vienne à ton aide en sa bonté ! Je m'étonne que Charlemagne, le fort roi couronné, tarde tant à te secourir. Que fait à cette heure Roland qui tant vous a aimé ?... Hélas ! malheureux que je suis, il me faudra mourir sans baptême !

Le fils de Régnier de Gênes, attendri, met bas le Sarrasin sous l'ombre d'un pin antique, le couche doucement et broche ensuite son cheval de l'éperon d'or fin. Il comptait bien s'en retourner par son chemin, lorsqu'un autre fils d'Arapati lui barre le passage avec dix mille païens de la race de Caïn.

— Ah ! Dieu, dit Olivier, qui fis du vin de l'eau, défends-moi, s'il te plaît, de tous ces Sarrasins maudits ; que je puisse revoir Karle le palatin, mon père et Roland, mon ami !

Il tire à ces mots Hauteclère et fond sur les païens. Le premier qui s'offre à ses coups est le fils d'Arapati. Si grand coup il lui donna de

son bran bien fourbi qu'il le pourfendit tout, des dents à la ceinture. Olivier s'approche, lui prend son écu plaqué d'or et sa lance, dont le pennon était noir, et abandonnant le cheval, qui était beau pourtant, il courut férir Lorgis en pleine poitrine. Son haubert ne valut pas pour lui le prix de deux tarins: il lui plonge au travers du corps le fer de sa lance tranchante, et, faisant de nouveau luire Hauteclère, occit dix Sarrasins; aussi ils le fuient tous comme les perdrix le vautour.

Mais Sortibran de Coïmbre et le roi Maguarin lui crient à la fois d'une voix furieuse :

— Par Mahomet! Français, tu ne nous échapperas point!

Le cœur d'Olivier bat plus fort quand il entend ces cris; il serre du poing Hauteclère et fait face aux païens. Celui qu'il atteint peut compter pour mort; malheureusement les païens lui tuent son bon cheval. En se voyant à terre, d'ire le comte devient noir. Il se relève le plus promptement possible, embrasse son écu bruni d'or, et, résolu de faire payer cher sa conquête, il combat vaillamment avec son épée de grand prix. Les Sarrasins qui l'entouraient le frappent



Aussi ils le fuient tous comme les perdrix le vautour.

alors de leurs épieux aigus, et lui ayant planté dans l'armure un dard tranchant dont la pointe, en se recourbant, se cousit au haubert, ils le retinrent de vive force. Aussitôt ils le jetèrent sur un cheval à longue crinière et lui couvrirent les yeux d'un bandeau.

— Où êtes-vous, Charlemagne? s'écriait Olivier... Seigneur Roland, mon compagnon, maintenant vous m'avez perdu !

Le roi Sortibran lui répondit :

— En vain vous appelez les vôtres ; je ne mangerai point avant de vous voir pendu !

Et il mit son prisonnier sous la garde de cinquante Sarrasins qui, non contents de lui bander les yeux, lui lièrent les mains derrière le dos.

A ce moment arrivaient au galop Roland sur Valentin, le comte Guilamar et Téric des Ardennes, Bérard de Montdidier et le lettré Turpin, don Guy de Bourgogne et le preux Albéric, Richard de Normandie et le vieux seigneur Aymes. Karle, qui fut roi de Paris, les suivait sur Blancart, et les Français criaient :

— Montjoie! la bannière Saint-Denis!... Maudits, qui emmenez Olivier, malheur à vous! car nous allons vous le reprendre.

Roland férit Corsuble sur la voûte d'or de l'écu et lui brisa sa lance dans la poitrine; Bérard de Montdidier frappait en même temps Tegris; Augier, Antanas; Richard, Magarin, et Guy le Bourguignon, Brulhan de Montbis. Chacun de nos barons occit son Sarrasin. Après avoir rompu leurs lances, ils tirent leurs épées. Mais les Sarrasins, se ralliant, les assaillent à grands cris et avec fureur. Ils nous tuent Guillamier, Gautier d'Auxerre et soixante-six autres Français. Ils firent enfin reculer les nôtres d'une portée d'arbalète, renversèrent Guilalmar l'Écossais, Bérard, le fils du comte de Sens, Henri le Bourguignon, l'intrépide Jaufre d'Anjou, les lièrent fortement avec des branches d'ormeau tordu et les jetèrent sur leurs chevaux; et quand Charlemagne vit cela, il faillit devenir fou de rage et se prit à pleurer, car il perdait ses amis.

Voilà les Sarrasins qui fuient, emmenant leurs captifs, et les Français qui les poursuivent avec leurs bons glaives d'acier. Longue et chaude fut la poursuite; mais les Sarrasins, mieux montés et qui avaient une lieue d'avance, finirent par nous échapper. Après avoir couru longtemps et fait plus de cinq lieues, l'empereur de France,

voyant décliner le soleil, s'arrêta, jurant par saint Denis qu'il ne reprendrait la poursuite qu'au jour. Les Français tournent bride à son ordre, et regagnent leur camp. En suivant le chemin ferré, ils aperçoivent Fierabras sous un arbre touffu. L'empereur l'examina attentivement, et le reconnaissant pour Sarrasin à son teint noir :

— Païen, dit-il, malheur à toi ! c'est par suite de ton défi que mes barons sont prisonniers, et que j'ai perdu Olivier que tant j'avais aimé !

A ces paroles, Fierabras poussa un soupir, et appuyant sa tête sur son bras gauche, il regarda Charlemagne et lui dit humblement :

— Hélas ! Karle, mon beau seigneur, que me dites-vous là ?... Olivier m'a conquis, je ne le puis celer, et je lui ai loyalement engagé ma foi et juré de me faire chrétien, car tous mes dieux ne valent pas un denier monnayé !

Quand Charlemagne l'entendit, il en eut grand'-pitié et le fit doucement et avec soin coucher sur son écu, puis ses barons le prirent et l'emportèrent pas à pas. Roland et le duc Ogier le désarmèrent et ne lui laissèrent que son bliaut rayé. Tous furent étonnés alors de le voir si bien conformé. Il avait larges épaules et flancs carrés,

un grand et beau visage et les yeux étincelants comme faucon mué; mais il était pâle comme la mort, tant il avait coulé de sang de ses blessures. Roland voulut l'embrasser et il se pâma dans ses bras.

Aussitôt Karle, notre empereur, sur ses pieds se dressa, et appelant Milon et Turpin le lettré :

— Préparez, dit-il, et bénissez sans retard des fonts baptismaux : je veux que ce païen y soit plongé à l'instant même.

Les archevêques obéirent; on mit le Sarrasin dans l'eau sainte, et les parrains ne lui manquèrent pas. Il reçut le nom de Florian au baptême, mais tant qu'il vécut on l'appela Fierabras. Quand le païen fut lavé, baptisé et béni, les Français le retirèrent de l'eau et le couchèrent dans un lit; puis Charlemagne manda ses *mires* (médecins), qui, ayant examiné les flancs du prince, dirent :

— Sire empereur, n'ayez aucune crainte; les entrailles ne sont point atteintes, et avant deux mois il sera sur pied.

— Ah ! Dieu, répondit l'empereur, je t'en fais mille actions de grâces ! S'il ne me manquait Olivier, je ne désirerais plus rien.

Cependant les Turcs qui emmenaient le comte arrivèrent en chevauchant à Aigremoine, qui est une riche cité. L'almiran leur cria dès qu'il les vit :

— M'avez-vous amené Roland et les douze pairs, cet Olivier qu'on vante tant, Bérard de Montdidier, ou Aymes le sensé ?

— Seigneur, dit Brustamon, nous avons eu assez de mal. Charlemagne et les siens nous ont entièrement déconfits. Fierabras, votre fils, est vaincu et prisonnier; un chevalier de France l'a défait en bataille. A Karle il s'est rendu, et déjà on le dit baptisé.

A ces paroles, l'almiran tomba pâmé d'émoi; en reprenant ses sens, il maudit Fierabras, qu'il eut mieux aimé voir démembré que lavé dans les fonts, et demanda ensuite à Brustamon le nom du chevalier qui avait pu conquérir Fierabras.

— Regarde, lui répondit l'émir de Montmirat, ce beau chevalier grand et membru, c'est celui-là qui le vainquit ; et, si je ne me trompe, on l'appelle Olivier.

Les Français, entendant cela, furent très-alarmés ; mais Olivier les rassura et leur donna pour conseil de bien cacher leurs noms, de peur que l'almiran n'exigeât une rançon trop forte.

Les Sarrasins viennent sur ces entrefaites, les désarment et détachent le bandeau qui couvrait les yeux d'Olivier. Le comte resta nu, avec son seul bliaut rayé. Il avait perdu tant de sang, qu'il était tout décoloré. Ce fut lui que l'almiran, enflammé de colère, interpella d'abord en ces termes :

— Quel est ton nom, et réponds sans mentir?

— Seigneur, dit Olivier, on m'appelle Gérard. Je suis fils d'un chevalier de pauvre maison. Lorsque je reçus l'accolade, Charlemagne me donna les armes. Quant à mes compagnons, ce sont pauvres soudadiers et gens de basse extraction.

— Par Mahomet! s'écria l'almiran, comme je suis déçu! Je pensais avoir dans mes mains cinq comtes de noble race nés en terre de France. Barbadis, dit-il à son camerlingue, apportez-moi mes dards les mieux affilés, et rangez ces Français au fond de la salle, afin que nos archers abattent leur orgueil.

— Seigneur, répondit Barbadis, ce n'est pas le moment, ne vous déplaise; les archers ne pourraient y voir, puisque le soleil est couché. Si vous faisiez faire une exécution à cette heure, vous en auriez vous-même repentir. Remettez toute justice

à demain, au lever du soleil; vos émirs seront réunis; vous pourrez requérir le jugement et la mort de ces hommes; s'ils ont mérité la mort, vous sera octroyée. Si même Karle de France, le fort roi couronné, voulait vous rendre Fierabras, que tant vous avez chéri, nous lui donnerions en échange tous ces Français sans peine.

L'almiran répondit :

— Bon conseil vous me donnez là.

Et faisant venir Brustamon, geôlier de ses cachots, il lui ordonna de bien garder les Français et de les jeter dans la prison profonde destinée aux malfaiteurs. Obéissant à l'instant même, Brustamon jeta les Français dans la tour la plus ténébreuse et la plus horrible dont vous ayez ouï parler. On n'y voyait de toutes parts que serpents et crapauds, et la puanteur de la mer en infectait les murs. Les comtes roulèrent au fond de cet affreux repaire; et Olivier, qui perdait son sang par plus d'une blessure, s'y pâma quatre fois. Il ne revint à lui que lorsque ses compagnons l'eurent tiré de l'eau et mis sur un fût de colonne. Là il s'écria douloureusement :

— Hélas! ô seigneur père, plus jamais vous ne me verrez!

Pendant qu'il se lamentait au fond de la tour, voici Floripar, fille de l'almiran, la plus gente donzelle qu'on pût trouver dans quatorze royaumes, qui entend les Français et se sent tout émue des plaintes d'Olivier. Floripar était la plus gentille dame qu'ait vue un homme né de mère. Elle avait le corps droit, beau et bien formé, la peau plus blanche que l'ivoire, et le teint plus vermeil que la rose d'été. Dans sa petite bouche brillaient des dents plus blanches que la neige par une nuit de glace. Elle portait une ceinture de soie ornée d'une riche frange d'or qui avait des propriétés merveilleuses : il suffisait de la mettre pour n'avoir jamais de cheveux blancs, pour braver tous les poisons, et pour se sentir rassasié quand bien même on aurait jeûné pendant trois et quatre jours.

En entendant les lamentations d'Olivier, la donzelle sort de sa chambre et descend l'escalier de marbre avec quinze de ses filles qui étaient du plus haut parage. Elle appelle le *carcerier* (geôlier), et lui demande de quel pays sont les captifs dont elle entend les plaintes.

— Dame, répond le carcerier, ce sont des hommes de Karle, celui qui se fait appeler empereur

de France. L'un d'eux, vaillant et fort guerrier, a conquis, je le crois, Fierabras, votre frère, en bataille.

— Brustamon, dit la belle, fais-moi voir ces captifs, je veux leur demander des nouvelles de Fierabras.

— Dame, répliqua Brustamon, cela m'est impossible; l'almiran, votre père, m'a fait promettre par serment qu'à personne ils ne parleraient; et je dois tenir ma promesse, car souvent par les femmes il arrive grand mal.

A ces mots, Floripar faillit perdre l'esprit de rage.

— Par Mahomet! truand, dit-elle, follement vous parlez! mais vous ne tarderez pas à recevoir votre récompense.

Elle fait un signe à son chambellan, qui la comprend et lui apporte un bâton de cormier. Courant alors à la porte de la tour, comme si elle voulait en forcer la serrure, elle laisse approcher Brustamon et, prenant habilement son temps, lui assène un si rude coup sur la tête qu'elle l'étend mort à ses pieds; puis elle fait jeter le corps dans la mer, où il s'enfonce comme plomb.

Les Français eurent peur en l'entendant tomber dans les flots : ils se disaient bas que le diable allait leur tendre quelque piège, lorsqu'ils virent une grande clarté resplendir dans la tour : c'était Floripar qui, un cierge allumé en main, avança tout à coup la tête et cria :

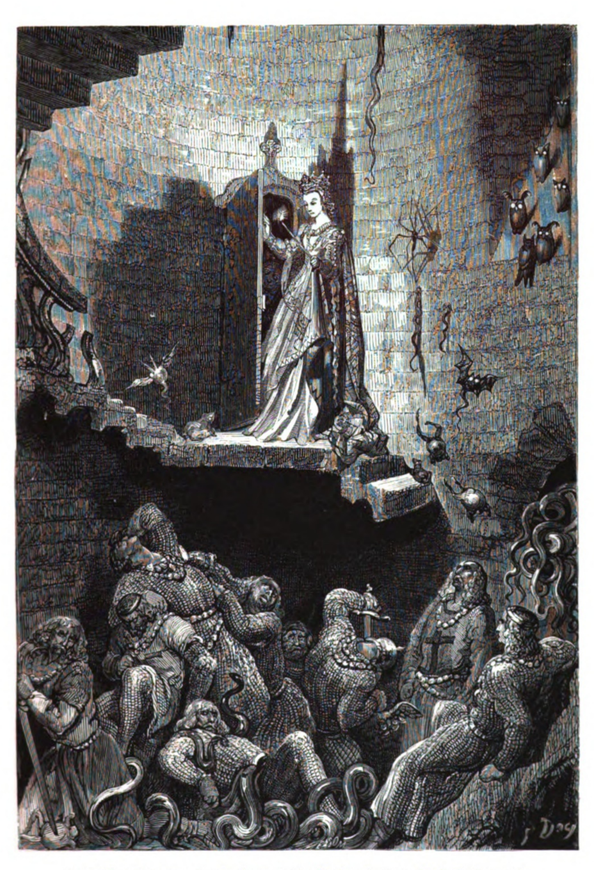
— Seigneurs, d'où êtes-vous ? dites-le-moi, sans rien celer.

— Dame, lui répondit Olivier le baron, nous sommes des Français que l'almiran a plongés dans cette tour, où l'on ne peut durer. Que Dami-Dieu, le justicier universel, nous vienne en aide ; et vous, ô dame, faites-nous donner à manger.

— Vous parlez bien, répondit Floripar ; mais, avant toute chose, je veux que vous me juriez de faire ce que je vous demanderai et de me seconder quand je vous en adresserai la prière.

— Certes, répondit Olivier, nous vous donnons tous notre foi et promettons de ne vous jamais faillir, au péril de notre vie, et si nous pouvons sortir d'ici, rejoindre les Sarrasins et ravoir des armes, nous vous répondons de faire au loin voler leurs têtes.

— Vassal, dit Floripar, vous parlez sans raison, et mieux vaut bon silence que paroles insensées.



Lorsqu'ils virent une grande clarté resplendir dans la tour, c'était Floripar qui, un cierge allumé en main, avança tout à coup la tête et cria...

— Dame, répliqua Bérard, celui qui chante bien prélude volontiers par oublier son mal.

— Par Mahomet! reprit la belle, vous savez raisonner. Je ne sais qui vous êtes et ne peux pas vous voir, mais je suis sûre qu'une dame aurait en vous bon courtisan.

— Vous avez deviné! cria Guilamar l'Écossais.

— Nous en ferons l'épreuve, murmura Floripar. Et appelant son camerlingue, Malmuzet de Gornat : — Apportez-moi, dit-elle, une grande et grosse corde.

Le camerlingue s'empressa de faire sa volonté. Il apporte la corde, et la lance au fond de la tour : Olivier la saisit, et la dame tire si fort avec le Turc, qu'elle remonte le chevalier. Tous les autres furent retirés de la tour de la même manière. La fille de l'almiran ouvre ensuite une poterne antique et les emmène dans sa chambre, où les chevaliers, conduits par Malmuzet, qui portait le cierge allumé, entrèrent avec grand plaisir.

Splendidement ornée était la chambre, il n'est rien de plus riche au monde. En ce moment s'y trouvait Margarande, duègne de la fille de l'almiran. A la vue des Français, elle dit à Floripar :

— Je veux qu'on me tonde, si ce grand cheva-

lier n'est Olivier, fils de Régnier de Gênes et le frère d'Auda la blonde... Auda, la plus grande merveille de beauté qu'on puisse voir d'une mer à l'autre, aussi loin que vole l'hirondelle!... C'est cet Olivier qui a blessé et pris ton frère! Voilà ce Bérard qu'on vante tant; celui-ci est Guilamar l'Écossais et l'autre Jaufre le camus. Mahomet me maudisse à qui j'ai mon cœur donné, si je ne vais tout raconter à l'almiran, ton père!

Quand elle entendit ces paroles, Floripar changea de couleur, car elle craignait fort son père, qui était plein de cruauté. Allant s'appuyer sur le balcon de marbre du palais bien sculpté, elle appela la vieille, qui était loin de deviner son dessein et qui s'y rendit en courant. Là, au moment où la duègne se penchait pour l'écouter, elle fit signe à Malmuzet qui, approchant sans bruit, prit Margarande par les jambes et la précipita dans la mer.

— Vieille, dit alors Floripar, follement vous avez parlé!... et mes Français par vous ne seront pas trahis!...

A ces mots, les comtes se mirent à mener grande joie. Floripar les embrassa tous, et voyant Olivier tout ensanglanté, elle tira de son écrin un

baume si précieux, que, lorsqu'il s'en fut oint, il se sentit plus vigoureux qu'un faucon mué. On alluma du feu dans la chambre la plus reculée du palais : nos Français s'assirent devant le fourneau, la table fut mise et, lorsqu'ils eurent lavé, les donzelles les servirent avec plaisir et grâce. Nos comtes mangèrent à leur volonté; ensuite ils se baignèrent et furent revêtus au sortir du bain de riches vêtements de soie. Chacun reçut, en outre, un bon manteau de pali bien ouvré.

— Seigneurs, leur dit alors Floripar, je vous ai délivrés de la tour profonde où l'on souffre deuil et tourments ; et, bien qu'Olivier ait blessé mon frère, vous n'avez rien à craindre, je vous assure tous; mais il faut que vous sachiez à présent ma pensée. J'aime depuis longtemps un très-beau chevalier de France, qui se nomme Guy de Bourgogne. Il me ravit mon cœur à Rome, en désarçonnant dans un pré Lucafer de Baudrac. S'il ne devient mon mari, jamais je ne me donnerai à homme de ce monde. Pour lui, je suis prête à croire au Dieu de majesté.

En l'entendant parler ainsi, les Français remercièrent Jésus, et Bérard le comte lui dit :

— Dame, si nous étions armés, nous jetterions bien vite ton roi païen hors du palais.

— Seigneur, répondit Floripar, ne parlons point de cela maintenant. Tenez-vous joyeux et tranquilles, et que chacun choisisse sa mie parmi ces donzelles; car, pour moi, je suis tout entière à don Guy de Bourgogne.

CHAPITRE VI

—

LA TOUR D'AIGREMOINE

Laissons à cette heure nos preux passer joyeusement le temps, et revenons à Charlemagne, l'empereur redouté. Le duc Régnier de Gênes était venu se jeter à ses pieds et le conjurait par sa merci de lui permettre d'aller à la recherche de son fils. Karle eut pitié de sa douleur, et regardant Roland, lui dit tout doucement :

— Beau neveu, il me fâche fort de voir nos preux emprisonnés ; aussi j'ai un message à confier à vous et à six comtes. Vous partirez à l'aube, irez à Aigremoine, et si vous trouvez l'almiran, lui direz de me rendre les reliques de la Passion et mes forts chevaliers, ou que le ferai pendre et écorcher tout vif.

— Sire, répondit le comte Guy, vous nous ferez occire.

— Pourquoi cette peur ? reprit Aymes ; ne savons-nous pas que nous sommes nés pour mourir ?

Alors vous auriez vu les barons pleurant à chaudes larmes. L'empereur recommande les messagers à Dami-Dieu, le roi de gloire ; ils montent à cheval et se dirigent vers la montagne. Au même moment, l'almiran envoyait pareille ambassade au roi Karle, pour le sommer de croire en Mahomet et de lui rendre Fierabras. Turcs et chrétiens se rencontrèrent, les pennons au vent, dans les prés de Mantible. Les païens, que guidait Morèdes, furent déconfits, et nos comtes s'acheminèrent lentement vers le pont de Mantible, portant chacun deux têtes pendues à l'arçon de la selle. Le duc Aymes fut le premier qui aperçut le pont et le mur dentelé.

— Seigneurs, dit-il en arrêtant son cheval, voilà le chemin d'Aigremoine, où nous devons nous rendre.

— Et voici, reprit Ogier le Danois, le fameux pont de Mantible. Ce pont, le plus admirable qu'on ait jamais vu, a vingt arches de marbre d'une ré-

gularité parfaite. Sur chaque pilier s'élève une bastille pouvant contenir vingt chevaliers montés. Le plus bas des murs qui l'entourent a dix cannes de haut. Pour vous donner une idée de la largeur du pont, je vous dirai que cent chevaliers peuvent y passer de front. Dix chaînes tendues de distance en distance y barrent le passage. Le flagot coule sous ses arches, et un très-redoutable géant, armé d'une énorme masse de cuivre jaune qu'il manie comme un bâton, en garde l'entrée. Pour aller trouver l'almiran, il faut de toute nécessité franchir ce pont.

— Hélas ! s'écrièrent les Français, comment pourrons-nous faire ?

— Seigneurs, répondit Roland, ne vous alarmez pas. Je jure, par ce Dieu qui se laissa clouer en croix, de frapper si bien le portier, que nous pourrons passer.

— Que dis-tu là, seigneur baron ? reprit Aymes le sage ; veux-tu donner un coup pour en recevoir quatre ? S'il plaît à Dieu et à sa mère que nous devons tous honorer, je leur conterai tant de mensonges que nous passerons sans bataille.

Ils se remettent en marche après ce débat, et aperçoivent bientôt un millier de païens tenant des

hallebardes et couverts d'armes éclatantes. Parmi eux était le portier, qui, saisissant la bride de son cheval, dit au duc de Bavière :

— Où voulez-vous aller ?

— A Aigremoine, répondit Aymes, où Karle nous envoie porter un message à l'almiran Balan.

— Vassal, dit le portier, vous ne passerez point sans payer le péage.

— En quoi consiste-t-il, seigneur ?

— Ah ! ce n'est pas léger tribut ! D'abord, il faudra me donner demain quatre cents cerfs pris à la chasse, cent donzelles vierges, cent faucons mués, cent palefrois roux, cent destriers dressés, puis deux cents sommiers chargés d'or ou d'argent. Celui qui ne peut acquitter ce péage a la tête tranchée.

— Seigneur, répondit Aymes, si vous en demandez davantage, tout vous sera payé avant le lever du soleil.

— Passez, dit le portier ; nul n'a jamais franchi ce pont qu'il n'ait payé ou engagé sa foi.

Nos barons baissent les rênes et passent le pont au grand trot. Ils couraient tous péril de mort, ce qui n'empêcha pas Roland de saisir un païen par les flancs et de le lancer dans le fleuve.

— Ah ! Dieu qui fut crucifié, s'écria le duc Aymes en voyant cela, cent mille diables ont amené ici Roland, qui nous fera tous massacrer !

Après cette bravade, ils éperonnèrent encore plus vite et chevauchèrent tant, qu'ils arrivèrent à Aigremoine. Ils entrent par la grande porte, et ayant rencontré un Sarrasin, lui demandent où se tiennent l'almiran et ses barons :

— Dans ce jardin ombreux, répondit le débaptisé.

Nos comtes s'y rendent tout droit, et le duc Aymes de Bavière porta la parole en ces termes :

— Que le Seigneur de gloire qui a créé le monde sauve et garde Charlemagne, le bon roi couronné, Roland, Olivier et les autres pairs, et qu'il confonde l'almiran qui gouverne si mal sa terre !... Là-bas, dans les prairies qu'on trouve en avant de Mantible, quinze vagabonds dont voici les têtes nous ont assaillis pour nous enlever nos chevaux.

— Ne les écoutez pas, seigneur, cria d'une voix claire le seul païen qui se fût échappé ; ce sont les chiens qui ont taillé en pièces vos messagers et tué le roi Morèdes ! Vengez-les donc, seigneur !

— Ils seront vengés, murmura l'almiran. Puis, s'adressant au duc de Bavière :

— Que demandez-vous? dit–il.

— Almiran, répondit le duc, Karlè, le bon roi couronné, te commande de lui rendre la couronne du Christ, les autres reliques de la Passion et les chevaliers qui sont dans tes cachots ; et si tu n'obéis de point en point, il te fera pendre comme larron convaincu, ou te traînera après lui comme mâtin mis à la chaîne.

— C'est bien me mépriser ! dit l'almiran ; mais va t'asseoir, et que tes compagnons me fassent aussi connaître leur pensée. Pour peu qu'ils parlent comme toi, je veux que Mahomet me maudisse si je m'endors avant que vous soyez tous démembrés !

Alors Richard de Normandie, le duc Téric des Ardennes, Bazin le preux Génois, Ogier de Danemark, Roland et le comte Guy de Bourgogne, se levant successivement, répétèrent les paroles du bon duc de Bavière.

— Bien, je suis avili dans ma cour ! leur répondit Balan, tout pâle de colère. Mais plus jamais message vous ne porterez, par Mahomet ! car vous serez tous aujourd'hui pendus ou écorchés !

Et appelant à grands cris Brulhan de Montmirat, Sortibran de Coïmbre et les autres émirs :

— Vous venez d'entendre, dit-il, les outrages qu'on m'a faits; que me conseillez-vous?

— Seigneur, répondit Sortibran, le meilleur conseil que nous ayons à vous donner, c'est de faire accrocher promptement ces chrétiens à vos fourches; d'aller ensuite attaquer Charlemagne, de le prendre et de le pendre au milieu de ses pairs.

— J'y consens, reprit l'almiran; allez chercher ceux qui sont dans la tour, pour qu'ils soient pendus tous ensemble.

La voix courroucée de son père arriva jusqu'à Floripar, qui descendit aussitôt en courant les degrés de marbre de sa chambre, et demanda doucement à l'émir quels étaient ces chevaliers.

— Ma fille, répondit Balan, ce sont des Français dont l'audace vient de m'outrager tout à l'heure; que me conseillez-vous d'en faire?

— Seigneur, il faut les faire pendre ou les démembrer vifs, et puis leur couper les pieds et les mains.

— Ma fille, j'y consens; allez donc sur-le-champ retirer les autres de la tour.

— Vous êtes encore à jeun, seigneur, et vous y resteriez trop longtemps s'il fallait attendre que

l'exécution fût finie. Livrez-moi ces Français, qui seront bien gardés. Dînez tranquillement, et puis nous en ferons justice.

— Ma fille, vous me donnez un bon conseil. Emmenez-les, je vous les livre.

— Seigneur, dit alors Sortibran, où est votre prudence?... L'homme ne doit jamais suivre un conseil de femme, qui est feu sous la cendre et source de tout mal.

Floripar, furieuse, le maudit et l'appela truand, et le farouche émir de Coïmbre jura que, s'il ne craignait le blâme des dames, il lui donnerait un tel coup, que les yeux et la cervelle jailliraient de sa tête. Mais Balan, se mettant entre eux :

— Laissons cela, dit-il. Ma fille, prenez ces Français, et qu'ils soient bien gardés; nous en ferons justice après dîner.

Floripar s'empressa d'emmener le comte, et la joie la rendait si belle, que le duc Aymes de Bavière dit tout bas à Roland :

— Ah! Dieu, beau roi de majesté, vit-on jamais telle merveille! Bienheureux sera l'homme à qui elle donnera son cœur!

— Seigneur, répondit Roland, vous avez trop songé aux folies.




— Par ma foi, répliqua le duc, je fus jeune, et on l'est pour aimer.

Pendant ce discours, Floripar, passant rapidement devant la tour, les menait dans son palais, dont elle fit bien verrouiller les portes. Là, en entrant, Roland aperçut Olivier et lui sauta au cou. Les autres barons firent comme Roland; et le preux Olivier leur demandait des nouvelles de son père et de Charlemagne, le bon roi couronné, lorsque Floripar, les interrompant, leur dit :

— Seigneur, écoutez-moi! Je veux que vous juriez de faire tout ce que je vous demanderai.

— Nous le jurerons volontiers, dirent les comtes, quand nous saurons ce que vous demandez.

Floripar alors s'approcha, et après avoir embrassé Richard de Normandie :

— Quel nom avez-vous, dit-elle, et ne me celez rien?

— Dame, je m'appelle Richard et suis né dans la Normandie.

— Que Mahomet te maudisse! c'est toi qui nous as tué Corsuble et mon oncle Mathia!

Elle prit ensuite Roland par les nœuds du baudrier, et lui demanda comment il s'appelait.

— Dame, on m'appelle Roland; je suis neveu de Charlemagne et fils de sa propre sœur.

— Seigneur, s'écria Floripar en tombant à ses pieds, tout honneur tu mérites, et je réclame ton appui!

Roland bellement la relève, et Floripar lui rappelle que les comtes ont juré de faire tout ce qu'elle demanderait.

— Voyons donc, répondit Roland, ce que vous voulez, dame?

— Je veux, dit-elle, pour mari un honorable chevalier, fort et beau sous les armes, qu'on nomme Guy de Bourgogne.

— Dame, reprit Roland, à votre volonté! Il n'y a pas entre vous et lui quatre pieds mesurés.

— Qu'à présent donc, seigneurs, il me donne sa foi!

— Venez ici, don Guy, et donnez votre foi à cette dame.

— Seigneurs, répondit Guy, ne me mariez pas si vite! Je ne puis recevoir ma femme que de la main de Karle.

Quand Floripar ouït ces mots, le sang lui monta au front de colère :

— Je jure par Mahomet! dit-elle, que s'il ne

me donne sa foi, vous serez tous pendus et démembrés!

— Cousin, lui dit alors Roland, fais notre volonté.

Guy lui donna donc sa foi, en prenant la main de tous ses compagnons. Ravie d'avoir la chose qu'elle aimait le plus au monde, Floripar fut la première à promettre de se faire baptiser et de croire en Jésus-Christ. Puis, après avoir tendrement serré son fiancé dans ses bras, car elle n'osait l'embrasser, n'étant pas encore chrétienne, elle tira d'un riche écrin, où ils étaient enveloppés de pali et de soie, la couronne d'épines du Christ, les saints clous et le signe honoré, et les déploya sur un marbre. Or, tandis que tous nos Français les adoraient à genoux, voici Lucafer de Baudrac, l'homme le plus félon qu'on pût trouver dans quatorze royaumes, qui vient de la part de l'almiran pour interroger les prisonniers et savoir, par Mahomet, de quel pays ils sont et de quelle baronnie.

Le farouche Lucafer arrive à la porte, dont les pilastres étaient de fin marbre sculpté, et, sans mot dire, l'enfonce d'un coup de pied. Il entre, rencontre d'abord le duc Aymes, qui avait ôté le heaume, et le saisissant par ses blancs cheveux :

— Vieillard, lui demanda-t-il durement en français, d'où es-tu, et ne cèle rien ?

— Je vais vous le dire en vérité, répondit le duc de Bavière, mais lâchez-moi, beau seigneur, et vous saurez toute ma pensée !

Le païen retire sa main, et le duc Aymes saisissant son bran qu'on lui tendait par derrière, lui en assène un coup si vigoureux, que la tête tomba d'un côté et le corps de l'autre. Le cadavre mutilé fut lancé dans la mer, et Floripar en eut grande joie, car ce Lucafer de Baudrac devait être son époux.

— Seigneur, dit-elle ensuite à nos barons, l'almiran aimait ce Turc plus que tout homme au monde ; il l'enverra chercher bientôt, et si l'on vous trouve céans avec vos armes, tout l'or de la chrétienté ne rachèterait point votre vie. Lacez donc promptement les heaumes ornés de perles, prenez vos écus, descendez dans ce palais de marbre et n'épargnez personne.

— Certes, répondirent les comtes, vous avez bien parlé.

Chacun alors prit le bon heaume, tira son épée ; et, embrassant leurs écus, ils partirent comme lions, rangés deux par deux, Roland et Olivier en tête.

Olivier qui sait tant de barnage ; les autres les suivaient, affamés de bataille. Ils trouvèrent païens et Sarrasins tranquillement assis. Roland s'écrie :

— Montjoie!... Frappez, barons, à votre volonté!

Olivier va férir d'abord le fort roi Prodoat; et par les fenêtres du beau palais sculpté saute qui peut. Les païens fuient comme des insensés. Quand l'émir entendit nos Français, il faillit perdre le sens de rage. Vers les fenêtres il se précipite furieux, monte sur le balcon et s'élance dans le fossé. Peu s'en fallut que Roland ne l'atteignît de son glaive acéré, qui tomba si rudement sur le marbre qu'il en emporta un quartier. Les Français prirent la tour et le grand palais sculpté ; ils en balayèrent fort bien les Sarrasins et les Turcs, puis ils fermèrent les portes et levèrent le pont.

A présent, Dieu veuille qu'ils aient assez de viandes et de vivres ! Dès que nos Français furent là-haut maîtres de la tour carrée, les Sarrasins, ces mécréants et ces maudits, les assaillirent. L'émir Balan, que Sortibran de Coïmbre avait retiré du fossé en lui tendant la main, fit venir Malpy de Granmolade, le plus fin larron qu'on pût trouver d'ici en mer salée :

— Malpy, dit-il, par ma barbe mêlée ! si tu avais

la ceinture qui serre les flancs de ma fille, je t'en donnerais d'or la charge d'une mule! et nous aurions bien vite ces Français, qu'on ne pourra prendre par famine dans la tour tant qu'ils garderont cette ceinture.

— Seigneur, répondit le larron, ce soir, à la vesprée, nous aurons la ceinture.

Et ces mots donnèrent grand'joie à l'almiran Balan. Le traître larron attendit jusqu'à minuit. Après minuit, il descendit tout doucement dans le fossé et se glissa sans bruit dans la tour carrée. Il monta à la première salle sur la pointe du pied, et l'ayant trouvée close, marmotta une conjuration qui la fit ouvrir toute grande. Nos barons étaient tous endormis sur le pavé de marbre, le noir larron les enchanta; mais il n'aperçut point, par bonheur, le comte Guy de Bourgogne, couché et assoupi dans l'embrasure de l'une des fenêtres donnant sur la mer, pour surveiller la flotte qui les assiégeait.

Le maraudeur ne fait pas long séjour dans la salle, il se hâte d'entrer à tâtons dans la chambre de Floripar, et tant cherche la ceinture de çà et de là, qu'il la trouve et la passe vite autour de ses reins. Heureusement, il fit du bruit pour regagner la porte: Floripar s'éveille et appelle au secours de



Il déchargea un si grand coup de son épée à la fine trempe sur le maraudeur noir, qu'il le coupa en deux, lui et la ceinture magique.



Il déchargea un si grand coup de son épée à la fine trempe sur le maraudeur noir, qu'il le coupa en deux, lui et la ceinture magique.

toutes ses forces. A ses cris accourent sept de ses suivantes à demi nues, échevelées; mais en voyant le maraudeur qui était plus noir que charbon, il n'y en eut point de si vaillante qui ne prît la fuite en criant.

Tout ce vacarme réveilla en sursaut le comte Guy. Il écoute un moment, et puis se précipite vers la chambre de Floripar. Son arrivée ne fut pas, comme vous pensez, agréable au larron. Quant au brave Guy de Bourgogne, furieux de rencontrer un homme dans la chambre de son amie, il déchargea un si grand coup de son épée à la fine trempe sur le maraudeur noir, qu'il le coupa en deux, lui et la ceinture magique.

Lorsque la bougie du truand roula sur le pavé de marbre, l'enchantement finit et les comtes s'éveillèrent. Guy leur apprit mot à mot ce qui s'était passé; et prenant le cadavre du noir, ils le lancèrent dans la mer. Mais en l'y jetant, par malheur, ils y jetèrent aussi la ceinture qui valait une tour pleine d'or jusqu'au faîte. Quand Floripar en fut instruite, elle tomba pâmée; et sachez que nos preux barons ne furent pas contents. Cependant, par belles paroles, ils consolèrent Floripar.

Le jour vint sur ces entrefaites; la matinée fut

claire et fraîche, et les païens, race damnée, coururent aux armes pour assaillir la tour. Oui, lorsque le soleil parut luisant et beau, tous revêtirent leurs armures. L'émir réunit sous sa tente Sortibran de Coïmbre et assez d'autres mécréants, et dit :

— Barons, que me conseillez-vous? Puisque Malpy ne revient pas, c'est qu'il est mort probablement.

— Seigneur, répondit Sortibran, je le crois, par ma foi! Faites donc sonner les clairons, et assaillons la tour.

L'émir Balan y consentit; les clairons sonnèrent et les Turcs assaillirent la tour de toutes parts. Les Français roulèrent sur eux alors les gros blocs de pierre taillée, et ceux qui en furent atteints finirent leur temps. Malheureusement, pain, vin, viande et blé, tout leur manque à la fois. Les damoiselles, faibles et délicates, fléchirent bientôt. Floripar la belle, elle-même, tomba pâmée de faim. Guy, son nouvel époux, courut la relever; mais il en eut telle douleur, que peu s'en fallut qu'il ne tombât pâmé lui-même. Appelant ses compagnons, il les harangua aussitôt en ces termes :

— Barons, je vous prie de m'écouter. Les païens nous tiennent bloqués dans ces murs où depuis

trois jours nous n'avons pas vu de vivres. Si nous laissons mourir de faim les dames, nous en serons couverts de honte. Par saint Pierre! l'apôtre qui de Dieu est l'ami, j'aimerais mieux avoir le corps troué de dix blessures que de souffrir de telles choses. Voulez-vous m'en croire? bouclons les hauberts, sortons hardiment, et allons chercher des vivres là dehors, à la pointe de notre épée. Mieux vaut mourir glorieusement au soleil, que de mourir de faim à l'ombre de ces murs.

— Tout cela est la vérité, répondirent les autres.

Mais Floripar s'approchant doucement :

— Seigneurs, je vous en prie, écoutez-moi, dit-elle. Le Dieu que vous servez n'a pas un grand pouvoir ; car si vous aviez imploré les nôtres, vous auriez depuis longtemps à satiété de quoi manger et de quoi boire.

— Damoiselle, reprit Roland, montrez-nous ces dieux, et s'ils sont aussi puissants que vous le prétendez, nous les adorerons, je vous le jure.

— Vous allez voir si je vous trompe, répliqua Floripar.

Et, prenant un passage secret, elle mène les comtes à la synagogue. On ouvrit les fonts, et alors apparurent les images de Tervagant, d'Apol-

lon et de Mahomet le mal conformé, qui les dominait tous les deux. Chacune de ces images était faite de l'or le plus pur de l'Arabie.

— Adorez-les, vassaux! dit Floripar.

— Dame, répondit Ogier un moment après, je les ai à mon sens sermonnés très-suffisamment.

— Par Dieu! s'écria Guy le comte, ils ont peu de pouvoir, ces dieux, car ils dorment toujours et leurs yeux sont gonflés.

Il s'approche d'Apollon à ces paroles, et le renverse d'un coup de pied. Pour Ogier, il frappe le faux Mahomet jusqu'à ce qu'il l'ait mis en pièces.

— Damoiselle, dit alors Roland, vous adorez de mauvais dieux, des dieux morts, puisqu'ils sont tombés et que pas un ne se relève.

— C'est la vérité pure, repartit Floripar, et si jamais je les adore, je veux que vous me massacriez! Je prie donc maintenant ce Seigneur qui fut élevé en croix, et la très-sainte Vierge qui l'avait porté dans son sein, d'envoyer bien vite à notre secours, par leur bonté, les autres barons de France, et de ne pas nous laisser mourir de faim dans cette tour.

— Allons, seigneurs, dit Olivier, vous tardez trop, par ma foi!

— Compagnon, répondit Roland, vous dites vérité.

Ils se couvrent, à ces mots, de leurs écus, ceignent l'épée au côté gauche, vont seller leurs chevaux, les montent, et sortent fièrement quand le pont-levis fut baissé. Que Dieu, qui est trinité vraie, les conduise à présent, car ils sont hors du château fort; et sachez qu'avant d'y rentrer, ils auront frappé de bons coups!

Après avoir passé le pont, Roland, le neveu de Charlemagne, prit le duc Aymes à part, et lui dit·

— Seigneur, vous allez rester avec Téric l'intrépide, pour garder la tour et la porte jusqu'à notre retour.

— Seigneur, répondit le vieux duc, je serai brûlé vif avant de consentir à me faire portier! Cette proposition me prouve que vous prisez peu mon courage.

— Aymes a raison ma foi! dit Olivier. Venez avec nous, beau seigneur, s'il vous plaît. Téric et Bazin le glorieux garderont le château.

— C'est grand'folie, sire Olivier, s'écria Téric à ces mots, le cœur frémissant de colère; c'est grand'folie de dire que je vais rester ici pour garder les murailles!

Mais Roland l'en pria si instamment, au nom du fils de sainte Marie, qu'il consentit en murmurant.

Montés sur leurs bons chevaux d'Arabie, les comtes marchent aux Turcs et chevauchent tranquillement par les vastes prairies. Que Dami-Dieu les aide, le fils de la très-sainte Vierge, car ils vont conquérir les vivres dont ils auraient grand besoin, par ma foi!

CHAPITRE VII

—

LES CHEVALIERS DE FRANCE

Il était midi passé quand ils partirent, par un temps clair et beau. Comme ils chevauchaient à travers les prés vers les tentes des Sarrasins, l'émir Balan les vit venir, et appelant Brulhan de Montmirat, Sortibran de Coïmbre et bien d'autres :

— Barons, dit-il, quel conseil me donnez-vous? Voilà les Français qui viennent, le gonfanon levé. S'ils en réchappent cette fois, j'en serai courroucé, car ce sont les mêmes comtes que nous tenons si étroitement assiégés.

Les païens, à ces mots, coururent s'armer: et il était temps, car les Français arrivaient à frein

abandonné et en éperonnant jusqu'au sang leurs destriers reposés. Roland criait :

— Montjoie ! Montjoie ! donnez-leur-en, barons !

De son épieu tranchant il en traversa dix; et chaque Français prouva sa force et sa vaillance.

Cependant voici Clarion qui arrive avec vingt mille hommes. Neveu de l'émir et fils de sa sœur, Clarion l'agile accourt avec vingt mille cavaliers.

Roland, à sa vue, appela Bérard de Montdidier, Guy, comte de Bourgogne, et Ogier le Danois, et leur dit :

— Pour Dieu ! nobles chevaliers, songez à frapper fort, car il faut que les dames mangent et nous aussi, qui en avons tous grand besoin.

Il tire Durandal à ces paroles, et, brochant son destrier, va frapper au milieu du heaume Floris, qu'il fendit jusqu'à la ceinture. Épouvantés de ce coup, les noirs démons de Mahomet s'enfuient devant Roland comme les alouettes devant l'épervier.

Au même instant, Bérard de Montdidier cria d'une voix éclatante :

— Que celui qui veut plaire aux dames montre maintenant sa valeur !

Au cri de Bérard, tous les fronts des Français

brillent de joie. Ils se jettent avec furie sur les païens et jonchent la prairie de morts et de blessés. Mais, malgré leur vaillance, ils auront du mal à s'en tirer si Jésus ne les aide; car les païens sont si nombreux, qu'aussi loin que la vue puisse s'étendre, on voit flotter les flammes de leurs lances.

Nos chevaliers robustes combattent comme des lions; mais la foule des Sarrasins, ces renégats maudits, croît et monte comme la mer. En peu de temps ils furent plus de cent mille rangés sous le croissant. Nos Français reprenaient haleine au milieu des prairies, lorsqu'il leur vint bonne aventure. Dieu voulut qu'il passât par là vingt sommiers chargés de pain, de vin et de viandes appartenant à un païen de Margoyle. Les nôtres tuent et dispersent les Turcs qui les conduisaient, et les chassent vers la tour. Aymes le duc marchait en tête, les autres sur les flancs du convoi, et Roland avec Olivier, celui qui vainquit Fierabras, se tenaient à l'arrière-garde.

Les Sarrasins, voyant cela, accoururent à toute bride en poussant des cris de fureur. Les deux intrépides barons font aussitôt volte-face, tirent leurs épées, et tous ceux qu'ils frappent ont fini leur

temps en ce monde. Alors les rusés Sarrasins commencent un nouveau combat : évitant les coups d'Olivier et de son compagnon, ils se contentent de lancer leurs flèches de loin. Le duc de Langres fut le premier atteint, et tomba mort sur l'herbe. Furieux de cette perte, Roland, Olivier, le comte Guy de Bourgogne et le vaillant Ogier se précipitent tête baissée sur les païens pour le venger; mais ils sont environnés de toutes parts et accablés d'une nuée de flèches.

— Français ! Français ! leur crie de loin Clarion, vous n'y durerez pas !

Guy, oyant le défi, se tourne promptement pour y répondre ; mais, au moment où il allait frapper, son cheval, percé d'une grêle de traits, s'abattit tout à coup. Le comte à terre roule, et, avant qu'il eût le temps de se relever, il est entouré et saisi, bien contre son gré, par plus de mille Sarrasins. On lui ôte le heaume entièrement orné d'or fin, et on se hâte de lui bander les yeux et de lui attacher les mains derrière le dos avec une écharpe de pali. Pendant ce temps, le comte invoquait le secours du Dieu qui naquit de la Vierge.

— Hélas ! ô Karle, mon bel oncle, disait-il en français, plus jamais vous ne me verrez !

— Tu n'as pas menti cette fois, répondit Clarion, car on va te livrer à l'almiran Balan, qui te gardera aujourd'hui et te fera pendre demain.

— S'il plaît à Dieu, répondit Guy, vous ne me pendrez point.

Nos chevaliers avaient tout vu. Désespérant de délivrer leur compagnon, ils abandonnèrent la prise et tournèrent bride vers la tour. Mais Olivier, aussi prudent que valeureux, prit, sous les flèches des païens, sept paons rôtis et sept grands pains, avec un baril de vin; puis il rejoignit les nôtres au galop. Les païens les poursuivirent jusqu'à la porte; mais tandis que Téric baissait le pont, les comtes tournèrent visage, et, revenant sur les maudits, en taillèrent en pièces un si grand nombre, que ceux-ci reculèrent à une portée d'arbalète.

Une fois dedans, et le pont levé, Roland descend courroucé et dolent. Tous les autres mettent pied à terre; et ils remerciaient Olivier, qui n'eût pas donné son butin pour l'or de dix cités, lorsque voici venir Floripar, qui, s'approchant tout émue de Roland, lui conte ce propos :

— Seigneur, où donc est Guy, l'époux que vous m'avez donné? Je ne le vois pas parmi vous, et cependant vous devez me le rendre ..



— Belle, reprit Roland, Guy est dans les mains des païens qui nous l'ont enlevé, ce dont je suis courroucé grièvement.

A ces paroles, Floripar change tout à coup de couleur et tombe pâmée à ses pieds sur le marbre poli. Roland se hâte de la relever et pleure amèrement. En revenant à elle, la damoiselle se mit à crier de sa voix forte et claire :

— Barons, j'en jure le Seigneur qui fit le ciel et la rosée, si je ne recouvre don Guy à qui vous m'avez unie, je rendrai cette tour demain avant la nuit! Dame sainte Marie, reine couronnée, ne souffrez pas que je perde celui qui devait être mon époux, et pour l'amour duquel je reçois le baptême! Hélas! cette union si désirée n'aurait pas duré longtemps! Dieu! réunissez-nous, ou je perdrai l'esprit. Ah! j'ai bien oublié maintenant et la faim et la soif!

Roland, pour calmer sa douleur, lui dit tout doucement :

— Ne pleurez plus, ô vous qui êtes née si belle! je vous rendrai don Guy avant la dînée de demain.

En entendant cette promesse, Floripar voulut se jeter à ses pieds; mais le neveu de Charlemagne l'en empêchant courtoisement :

— Belle, dit-il, pour Dieu! ne vous affligez point; car, s'il plaît à Dieu le père, vous reverrez don Guy.

— Seigneurs, s'écria Olivier sur ce mot, daignez m'écouter, je vous prie. Ce ne sont point les plaintes ni les pleurs qui nous feront retrouver Guy, le noble comte de Bourgogne. Il y a trois jours que nous n'avons mangé : aussi je meurs de faim. J'ai apporté des vivres. A table donc, sans plus tarder, si vous le trouvez bon!

— Compagnon, répondit Roland, si vous avez des vivres, que Dieu en soit loué, et allons dîner, j'y consens.

Ils barricadèrent sur-le-champ les portes, se mirent à table avec Floripar et ses dames; et là chacun mangea et but à son besoin.

Pendant ce temps, Balan l'émir était retourné à ses tentes : il se fit amener le prisonnier, qu'on avait dépouillé du haubert doré, et qui était livide de fatigue et de faim, car il n'avait rien pris depuis trois jours. L'émir l'apostrophant d'une voix rude, comme un homme furieux :

— Vassal, dis-moi ton nom et ne me cache rien?

— Je vous dirai la vérité, lui répondit le comte;

on m'appelle don Guy, né en Bourgogne; je suis le cousin de Roland, qui est si redouté.

— Je te connais trop! répliqua l'almiran : il y a plus de sept mois passés que le cœur de ma fille s'est envolé vers toi; aussi je te promets que tu seras pendu!

— Peut-être, répondit don Guy; on se trompe parfois.

A cette bravade, l'émir devint rouge de colère. Un Sarrasin du nom de Falsabratz se lève, non moins irrité, et donne par derrière un tel coup de poing au baron qu'il en fut renversé. Aussitôt, aux cris de l'émir, les Sarrasins fondent de toutes parts sur le prisonnier et l'accablent de coups; ils étaient si acharnés, ces lâches, que Balan lui-même fut forcé d'y courir pour les empêcher de le tuer. On lui lia les mains, et le païen, appelant ses émirs, leur demanda ce qu'il fallait faire de ce Français qui osait le braver jusque dans les fers.

— Seigneur, dit Sortibran, nous le tuerons si tel est votre bon plaisir; mais voulez-vous prendre la tour et les Francs que nous assiégeons?

— Si je le veux? plus que tout homme né de mère! s'écria l'almiran.

— Alors, seigneur, voici ce que je vous conseille.

Faites armer sans bruit dix mille Turcs et envoyez-les se cacher dans ces bouquets de bois; nous dresserons une potence au fond de la ravine et ferons mine d'y pendre ce captif. Quand les Francs verront ces apprêts, je les connais assez hardis pour vous répondre qu'ils sortiront de la tour au galop ; les hommes de notre embuscade les envelopperont de toutes parts, et, au lieu d'un, nous en prendrons onze.

— Par ma foi! le conseil est sensé, s'écria Balan, et je veux le suivre à l'instant même.

En effet, dix mille païens, par ses ordres, vont sans tarder se cacher dans le bois. Son neveu Clarion les guide et le roi Tornafer. En même temps on élève des fourches dans la ravine, et trente Sarrasins y mènent Guy en l'accablant de coups. Ils le frappent avec tant de cruauté, que le sang coule de plus de vingt meurtrissures, et le traînent la corde au col sans lui laisser reprendre haleine.

Le pauvre comte, bien en peine, réclamait le secours de Dieu et le priait tout bas d'avoir pitié de son âme. — Ah! valeureux barons de France, murmurait-il en pleurant, accourez à mon aide! Seigneur cousin Roland, qui tant m'aimiez, si vous me laissez pendre, vous ferez grand mal et grande faute...

Le hasard, à ce moment-là, conduisait Roland sur le balcon du palais magnifique. Il jette les yeux du côté de la mer et découvre les fourches dressées auprès d'une tourelle, et les trente païens qui se pressaient autour. Il appelle à grands cris Olivier et les barons, et leur dit :

— Écoutez, seigneurs, je ne puis cacher la surprise que me causent les fourches élevées sur ce tertre.

— Seigneur, répondit le duc Aymes, on ne doit point vous le celer, ces païens veulent pendre Guy et le lancer au vent. Regardez-le là-bas tout nu : déjà ils l'ont déshabillé. S'il n'est promptement secouru, vous le verrez bientôt en l'air.

Floripar survint à ces mots, et quand elle aperçut les fourches, je vous réponds qu'elle n'eut point le cœur de chanter.

— Que faites-vous donc? s'écria-t-elle avec colère; pourquoi n'êtes-vous pas déjà dans les rangs ennemis? Laisserez-vous pendre don Guy sans le défendre? Je le jure par ce grand Dieu qui jugera le monde, s'il meurt, rien ne m'empêchera de livrer ce palais...

Se jetant ensuite aux pieds de Roland :

— Seigneur, neveu de Charlemagne, pour Dieu!

laissez-moi vous conjurer de secourir et d'aider mon époux... A cheval! à cheval, seigneurs! et perdez pas plus de temps.

— Elle a raison! s'écrie Roland; barons, pensons à nous armer et allons secourir don Guy!

Vous eussiez vu alors les comtes lacer les heaumes verts, et descendre à grands pas l'escalier de la tour. Floripar, à la tête de ses donzelles, tenait les chevaux prêts. Chacun s'élance sur le sien sans toucher aux étriers. Pauvre don Guy, Dieu te protége! car il ne faut pas longtemps tarder, si l'on veut le trouver vivant.

— Seigneurs, dit Roland au départ, écoutez-moi bien tous. Nous ne sommes que dix chevaliers assez forts pour combattre. Je vous prie donc, pour l'amour de Dieu, de vous tenir serrés et de frapper de votre mieux. Que chacun garde son voisin quand nous serons rangés. Si l'un de nous tombe, qu'il soit relevé à l'instant, et qu'on ne l'abandonne ni vivant ni mort! Si nous agissions autrement, jamais nous ne rentrerions dans cette tour. Je serai l'étendard, ralliez-vous à moi : tant que j'aurai du fer en main, vous pouvez compter sur mon aide, et, de quelque point que vous accouriez, vous me trouverez toujours ferme au camp!

— Qu'il en soit fait comme vous l'ordonnez! répondirent tous les barons, et que le Dieu de gloire nous serve d'avocat et plaide bien pour nous!

— Partez donc, et ne parlez plus! dit Floripar qui mourait d'impatience. Si vous tardez encore, vous trouverez don Guy pendu...

Elle court chercher, à ces mots, dans l'écrin bien fermé, la très-sainte couronne qui couronna le Christ. Chaque baron la mit sur le heaume orné de perles, et se sentit si fort ensuite, qu'il ne prisait tous les maudits un denier monnayé.

Les chaînes qui tenaient le pont tombèrent ensuite à grand bruit, et nos preux, faisant le signe de la croix, partirent fièrement et traversèrent au grand trot le bois et la prairie, pendant que Floripar et ses donzelles relevaient le pont et verrouillaient les portes.

Les païens entouraient les fourches (et puissent-ils avoir male aventure!). Ces mécréants avaient déjà bandé les yeux à Guy de Bourgogne; ils venaient de lui passer la corde au col, d'attacher ses mains, et vociféraient avec joie: « En l'air! et qu'il soit bien pendu! » A ce moment, voici Roland qui arrive au galop, en criant de toutes ses forces:

— Lâches truands! laissez-le vite, car vous allez

le payer cher! — Montjoie! Montjoie! barons, maintenant, donnez-leur-en à pleines mains!

En oyant ces paroles, les païens eurent froid à l'âme, et les plus hardis se hâtèrent de prendre la fuite. Roland déchire Valentin avec ses éperons dorés. Olivier le suit de grand cœur; puis vient Ogier avec les autres; et tous les maudits qu'ils rencontrent, ils les tuent sans merci. Des trente qui entouraient Guy, il en reste vingt morts et sanglants à terre.

Alors les autres Sarrasins s'élancèrent de l'embuscade. Tornafer de Baudrac les devançait tous: il arrive comme un furieux en criant à haute voix:

— Français! vous n'y durerez pas... L'almiran aura son pendu, et vous allez bientôt vous balancer à ses côtés!

Quand Roland entendit cela, il faillit tomber en démence, et courut sur le païen, son épée Durandal au poing et pâle de colère. Tornafer frappa le premier en courageux vassal, et lui troua son écu orné d'or. Mais, avant qu'il se fût retourné, Roland déchargea un tel coup sur son heaume incrusté de perles, qu'il partagea le heaume et la coiffe de mailles, et le fendit jusqu'au baudrier.

Allant aussitôt droit aux fourches, il délia les

mains de Guy, lui ôta le bandeau des yeux et la corde du col, et lui donnant le cheval du renégat :

— Montez, cousin, dit-il, et tenez-vous auprès de moi jusqu'à ce que j'aie conquis des armes pour vous couvrir.

— Beau seigneur, répondit don Guy, que votre volonté soit faite !

Les Sarrasins arrivaient en éperonnant et poussant mille cris sauvages. Nos Français les reçurent sans s'ébranler, et alors commença la bataille. Jamais on n'en vit de pareille : pieds, poings et têtes volaient de toutes parts. La plaine était couverte et rouge de sang et de cervelles. Là furent rompues maintes lances, et maints écus brisés. Roland, rencontrant Falsabratz, lui fit voler la tête sur l'arçon d'un coup d'épée, et dit vite à don Guy :

— Cousin, couvrez-vous de ces belles armes !

Pendant que Guy s'armait à la hâte, tous les autres l'environnaient pour le garder et le défendre. Dès qu'il en fut revêtu, Guy sauta d'un bond sur son cheval sans toucher aux étriers, et dit aux comtes :

— A présent, seigneurs, donnez-leur-en ! Je vais montrer aux Turcs que je n'ai plus les mains liées !

Ils tournent tête à ces paroles, et les païens, découragés à la vue des blessés et des morts, reculent



Vous auriez vu alors nos Francs recommencer encore



à une portée de trait. Mais les Sarrasins ne cessaient de s'armer sous leurs tentes, et plus de vingt mille païens marchèrent au secours des autres.

Au plus fort de la mêlée, qui était rude, acharnée et sans trêve, Roland, brandissant Durandal, appelle les Français, que Dieu garde de mal!

— En avant, seigneurs, dit-il, et ne tardons pas; car voici plus de trente mille Sarrasins qui viennent rafraîchir le combat. En avant! à toute force, et tâchons d'arriver vivants jusqu'au pont. Une fois là, nous ne les priserons pas tous ensemble la valeur d'un denier.

— Seigneur, répondit Guy, je ne suis pas de cet avis. Là-bas il n'y a rien à manger. Si nous revenons au palais, nous mourrons de faim et d'angoisses. Or, par la foi que je dois au baron saint Richier! j'aime mieux mourir noblement sur ce champ de bataille, que de besoin sur le pavé de marbre de la tour. Si Dieu veut me livrer à la mort aujourd'hui, je la recevrai sans pâlir, comme bon chevalier.

— Bien dit, ma foi! crie Olivier. Octroyez-lui cela, barons, et honte sur celui qui n'ira pas le cœur joyeux les assaillir aux tentes!

Vous eussiez vu alors nos Francs recommencer

le choc, et entendu Floripar, qui les admirait des créneaux, et venait d'apercevoir Guy, crier de sa voix claire :

— Guy de Bourgogne, mon époux, que je vous embrasserais à présent avec plaisir! Maudits soient tous nos ennemis! Vous allez assaillir les païens de l'émir, et je voudrais être chevalier pour combattre avec vous et frapper aussi, par saint Pierre!

— Avez-vous entendu, seigneurs? dit Ogier le Danois. Certes, on doit aller en avant pour une telle dame! Courons donc frapper d'estoc et de taille, et que le combat soit glorieux!

Il le fut, et sanglant! La vue seule de Roland dispersait les païens, qui le fuyaient comme les colombes l'autour. Quant à Guy de Bourgogne, jaloux de bien faire sous les yeux de sa dame, il éperonne son cheval et pourfend un chef de l'émir jusqu'au baudrier. Il y avait longtemps que les nobles comtes maniaient l'épée et la lance, quand la fille de l'almiran leur cria des murailles :

— Barons, n'oubliez pas les vivres!

— Certes, dit Olivier à Roland, la donzelle a très-bien parlé, et nous a fait fort à propos souvenir de notre devoir.

— Par ma foi! reprit le neveu de Charlema-

gne, j'ai bien entendu son avis... — Et criant : « Montjoie ! à l'aide ! » il se retourne vers les Turcs et les fait reculer, avec les barons qui s'escriment à qui mieux mieux du bras et de l'acier, à la distance d'un arpent. Or, tandis qu'ils fuyaient à frein abandonné vers les tentes de l'émir, et que les nôtres s'étaient arrêtés pour reprendre haleine, Dieu leur envoya vingt sommiers chargés de pain, de vin, de viande, d'avoine et de blé, que l'émir de Cordoue venait d'expédier au camp des Turcs. Jugez de l'accueil que leur firent les francs et nobles comtes ! Le duc Aymes, Téric, Roland et les autres s'empressèrent de les emmener à la tour. Ils trouvèrent en chemin le corps de Bazin, étendu sur l'herbe, et eurent le bonheur de le rapporter dans la tour avec leur butin.

Maintenant que les sommiers chargés ont passé le pont, ils peuvent tirer les chaînes, verrouiller les portes, et se réjouir. De deux mois ils ne reverront la famine, et ne rendront la tour à aucun homme né de mère ! En attendant, Charlemagne, le bon roi couronné, apprendra leur détresse et viendra les secourir avec ses valeureux barons.

L'almiran, d'autre part, soupirait fort dans son

camp. Il fit venir Sortibran de Coïmbre et Brulhan de Montmirat, ses conseillers, et leur dit :

— Émirs, ces Francs nous ont enchantés, par Mahomet! Voilà qu'ils ont garni la tour de vivres et de blé, et si Karle apprend tout cela, nous en aurons male aventure! Que faut-il faire maintenant? J'en suis vraiment en grand souci. C'est être né sous une mauvaise étoile que de perdre tant d'hommes et d'être ainsi battu par onze chevaliers!...

— Seigneur, répondit Sortibran, ne parlons plus de ce malheur et songeons à le réparer. Que tous vos hommes armés et garnis aillent se ranger autour du château; faites sonner mille cors pour l'assaut. Les Français épouvantés n'oseront plus se défendre, et nous prendrons la tour.

— Sortibran, dit le roi païen, tu parles comme un fou; ceux qui ont pris ma tour ne sont pas gens à s'effrayer. Il y a là dedans la fleur de France et de la chrétienté! Ne connais-tu donc pas Roland au cœur de fer? cet Olivier, si vaillant et si brave, qu'il a blessé et conquis Fierabras, et qu'on m'avait amené hier chargé de liens? le comte Bérard, qui nous a fait tant de mal? Téric des Ardennes, l'indomptable; Ogier le Danois, Aymes.

le duc à la barbe blanche; Richard de Normandie, auquel rien ne résiste, qui abattit notre chef devant Rome, dans les prés de Néron, et me blessa moi-même à la tête? Ne connais-tu pas enfin ce Guy de Bourgogne, le vainqueur de Falsabratz, et beaucoup d'autres que je ne nomme pas?... Les Français ne sont pas des hommes, mais des diables incarnés. Ils ne sont que onze là-haut, car nous leur en avons tué un; eh bien, je sais que Roland, le neveu de Karle, ne fait pas plus de cas de nous tous que d'un denier. Toujours prêt à prendre les armes, il est si intrépide, qu'il vient me défier et attaquer mes amis à chaque instant. S'il y en avait cent comme lui dans ce palais marbré, il faudrait fuir et quitter le royaume!

— Leur Dieu les protége et les guide, murmura Brulhan de Montmirat, tandis que notre Mahomet nous abandonne; aussi je le tiens pour un mauvais dieu!...

— Brulhan, s'écria l'almiran courroucé, maintenant vous parlez trop!

Et prenant son bâton, il lui en asséna un grand coup, et aurait redoublé si Sortibran ne le lui eût ôté du poing.

— Seigneur, dit celui-ci, pensez à autre chose.



Et il l'embrassa, tout armé, devant ses compagnons, a la grande joie de Roland, heureux de leur tendresse.

Faites sonner les clairons et allons assaillir la tour.

— Je vous l'octroie, par Mahomet! répondit l'almiran.

Vous auriez alors entendu frémir les trompettes et les cors de cuivre. A leur bruit infernal, les païens accoururent en foule. Il en vint tant, que les prés en furent couverts autour du palais, l'espace d'une demi-lieue.

L'almiran avait mandé l'ingénieur Mahon, le plus habile inventeur de machines qui fût au monde. Ce mécréant fit un grand pont avec des claies, au pied de la tour, sous lequel les Sarrasins, passant à l'abri, emportèrent les barrières et arrivèrent jusqu'au perron. Les Français se défendaient comme des lions et lançaient pierres et poutres sur les fils de Mahomet. A côté d'eux les donzelles, de leurs mains blanches, roulaient des quartiers de roc, et il n'y a Sarrasin si farouche, lorsqu'elles l'atteignent, qui ne soit écrasé comme un poulet.

Floripar la courtoise, au milieu du fracas des pierres, du sifflement des dards et du tumulte de l'assaut, appela tout à coup don Guy, son époux, et lui dit :

— Ami, donnez-moi un baiser avant que nous mourrions!

Et il l'embrassa, tout armé, devant ses compagnons, à la grande joie de Roland, heureux de leur tendresse.

— Volontiers, dame, fit le comte, puisque tel est votre bon plaisir.

Et il l'embrassa, tout armé, devant ses compagnons, à la grande joie de Roland, heureux de leur tendresse.

L'assaut continuait pourtant avec furie. L'ingénieur dressait ses machines et préparait une attaque nouvelle. Quand il fut prêt, il dit à l'almiran :

— Seigneur, laisse reposer les croyants, car je te livrerai la tour demain avant la nuit. Il me faut seulement vingt mille hommes d'élite, bien armés et ardents au combat.

Balan les choisit, Sortibran les guide, et l'ingénieur (que Dieu confonde!), les armant de pics d'acier, leur fait miner le mur; puis il allume le feu grégeois, et voilà les fondements de la tour en flammes.

Qui ne fut pas content alors, ce fut Roland. Ses compagnons se disaient l'un à l'autre :

— Il ne fera pas bon ici dans un moment! nous allons être obligés de nous rendre...

— Seigneurs, répondit Floripar, ne vous effrayez pas de ce feu, car je me charge de l'éteindre.

Elle se fait promptement apporter du lait de chamelle, le détrempe dans du vinaigre mêlé de sel, et lance ce mélange sur le feu, qui s'amortit peu à peu et ne tarde pas à s'éteindre.

— Seigneur émir, s'écria Sortibran, voyant cela, c'est l'ouvrage de votre fille !

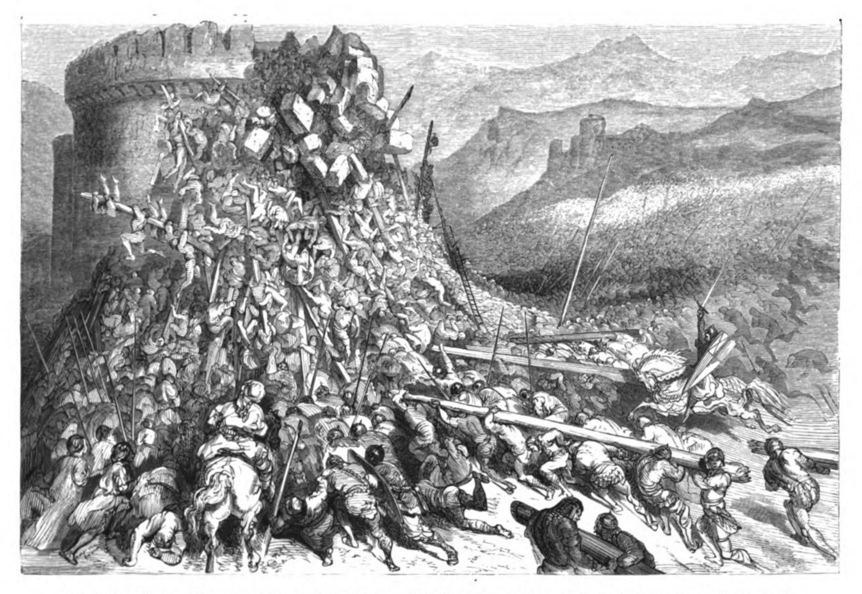
— Il n'en faut point douter, Sortibran ; elle nous a trahis et combat avec les infidèles; mais je la ferai démembrer, aussi vrai que je suis son père !

— En attendant, donnons l'assaut et que les cors sonnent de toutes parts !

L'émir dit qu'il le voulait bien ; et trompettes et cors d'argent commencèrent à retentir, et les Sarrasins à frémir et à pousser leurs hurlements barbares. Nos Francs, qui les virent venir aussi nombreux que les feuilles d'automne quand les chasse le vent, en eurent quelque émoi et se dirent à demi-voix : — Jamais nous ne pourrons tenir !

Mais Floripar, qui les entendit, reprit en souriant :

— Barons, n'ayez aucune crainte ! Si les pierres nous manquent, il y a ici le trésor de mon père, et quand l'assaut durerait quinze jours, les lingots d'or ne nous manqueraient pas pour repousser les mécréants.



Nos Francs, qui les voient venir aussi nombreux que les euilles d'automne quand les chasse le vent, en eurent quelque émoi, et se dirent à demi-voix : Jamais nous ne pourrons tenir !

Chacun court au trésor, prend à brassées lingots et plats, et les lance comme des pierres. Mais lorsque les païens virent tomber cette pluie d'or, ils oublièrent l'assaut et ne pensèrent plus qu'à se disputer les pièces et les marcs. L'almiran, d'un autre côté, se prit à crier de toutes ses forces :

— Émirs, rappelez les croyants ! je perdrais aujourd'hui le trésor que j'amasse depuis si longtemps ! Que l'assaut cesse, je le veux !... Maudit soit Mahomet, qui le laisse ainsi gaspiller!

CHAPITRE VIII

LE PONT DE MANTIBLE

L'almiran revint à ses tentes, navré d'avoir perdu tant d'or; et Roland, d'aise ravi, remercia Floripar que Guy courut ensuite embrasser devant tous. Après quoi, nos barons descendirent dans la salle de marbre, et ne demandez pas si le festin fut bruyant et joyeux !

Quand ils eurent mangé et bu à leur plaisir, et assez devisé, Roland monta sur le balcon pour respirer l'air frais; et comprenant, aux préparatifs des païens, qu'ils allaient s'asseoir pour souper, il appela les comtes et leur dit :

— Seigneurs, c'est un ennui pour nous que Balan



festine là-bas, et il serait beau d'aller lui renverser la table !

— Allons nous armer ! répondirent les comtes. Et sans plus tarder, les voilà qui se mettent en selle et qui s'en vont doucement vers le camp ; mais l'almiran a de bons yeux, il les aperçoit à travers les aubiers, et dit à son neveu Espulart de Nubie :

— Je crois que les Français veulent troubler notre repas. Si je ne me trompe, ils sont là-bas dans la prairie ; allez vite vous armer tous.

Espulart obéit et marcha au-devant des nôtres avec trois mille hommes. Il tenait en main un dard très-acéré, dont il se servait avec une adresse merveilleuse. Ayant rencontré Roland le premier, il lui lance ce dard, et avec une telle vigueur, que — je ne peux vous le celer — il lui troua du même coup l'écu et le haubert. Dieu garda pourtant le neveu de Charlemagne, car l'acier n'effleura pas la chair. Mais Roland devint bleu de rage. Frappant le païen de toute sa force, il lui donna un si grand coup sur le heaume, que son cheval s'agenouilla. Agile et prompt comme l'éclair, le Sarrasin abattu se relève et court l'épée haute à Roland, dans l'espoir de le tuer ; mais le fort chevalier, se penchant, le saisit à la gorge et l'enlève. Aidé bientôt par les barons, il

le désarme, l'étend en travers sur l'arçon, et l'y maintient d'un bras de fer.

Après cet exploit, ils reprirent tous au petit trot le chemin de la tour. Or, l'almiran voyant cela, faillit perdre l'esprit.

— Éperonnez, émirs ! éperonnez vite et ne les laissez point échapper ; car, s'ils emmènent mon neveu, je n'ai plus qu'à mourir !

Les païens, la lance baissée, poursuivent les barons de France ; mais ceux-ci firent volte-face, et quand ils regagnèrent la tour, il y avait trois cents morts de plus dans les prairies. Tout en chevauchant fièrement, ils arrivèrent à la porte, où la courtoise Floripar tenait le pont baissé. Roland passa le premier, serrant toujours son prisonnier si vigoureusement qu'il ne pouvait bouger ; puis ils montèrent tous en la salle, tandis que les dames relevaient le pont et verrouillaient les portes.

Nos Francs sont montés au palais, et poussant devant Floripar Espulart de Nubie :

— Dame, lui demande Roland, quel est le pays et le nom de ce païen maudit ?

— Seigneur, c'est le fils de ma tante et le neveu de l'almiran. Il a vastes fiefs et grandes richesses, et si vous vouliez allumer la rage au cœur de mon père,



vous n'auriez qu'à démembrer ce mécréant maudit.

— Par mon chef blanc, dit le duc Aymes, c'est ce que nous ne ferons pas ! Mieux vaut le garder sain et sauf pour l'échanger contre un des nôtres, s'il tombait par malheur entre les mains de l'almiran.

Olivier fut de cet avis, et ils soupèrent tous gaiement. Après souper, l'un parla de choses sensées, l'autre devisa de folies ; mais Téric, l'Ardennois, hochant la tête :

— Seigneurs, dit-il, j'ai le cœur irrité de nous voir assiégés dans cette tour; aussi, à mon avis, nous devrions envoyer un messager à Karle, le bon roi couronné, pour qu'il nous vînt secourir avec ses valeureux barons.

— C'est bien parlé, répondit Ogier le Danois ; mais qui voudra se charger du message ?

— Moi ! dit Roland. Cette tâche me plaît, et je la remplirai demain au point du jour.

— Nous n'y consentirons jamais, répliqua le duc Aymes; car si Balan et ses païens vous savaient parti, ils ne nous redouteraient plus; tandis que votre nom et l'effroi qu'il inspire nous assure et nous garde.

Guiot l'Écossais, Bérard et Guy de Bourgogne s'offrent ensuite de bon gré ; mais Floripar ayant

déclaré que Guy ne la quitterait pas, Richard le Normand se lève et dit avec sagesse :

— Vous savez, seigneurs, que j'ai vu déjà bien des jours. Ma femme m'a donné un fils sage et de grande bonté, et si je perdais la tête en portant le message, il pourrait gouverner mon État après moi.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Aymes, choisissons-le pour messager.

— J'y consens certes, fit Roland; mais je veux, noble comte, que vous promettiez et juriez que ni pluie ni neige ne vous arrêteront, et que la nuit ne vous verra jamais déshabillé, jusqu'à votre arrivée au camp de Charlemagne, à moins que vous ne soyez malade, blessé ou pris.

— Je le jure très-volontiers, reprit Richard, la main tendue vers le ciel et les larmes aux yeux.

— Seigneurs, dit alors Aymes, examinons maintenant comment Richard pourra faire pour traverser, sans être vu, le camp de ces païens.

— Par ma foi ! s'écria Richard, voici quel serait mon projet. Au petit point du jour je sortirai à cheval, et vous me suivrez tous, armés de pied en cap; au bruit de vos armures accourront les débaptisés. Je me dirigerai promptement du côté

opposé, car je connais tous les chemins; et si Dieu, le roi de majesté, daigne me conduire, j'arriverai auprès de Charlemagne et de ses barons, et pourrai leur apprendre le péril où vous êtes.

Les Français ne purent ouïr ces paroles sans pleurer d'attendrissement. Le matin donc, à l'aube, quand brillèrent les premières lueurs roses à l'orient, nos comtes firent une sortie; mais ils ne trouvèrent ni Balan, ni le roi de Coïmbre: l'almiran les avait emmenés à la chasse. Tandis qu'ils battaient les halliers, nos barons fondent au galop sur leurs soldats et en couchèrent en peu de temps trois cents sur le gazon. Aussitôt que Richard les vit mêlés avec les païens, il leur dit adieu en pleurant, et traversa le camp rapidement et sans encombre. Maintenant, que Dieu le conduise, qui est vraie Trinité.

Pour nos Français, après avoir repoussé les Sarrasins, ils reculent pas à pas jusqu'aux fossés, rentrent dans la tour, et courent au plus vite aux grandes fenêtres du donjon dentelé, afin de voir si Richard était loin.

Le vaillant duc avait déjà dépassé les tentes des Turcs. Son premier soin, quand il se vit en plaine, fut de se recommander à Dieu en ces termes:

— Glorieux Seigneur père, qui de vierge êtes né, protégez aujourd'hui mon corps contre tous les périls, pour que je puisse remplir mon message et amener du secours à mes braves compagnons !

Il se signa dévotement ensuite, et, comme il s'inclinait, l'horizon s'éclaircit, le soleil parut, et les non confessés purent l'apercevoir. Le premier qui le découvrit dans la plaine fut Brulhan de Montmirat. Courant auprès de Clarion, neveu de l'almiran :

— Par Mahomet! beau seigneur, lui dit-il, je viens de voir un messager qui a traversé notre camp dans l'ombre, et qui parviendrait sans doute à celui de Charlemagne s'il n'était arrêté.

Le roi Clarion s'enflamma d'ire à ces paroles, et se mit à crier :

— Apportez-moi mes armes !...

On les lui apporte, et il s'arme ; on lui amène son cheval, et il y monte. Le cheval était beau et il n'y en eut jamais de meilleure race ; il pouvait faire vingt lieues en courant sans se lasser. Le Sarrasin prit son écu doré, saisit sa lance et partit au galop. Tous ses païens le suivirent à travers les prairies, courant après Richard. Que Dieu, dans sa bonté si tendre, protége notre chevalier, car il sera bien près de la mort avant que le soleil se couche !

Richard, le brave comte, chevauchait plein d'ardeur, lorsqu'il lui arriva un accident de funeste présage : à la première montée, son cheval s'abattit. Le duc, très-affligé, implore aussitôt le Seigneur :

— Dieu de la sainte Trinité, murmura-t-il tout bas, donnez-moi aide et secours, et faites que je puisse arriver jusqu'à Charlemagne, pour que ceux de la tour soient délivrés !

S'étant retourné après cette prière, il vit les païens accourir, gonfanons levés, au nombre de plus de quatorze mille. Le neveu de l'émir les devançait tous, sur le noble coursier d'Arabie dont les pieds brûlaient la terre. Que Dieu, dans sa bonté si tendre, protége Richard, car il va être rudement guerroyé par les Sarrasins !

Il arrivait sur le plateau lorsque Clarion l'atteignit. Le neveu de l'émir était très-richement armé; il portait chausses de fer, éperons dorés : il ne lui manquait pas un dé du harnais de guerre. Il montait cet incomparable destrier qui était fait et formé de la façon suivante : il avait un de ses flancs tout blanc, et, comme l'autre, épais et fort; la queue grosse et relevée, l'encolure fine, la cuisse forte et courte, les pieds plats et coupés, l'épine vertébrale droite. La selle était d'ivoire et serrée par quatre

fortes sangles ; d'or étaient les étriers, et riches les ornements du poitrail, auquel pendaient à droite et à gauche des clochettes d'or qui sonnaient aussi doucement, quand le cheval courait, que violes ou violons neufs.

Brochant aux flancs ce bon coursier, qui fit un saut de trente pas en sentant l'éperon, l'émir fond sur Richard et lui crie :

— Par Mahomet ! messager, à mort tu seras mis ! Tu allais leur chercher du secours, mais tu n'iras pas loin !

Quand Richard l'entendit, tout son sang se glaça.

— Vassal, dit-il au Sarrasin, que demandes-tu? Je ne t'ai fait aucun tort et n'emporte point ton argent. Ne retarde donc pas ma course, et sois certain que si j'arrive jusqu'à Charlemagne, tu auras bonne récompense !

— Folles paroles ! vociféra l'émir ; je ne te laisserais pas passer pour l'or de dix cités !

Richard se tourne alors, et Clarion, frappant sur son écu qui d'or était tout émaillé, le fendit de part en part et faussa le haubert. La pointe de la lance lui effleura le côté, mais sans le blesser toutefois. Ferme sur ses arçons, Richard ne bouge pas du coup, et tirant son épée, il en férit le Sarrasin sur

le heaume orné de pierres précieuses; mais il était si bien trempé, que le ferre bondit et ne l'entama point. Le duc, furieux, redouble avec plus de vigueur, et, l'atteignant au col, lui fit voler la tête à plus d'une toise de distance.

Entraîné par son propre poids, le corps chancelle et roule à terre. Richard s'empresse aussitôt de saisir le cheval par les rênes dorées, il y monte légèrement, et rendant la liberté au sien :

— Beausant, lui dit Richard, j'ai peine pour vous à cette heure; que Dieu, le roi de majesté, vous mène en tel lieu où vous retombiez en des mains chrétiennes! Vous m'avez fait bon service en mainte occasion difficile, le Dieu de gloire vous conduise et vous guide auprès des comtes honorés!

Le duc partit à ces paroles, suivi de près par les Sarrasins mécréants. Ceux-ci, arrivant au galop, trouvent le corps de Clarion, et il n'y eut là ni Turc ni païen si farouche qui ne s'arrêtât effrayé. Tandis qu'ils se lamentent et pleurent Clarion, le cheval de Richard s'enfuit, et nul ne peut l'arrêter, car il rue avec tant de force qu'il leur tue dix chevaux et en blesse quatorze, en retournant à bride abattue vers la tour d'Aigremoine.


Digitized by Google

Le duc furieux redouble avec plus de vigueur.

Mais revenons à Richard, qui, l'épée au poing, comme un bon chevalier, éperonne le coureur rapide. Les Sarrasins, ces renégats maudits, essayèrent de le poursuivre; mais voyant bientôt le terrain qu'il gagnait sur les mieux montés, ils désespérèrent de l'atteindre et revinrent au camp, la tête basse et le cœur triste. Le cheval de Richard les avait déjà devancés. Le vieil émir fut le premier qui l'aperçut. Appelant Sortibran de Coïmbre, son maître conseiller :

— Par notre dieu Apollon, dit-il, que mon neveu m'est cher! il a tué le messager des Francs. Je reconnais son cheval: voyez si vous pourrez le prendre.

Les Sarrasins poursuivent le cheval, mais toutes les fois qu'ils en approchent, il lève les pieds de derrière et fuit sur le rivage. Du rivage à la tour, il ne cessa de galoper; puis, arrivé devant le pont, le voilà qui se met à hennir. Nos Français, le reconnaissant, descendent du palais, baissent le pont, et le cheval entre au galop, sans se faire prier. Grand deuil alors et lamentations dans la tour, à cause de leur messager que les comtes croient mort.

— Pauvre Richard de Normandie! s'écrie le vieux

duc Aymes, désormais en votre secours il ne nous faut plus espérer! Que le Seigneur des cieux daigne pardonner à votre âme!

Vous auriez vu, à ce discours, pleurer Roland, Olivier et tous les barons. Seule, Floripar la courtoise conservait l'espérance, et réconfortant nos Français :

— Seigneurs, disait-elle d'une voix ferme, ne vous affligez pas encore, car nous ne savons rien de certain, ni en bien ni en mal, sur le compte du messager.

En ce moment ils virent revenir les Sarrasins qui rapportaient le corps de Clarion sur son écu fait de bois d'orme. Quand l'almiran les aperçut, il courut tout joyeux à leur rencontre.

— Enfants des croyants, dit-il bellement, Clarion a tué le messager?...

— Nous avons eu moins de bonheur, répondirent les Sarrasins; c'est le messager, au contraire, qui a tué Clarion l'agile.

A cette nouvelle, l'émir faillit perdre le sens : quatre fois il tomba pâmé au pied d'un olivier; puis le voilà qui se met à hurler en revenant à lui :

— Ah! beau neveu Clarion, pieux et bon cheva-

lier, que Mahomet et Apollon, qui nous jugeront tous, prennent pitié de vous!

Les Sarrasins menaient si grand deuil et poussaient de telles lamentations, que les barons les entendirent de la tour. Roland, le bon frappeur, appelle Floripar et lui dit :

— Dame, écoutez le deuil et les cris que mènent ces païens! Quelle perte ont-ils pu faire pour montrer un tel désespoir?

— Seigneur, ils ont perdu Clarion, la fleur des chevaliers d'Espagne, à qui le brave duc Richard vient d'enlever, avec la vie, le meilleur cheval de ce siècle.

Sur ce cheval, qui n'avait pas son pareil au monde, fuyait Richard et par monts et par vaux, lorsque l'émir manda son drogman et lui ordonna de prendre un dromadaire et d'aller prévenir Galafre qu'il lui ferait voler les yeux hors de la tête s'il laissait passer le messager de ceux qui lui tenaient sa tour.

— Seigneur, lui répondit Orage le drogman, il n'est pas besoin pour cela de dromadaire, car je voudrais en dépasser quatorze dans un jour.

— Va donc, dit l'almiran, et que Mahomet te guide!

Orage, qui se vantait de faire cent lieues sans s'arrêter, part aussitôt; et, comme oiseaux et faucons volent dans l'air moins vite, il rejoignit Richard à la roche Guimer, et lui cria en passant :

— Messager, tu ne nous échapperas pas.

Richard continua son chemin sans répondre; mais le païen, courant toujours, arriva longtemps avant lui au pont de Mantible, et chercha tant Galafre, qu'il finit par le trouver sur le perron grand, où il lui conta sa raison en ces termes :

— Galafre, l'almiran à la barbe et aux sourcils fleuris demande pourquoi tu laissas passer sur le pont des messagers de Charlemagne qui ont saisi sa tour, son trésor, et enlevé la gente Floripar, sa fille? Ils viennent de dépêcher au vieux Karle un émissaire qui est sorti de la tour la nuit, comme un larron, a tué Clarion, le bon et le noble, et emmené son cheval, le meilleur coureur de l'Arabie. Dolent et irrité de toutes ces choses, l'almiran te mande par moi, et il l'a juré par Baratron, que si ce Franc passe par ta faute, tu seras mis à mort sans merci!

Galafre saisit sa massue et se leva tout en colère pour en frapper Orage, qui était déjà loin. Puis il

fit retentir deux fois son grand cor de laiton, et tous les païens coururent aux armes.

Au son des trompes et des cymbales, les Sarrasins sortirent bientôt de la ville au nombre de quinze mille et plus, et se rangèrent devant le pont. Richard, arrivant au galop, en vit les prés couverts et s'arrêta pour adresser cette prière à Dieu :

— Glorieux Seigneur, père de majesté, aidez-moi dans ce grand péril ! si je donne dans cette multitude, j'aurai la tête tranchée; si j'essaye de traverser ces flots, je m'y noierai certainement; si je reste sur cette rive, j'entache mon honneur. Or baron franc, quoi qu'il arrive, doit maintenir sa loyauté, et je garderai la promesse que j'ai faite à Roland. Aussi, Seigneur, père de gloire, entre tes mains je remets mon sort, prends donc pitié de moi !

Richard s'élance, après cette prière, à frein abandonné, et fond, l'épieu carré en main, sur les non confessés. Le premier qui osa lui faire face fut un neveu de l'almiran. Accourant sur un beau cheval noir au front étoilé, ce païen le menaçait tout haut et voulait venger la mort de Clarion; mais Richard, perçant d'outre en outre écu, mailles et haubert, lui planta son épieu carré en plein cœur. Les païens

poussèrent un long hurlement en le voyant tomber et éperonnèrent tous vers Richard, qui éperonnait vers la rivière.

Quand il fut au bord, il hésita; l'eau coulait noire et profonde, entre deux rives d'au moins cent pieds de haut. Le brave duc de Normandie implore de nouveau le secours de Dieu, et voici alors la merveille que Dieu accomplit en faveur de cet empereur de France qu'il aimait tant. Avant qu'on eût pu faire le chemin que parcourt la flèche en volant, le Flagot grossit tout à coup et vint mouiller les rives. Voilà qu'en même temps apparut un cerf blanc comme la neige, qui entra dans l'eau devant Richard et se mit à la traverser à la nage.

Serré de près par les païens qui arrivaient en foule, Richard à Dieu se confia, et suivit le cerf blanc. Celui-ci sut bien le guider jusqu'à l'autre rive. Là, en se retournant, il vit la rivière s'abaisser si rapidement, que les musulmans venus au bord n'osèrent se jeter dans le gouffre. Ils rentrèrent dans la ville, emportant le corps du neveu de l'émir, et, après avoir baissé le pont, se remirent à la poursuite de Richard. Le duc remontait les sangles de son cheval lorsqu'ils sortirent, il ne jugea pas à



Là, en se retournant, il vit la rivière s'abaisser si rapidement que les musulmans, venus au bord, n'osèrent se jeter dans le gouffre.

propos de les attendre et partit comme l'éclair. Les mécréants eurent beau faire trembler la terre sous les pieds de leurs quinze mille chevaux et faire jaillir des cailloux des milliers d'étincelles, il montait un si bon coureur qu'il les laissa bien loin, et force leur fut de rentrer à Mantible et d'aller se désarmer sans avoir exécuté les ordres de Galafre.

CHAPITRE IX

—

LES PLEURS DE CHARLEMAGNE

Le duc de Normandie chevaucha donc tranquillement, après cette alerte, vers les tentes de Charlemagne, qu'il lui tardait ardemment de revoir.

Le vieux Karle y était alors dolent et courroucé, car il ignorait tout ce qui venait de se passer à Aigremoine et à Mantible. Il manda dans son pavillon au pommeau d'or, Aloris et Aldrat, Ganelon, Macaire, le leude à la longue barbe, Jaufre d'Hautefeuille et ses autres conseillers.

— Barons, dit l'empereur, donnez-moi conseil bon et sensé. J'ai perdu mes barons, ce qui me fâche grièvement, et cette perte achève de me



vieillir et d'abaisser mon prix. Je vous rends donc la couronne que vous m'aviez donnée, et plus jamais jour de ma vie je ne tiendrai royaume !

Quand les Français l'entendirent, ils furent tous effarés; mais Ganelon en eut grande joie au fond du cœur, et parla en ces termes, quand les autres restaient muets :

— Seigneur, roi, empereur, écoutez-moi, s'il vous plaît ! Voici le conseil que je vous donne : faites abattre toutes les loges et pavillons, chargeons les bagages sur les sommiers, et demain matin, à l'aube, reprenons le chemin de France. Vos barons sont las et trop peinés. Aigremoine est si forte, que nous ne pourrions jamais la conquérir. L'almiran Balan, homme de très-grande fierté, a réuni tous les émirs de ses domaines pour se venger de Fierabras, qui a laissé Mahomet pour Jésus. Tous les barons que vous lui aviez envoyés sont morts. Regagnons donc la France, si vous voulez m'en croire. Tous les enfants que nous y avons laissés, avant vingt ans seront des hommes, et alors nous reviendrons en Espagne et nous prendrons terre et cité de vive force.

A ce discours, Charlemagne baissa la tête ; pour

dix royaumes il n'aurait pu dire un seul mot. Les larmes coulent le long de ses joues et vont mouiller sa barbe blanche.

— Malheureux empereur! murmura-t-il enfin tout bas. Si je retourne en France, je suis déshonoré, on dira par tout le monde que Charlemagne n'a plus de cœur! Mieux vaut mourir que vivre dans la honte.

Puis, relevant la tête, il dit à haute voix :

— Barons, vous avez ouï le conseil que Ganelon me donne; il veut que je revienne sur mes pas sans tirer vengeance de la mort de mes braves pairs, nobles soutiens de ma couronne...

Macaire, que Dieu maudisse! Andrieu, Aloris, et plus de cent autres barons, tous parents ou cousins, mais tous traîtres au fond du cœur, se levant alors, se mettent à crier ensemble :

— Seigneur, revenons en France!

— Ganelon a bien dit, ajoute Macaire, et parlé sagement. Songeons à nous en retourner. Les cent meilleurs chevaliers de la cour ont juré qu'ils ne feraient plus un pas en avant pour homme qui vive. Puisque Roland est mort, ils sont déliés de leur serment.

— Seigneur! s'écria Charlemagne, ô père tout-

puissant! ils ne m'aiment guère, ceux qui me donnent ce conseil!

— Vaillant empereur, dit tout ému Régnier de Gênes, si tu écoutes Aloris et ses conseils, France ira par eux à néant

— Par Dieu! s'écrie Aloris à cette parole, Régnier, vous parlez follement. Je vous donne un démenti comme à un vaurien, pour ce mot, et si ce n'était le respect de l'empereur ici présent, le bran qui pend à mon côté serait déjà rouge de votre sang. Nous vous connaissons tous d'ailleurs et savons que vous êtes sorti de rien : votre père Garin n'avait pas un arpent de terre; en tout temps il fut maraudeur et vécut de rapine...

A ce langage, le feu monte au visage du duc; il passe avant, saute sur Aloris, le saisit aux cheveux, et d'un coup de poing l'envoie rouler à terre, en disant :

— Va! truand glouton, et que Dieu te maudisse! car Garin fut prud'homme et valait cent de tes pareils!

Andrieu, voyant son frère à terre, crie : « Hautefeuille! » et tous leurs parents accourent en tel nombre, que si Dami-Dieu n'y pense, tout ira mal certainement.

La noise commence rudement entre les deux familles. Les parents de Ganelon sont braves, et ils auraient fait un mauvais parti au duc de Gênes, si la plupart des barons de France ne s'étaient tournés de son côté. On avait déjà mis le glaive au vent des deux parts, lorsque l'empereur s'écria et jura par son chef qu'il ferait pendre comme larron, si grand fût-il, le premier qui commencerait le combat.

Ce serment effraya les plus fiers, et il n'y eut ni cheval sellé, ni armure décrochée du poteau. Revenant aussitôt sous son pavillon de pali, Charlemagne manda les parents de Ganelon, qui avaient résolu de tuer Régnier à la tombée du soir. Quand Aloris, Aldrat, tous les chevaliers de leur parenté, le duc Régnier et les Français furent réunis, l'empereur dit sévèrement :

— Seigneurs, vous m'avez outragé en vous mêlant et battant sous mes yeux ; mais, par l'âme de mon père ! si je n'en tire une réparation suffisante, j'en ferai si vigoureuse justice, qu'on en parlera par tout le monde !

— Aloris, dit-il ensuite, écoutez-moi : vous allez quitter votre manteau, et faire droit au duc de Gênes à sa volonté.

— Seigneur, répondit Ganelon, vous serez obéi. puisque tel est votre plaisir.

Aloris ôte son manteau, s'agenouille et rend son gage au duc de Gênes, qui ne l'aurait point accepté sans la crainte de l'empereur ; mais pour ne pas déplaire à Karle, il lui fit quelques semblants d'amitié.

Après la réconciliation, Charlemagne demanda encore conseil à ses barons, ne pouvant se déterminer, tant cette lâcheté le grève, à tourner le dos à l'émir. Mais Jaufre d'Hautefeuille lui dit :

— Noble empereur, personne ne vous a plus aimé que Ganelon, mon fils et moi. Or nous avons tenu conseil avec nos parents et nos amis, et il a été décidé que nous reviendrions en France, si tel était votre bon plaisir ; car nous sommes épuisés de force et brisés des fatigues souffertes.

Charlemagne se prit alors à pleurer de nouveau ; mais les traîtres surent si bien l'enchanter de fausses paroles, qu'il finit par consentir au départ. Voilà donc les clairons qui sonnent, et que, par l'ordre de l'empereur, on se met à plier les tentes, à la grande joie des uns et au grand déplaisir des autres. Le duc Régnier surtout ne pouvait cacher son désespoir. Mais il a beau rappeler à Charle-

magne, qui en deviendra fou de douleur, Roland et Olivier :

— Ils me forcent de partir, répond l'empereur, et d'abandonner leurs corps aux mécréants. Mais nous les vengerons un jour. Ah ! quelle honte, quelle honte, Roland, mon neveu, aura toute sa vie votre oncle qui vous tenait si cher ! A Dami-Dieu ne plaise, le juge universel, que je porte encore couronne et vive un mois entier !

Le vieil empereur, à ces mots, tomba pâmé sur le cou de son cheval, et il aurait roulé à terre sans le duc de Gênes. En reprenant ses sens, il s'accusa tout haut, avec amertume, de la mort de Roland et des comtes, et tous ceux qui avaient cœur noble mêlèrent leurs larmes aux siennes. Mais Ganelon, Aloris et leurs perfides parents, firent sonner trompes et clairons, et se mirent en marche.

Toutefois, l'empereur, avant de descendre la montagne, se retourna pour jeter un dernier regard du côté de l'orient, et son œil exercé aperçut un cavalier dans le lointain, qui venait au galop, tenant son glaive au poing. Il fait aussitôt arrêter l'armée, et s'écrie :

— Dieu ! comme ce chevalier a bon destrier courant ! il en mène un autre en laisse, si je ne me

trompe, et plus il avance et plus il me semble reconnaître Richard de Normandie! Puisse-t-il m'apporter nouvelles de mon neveu Roland, et m'apprendre que les autres barons sont sains et saufs encore!

L'armée s'arrête aux sons de l'olifant, et voici Richard qui arrive et descend de l'auferan devant l'empereur. Charlemagne le salua, et l'interrogeant tout de suite : — Dites-moi, pour l'amour de Dieu, ce que vous avez fait de Roland et des autres? Sont-ils encore de ce monde?...

— N'en doutez nullement, seigneur, répondit Richard. Je les ai laissés à Aigremoine, dans une grande tour où le père de Fierabras, celui qu'on appelle Balan, les assiége avec trois cent mille hommes. Il a juré, par Mahomet et Tervagant son dieu, qu'ils n'en sortiraient pas vivants; c'est pourquoi ils m'envoient vers vous demander du secours. Ils ont avec eux la fille de l'émir, une gentille dame au noble cœur. Elle possède les reliques très-saintes que vous désirez tant, et vous les aurez quand vous voudrez.

A ce langage, Charlemagne fut plus joyeux que si on lui eût apporté tout l'or de l'Orient. Il jura par saint Denis, son protecteur et son patron, que Ga-

nelon et les siens étaient pleins de félonie. — Ce n'est pas leur faute si mon neveu est encore vivant! mais ils n'élèveront plus la parole dans ma cour.

S'adressant ensuite à Richard : — La tour est-elle bien pourvue? demanda-t-il. S'ils peuvent tenir quinze jours, l'almiran sera mort au bout de ce temps et son peuple déconfit.

— Seigneur, répondit Richard, je ne vous cèlerai pas que si l'almiran est félon, il est plein de bravoure. Il y a là-bas, vers la cité qu'on appelle Mantible, un passage difficile et bien défendu par un pont et une tour fortifiée. La porte de cette tour est faite de six grosses barres de fer réunies par des chaînes; le Flagot, qui a deux lances de profondeur, coule sous la grande arche du pont, et pour parvenir jusqu'à la ville bâtie au delà de la rivière, il convient de passer par la porte de fer, qu'un grand truand nommé Galafre garde avec le plus grand soin. Ce mécréant, que Dieu maudisse! a dix mille hommes sous ses ordres. On ne peut entrer là par force, car la force n'y ferait pas plus qu'une pomme pourrie; mais nous passerons par ruse : vêtus en marchands, et suivis d'une faible escorte, nous nous présenterons à la porte de fer. Chacun portera le haubert et l'épée sous la cape

de drap, et sous le chapel la coiffe de mailles Vous viendrez derrière avec l'armée. Quand nous nous serons emparés de la porte du grand pont, je sonnerai du cor, et vous viendrez nous soutenir avec vos chevaliers. C'est ainsi que nous passerons, s'il plaît à Dieu, fils de sainte Marie.

— O Seigneur, s'écria l'empereur, qui as fait le jour et la nuit, comme Richard a bien parlé! le bénisse Jésus pour ce sage discours!

Il sonne alors de l'olifant, et l'armée se remet en marche. Quand l'aube du jour suivant s'épanouit toute vermeille dans les cieux, l'ost arriva dans la vallée de Marimonde. Charlemagne donna l'ordre de revêtir les armures, et quand les Français eurent obéi sans nulle demourée, l'empereur de la terre sainte se mit à la tête, et le soleil levant vit sa barbe, plus blanche que gelée, flotter par-dessous la ventaille du heaume jusqu'à sa ceinture.

Richard le fort, duc de Normandie, marchait devant avec sa compagnie, qu'il avait arrangée comme une caravane de marchands. Après avoir donné le cheval au front étoilé, conquis sur le neveu de l'émir aux portes de Marimonde, à Régnier de Gênes, et recommandé à ses chevaliers,

qui étaient cinq cents, de bien cacher le bran d'acier sous la cape de drap, il traverse la prairie avec sommiers chargés, et guide sa troupe, car il connaît bien le pays. On ne s'arrêta qu'à Mantible. Karle se mit en embuscade dans les bois, avec cent mille hommes, et le duc s'achemina vers le pont, menant sa compagnie. Le portail de la tour, sous lequel l'eau du Flagot roulait comme une flèche, était clos, solidement verrouillé, et maintenu de tous côtés par une grosse chaîne. Aussi ceux du dedans ne redoutaient nul homme né de mère, et Hugues de Nantes, hochant la tête, ne put s'empêcher de murmurer :

— Est-ce à la mort que nous marchons? Je vois plus de mille païens armés!

— Seigneur, dit alors Richard, écoutez-moi, je vous prie : je leur conterai tant de mensonges, si vous me laissez faire, que nous pourrons franchir le pont.

— Faites, reprit Razols de Mons; personne ne dira mot:

Sur ces paroles, ils touchent les sommiers et commencent, en file serrée, à traverser le pont. Quand Galafre les vit venir en si bon ordre, il se mit devant la poterne, ayant sur l'épaule sa lourde

hache, dont le tranchant, aussi affilé que rasoir, mesurait bien deux pieds. Le païen était grand, noir et hideusement formé. Il avait de gros yeux de travers, un nez et une bouche énormes, des favoris épais et grisonnants, et des oreilles velues et si monstrueuses qu'elles auraient pu contenir deux setiers de blé; ses bras étaient longs, ses pieds bots, et jamais on ne vit à coup sûr mécréant de plus laide forme. Dieu garde nos braves Français! car si quelqu'un d'entre eux est découvert, sachez qu'il aura certainement la tête et les membres tranchés.

Ils passèrent le pont en silence. Arrivés au bout, Richard, qui les guidait, baissa son chaperon et s'arrêta devant Galafre. L'horrible païen se prit alors à crier:

— D'où viens-tu, garçon? quel est ton pays et celui des gens qui te suivent?

Richard se hâta de tourner sa langue, et répondit en aragonnais:

— Seigneur, nous sommes des marchands qui venons d'Auscario, et apportons drap de prix à l'almiran Balan. Mes compagnons sont Esclavons. Maintenant, dites-nous, beau seigneur, où nous pourrons payer le droit.



Galafre la hache à la main, vomit contre eux mille menaces.

— C'est moi, répondit Galafre, qui suis le garde du pont et du pays, jusqu'à cinquante lieues à la ronde. Il passa l'autre jour par ici douze gloutons qui devaient me payer mon tribut au retour; mais l'émir les tient assiégés dans la tour d'Aigremoine; et d'eux je n'ai revu qu'un messager qui, s'échappant furtivement du palais, passa cette eau avec son cheval à la nage, et tua mon cousin, ce qui me fait le cœur amer! Plût à Mahomet que je le tinsse dans mes chaînes, car il aurait le corps fendu de la tête au talon! L'almiran, furieux de cela et de la trahison de son fils Fierabras, qui vient de renier Mahomet, m'a fait défense, il y a trois jours, de laisser passer personne sans l'avoir bien examiné. Ainsi, approchez-vous sans réplique et relevez vos chaperons.

Richard baissa la tête à ces paroles, et voici Razols de Mons qui a cœur de lion, le preux Hugues de Nantes et le duc Régnier qui s'avancent d'un air si fier, que lorsque Galafre les vit :

— Arrière, barons! se prit-il à crier, arrière! vous ne passerez pas!

Saisissant la chaîne, à ces mots, il releva le pont, et voilà nos quatre Français prisonniers dans la ville. Galafre, la hache à la main, vomit contre eux mille menaces; puis il prend Razols par le chaperon

et le tire si rudement, qu'il le fait tomber à ses pieds.

— Par Dieu! dit celui-ci, j'en ai trop enduré en me laissant jeter si vivement à terre.

Détachant sa cape à ces mots, il tire son épée, frappe le géant et lui tranche l'une de ses monstrueuses oreilles. Richard et Régnier, tirant aussi leurs brans d'acier, se joignent à lui et frappent le malfait; mais ils ne peuvent entamer ni son corps ni sa tête, car il était couvert d'une peau de serpent aux dures écailles. Pour lui, levant sa hache, il crut fendre Razols de la tête aux pieds, et l'eût en effet partagé par le milieu; mais le comte saute si lestement en arrière, qu'il évite le coup La hache tranchante tomba sur un marbre carré où elle s'enfonça d'un pied.

— O Dieu de majesté! balbutia Régnier ébahi, que ferons-nous de ce Turc, qui est si formidable et que nos glaives ne peuvent entamer?...

Le duc jette les yeux autour de lui après avoir dit ces paroles, et, apercevant un gros levier de chêne, il le saisit à deux mains et lui en décharge un tel coup sur le dos, qu'il l'étendit à terre; là, il lui coupa les jambes avec l'épée tranchante. Le géant poussa un si grand cri en tombant, que toute la ville en retentit. En peu

d'instants, voici les païens mécréants qui accourent avec dix mille hommes. Richard, les entendant venir en tumulte, court au pont et le baisse. Aussitôt nos cinq cents Français s'y précipitent, et à peine ont-ils passé la porte, qu'ils rencontrent les musulmans. Alors vous auriez pu voir donner et recevoir maints coups. Richard prit son cor et hautement le sonna. Charlemagne, qui l'entendit dans le bois ramé, se prit à crier à ce signal :

— Montjoie! Montjoie!...

Le premier à cheval, il guide ensuite les Français, qui éperonnent vivement et ne tirent la bride qu'au pont de Mantible. Ce jour-là, Ganelon le traître combattit bien, avec tout son lignage, malgré sa félonie : ce fut lui qui entra d'abord le gonfanon levé. Mais l'ardeur des Sarrasins se refroidit bientôt : tournant visage, ils prirent la fuite jusqu'au grand fossé. Les Français les chargent avec vigueur; les morts, sous leurs glaives brillants, tombent épais comme les épis mûrs, et les blessés fuient en criant. Le fils de Pépin est partout l'épée haute, et Ganelon ne le quitte pas, pour racheter sa félonie.

En passant, l'empereur vit Galafre à terre, qui semblait un antechrist et qui n'était pas encore

occis, car la peau de serpent qui l'enveloppait le défendait des coups. Avec la hache qu'il tenait en main, le maudit, il avait tué plus de trente Français. Les nôtres le tuèrent à coups de pierres, et lancèrent son corps dans les eaux noires du Flagot.

Cependant les Français arrivent sous les murs, qui étaient faits de blocs de marbre gris, liés avec des crampons de fer, et devant la porte ils trouvent Effraon, armé de sa massue de fer. Le géant avait quitté sa femme et ses deux enfants pour repousser les francs chevaliers ; il en avait déjà tué je ne sais combien lorsque l'empereur arriva tenant au poing Joyeuse, qui étincelait au soleil, et avant que le géant eût le temps de se retourner, il lui fendit la tête jusqu'aux dents.

Les païens s'enfuirent en poussant de longs hurlements, et Charlemagne criant : « Montjoie ! » entra hardiment dans la ville. Il fut suivi par Richard de Normandie, Hoël de Nantes, Riols du Mans qui a cœur de sanglier, et le duc Régnier de Gênes. Devant ces cinq hommes, brandissant leurs glaives nus et ensanglantés, reculèrent les mécréants. Mais plus de sept mille Turcs, se jetant entre eux et la porte, leur coupèrent la retraite et les enfer-

mèrent dans la cité. Pris avec ses quatre barons comme dans une trappe, Charlemagne eut le cœur troublé. Il implore Jésus tout bas et pense, avec un soupir, à Roland et à Olivier; puis, fondant sur les mécréants, il en fit, avec ses barons, un horrible carnage.

Son cri de «Montjoie!» qu'il poussait de temps en temps, fut entendu par Ganelon de l'autre côté du rempart. A la voix de son seigneur en péril, le remords s'éveilla dans le cœur du traître; il crie : « Hautefeuille ! » et ses parents accourent au nombre de mille cinq cents, tous braves et richement armés. Ils attaquèrent vaillamment la porte; mais les Sarrasins les repoussèrent et leur tuèrent plus de cent hommes sous les pierres qui tombaient comme pluie menue.

— Par ma foi ! dit tout à coup Aloris, nous sommes fous de nous faire tuer ici pour rien. Ganelon, beau neveu, allons-nous-en ! Charles est prisonnier dans ces murs; nous voilà vengés de Régnier ! Maudit soit qui les aidera! Nous pouvons maintenant régner en France et faire votre père empereur !

— A Dieu ne plaise, répondit Ganelon, que je trahisse mon seigneur aujourd'hui ! Nous tenons



de lui nos terres et nos fiefs, et devons l'aider avec loyauté et de bon cœur. Il n'est pas un Français ici qui n'en ait fait le serment.

En oyant ce discours, Aloris devint noir de colère.

—Vous êtes forcené, dit-il, de repousser la vengeance qui vient et de vous obstiner à cet assaut pour sauver des gens qui ont déjà sans doute le chef coupé !

Sur ces entrefaites arrive Fierabras, courant, et demandant des nouvelles de Charlemagne.

—Il est dans ces murs dentelés, répondirent les traîtres.

— Et vous ne volez pas à son secours ! s'écria le fils de Balan ; qu'attendez-vous donc ? Barons, si vous l'abandonniez, ce serait honte et couardise !

A la voix de Fierabras, les Français recommencent l'assaut. Conduits par le Turc et Ganelon, qui renversent tout et brisent la porte à coups de pic et de hache, ils forcent Mantible et entrent en foule et gonfanons levés.

Au tumulte qui s'éleva quand la ville fut prise, la veuve d'Effraon sortit de son lit tout échevelée, et sautant sur une faux, elle courut défendre l'entrée de Mantible. Telle était la vigueur de cette furie,

qu'elle abattit morts une charretée de nos Francs.

— Dieu et sainte Vierge honorée! s'écria soudain Charlemagne, je vois là-bas un diable plus noir que charbon qui fauche mes hommes comme l'herbe! Il est grand temps de l'arrêter... Qui peut me donner arc ou arbalète?...

Le duc Hoël, qui ne quittait jamais le sien, s'empresse de le tendre à ces mots, et, visant la vieille géante, lui envoie son carreau de fer au beau milieu du front. La flèche brise le crâne, plonge dans le cerveau et la renverse morte. Les Français alors, passant sur son cadavre auquel fut mainte pierre jetée, se précipitent dans la ville.

Dieu! le riche butin qu'ils firent ce jour-là! or, argent, soie, palis de couleur, tout s'y trouvait en abondance. L'almiran avait déposé la meilleure partie de ses trésors dans la tour, qui était plus forte que celle de Calahorra.

L'empereur Charles à la face vermeille partagea équitablement le butin. Tous en eurent, petits et grands; puis, l'armée campa autour de la ville et se reposa deux jours et une nuit. En fouillant les maisons, les nôtres trouvèrent les enfants de la géante et les apportèrent à l'empereur, qui se signa en les voyant, et les

fit baptiser. L'un fut appelé Olivier, l'autre Roland; mais ils moururent avant que nous eussions conquis Balan.

Trois jours après la prise de la ville, par une belle matinée d'été, car on était à la fin de mai, Charlemagne, laissant Hoël et Riols du Mans dans la cité conquise avec cinq cents chevaliers, monta sur Blancart et prit la route d'Aigremoine. Cent mille hommes suivaient sa bannière : aussi, en voyant se dérouler leurs longues files dans la plaine, il leva les yeux au ciel et dit humblement en faisant le signe de la croix :

— Merci, Seigneur, père de gloire, car tu m'as bien honoré !

CHAPITRE X

—

L'ALMIRAN BALAN

Tandis que l'empereur de France à la barbe fleurie chevauchait en bon ordre avec ses barons, et que Richard de Normandie et le preux Fierabras conduisaient l'avant-garde, l'almiran reçut la nouvelle de la prise de Mantible, de la mort de Galafre et du pillage de son trésor. Percé au cœur d'une douleur mortelle, il se prend à pleurer et à se lamenter ainsi :

— Hélas ! Mahomet, que ta loi est honnie ! méchant dieu renié, tu ne vaux pas un bout de corde, et Fierabras a bien fait d'abandonner ta loi ; car si tu avais défendu mes hommes, ils ne seraient pas morts !



Il prit une massue à deux mains, après avoir dit ces paroles, courut à la mosquée, et tant donna de coups à Mahomet sur sa tête dorée, qu'il la lui mit en pièces; puis il s'agenouilla devant l'idole, lui demanda pardon et ordonna d'assaillir la tour en vociférant :

— A l'assaut, fils de Mahomet! meurent les traîtres! Prenez Floripar, cette ingrate qui me déshonore, que je la fasse brûler vive!

Au bruit des tambours et des clairons, des milliers de païens assaillent la tour à force et à vigueur. Nos Français, Olivier et Roland en tête, revêtus de leurs blancs hauberts, se défendent comme lions et comblent le fossé de morts. Mais ils ont beau jeter traits, feux et pierres, le nombre l'emporte, et les Sarrasins gagnent la tour, excepté le dernier étage. Repoussés là et enfermés dans une étroite chambre, les nôtres, toutefois, ne se découragent pas.

— Seigneurs, dit Roland, soutenons le combat et faisons-leur le plus de mal que nous pourrons.

— Ne soyez point en peine, compagnon, répondit Olivier; nous voici encore dix hommes en état de combattre et de garder ce que nous tenons. Mais, au nom du Sauveur, sortons et allons férir

en plein air. J'aime mieux mourir au soleil que sous ces voûtes sombres.

— Seigneurs, leur cria Floripar à ce moment, frappez et chassez ces maudits ; car, si vous repoussez cet assaut, je vous montrerai la couronne d'épines de Jésus!

Pleurant de joie à cette promesse, les comtes s'y portèrent avec tant de vaillance, qu'ils repoussèrent les païens. Floripar, ouvrant aussitôt un coffret d'or dont elle seule avait la clef, leur montra les saintes reliques, devant lesquelles ils s'agenouillèrent le front à terre. Mille Sarrasins et plus escaladaient la tour pendant ce temps : or le duc Aymes à la tête blanche leur montra ces reliques divines, et ils tombèrent tous des échelles, comme foudroyés.

Mais les pierres sifflaient toujours, les machines battaient le mur en grondant et d'une telle force, qu'un pan de la tour s'écroula. Les comtes étaient perdus, s'ils ne s'étaient avisés de précipiter les dieux de l'émir sur les assaillants. Roland leur lance Apollon; Ogier, Margot; Olivier, Lupin; le vieux duc, Mahomet; or, quand l'almiran vit ses dieux dans les airs, il fut si courroucé et si ému, qu'il fit cesser l'assaut.

Les Sarrasins relevèrent en pleurant de douleur l'idole de Mahomet, et, comme l'almiran, dans son désespoir, lui adressait d'amers reproches, un diable d'enfer ouvrit les lèvres de l'idole et prononça ces mots :

— Almiran, puissant prince, attaque de nouveau la tour, au lieu de te lamenter, et tu la prendras maintenant.

L'almiran, plein de joie, fit sonner mille cors et mille clairons, et l'assaut recommença au mugissement des machines et au bruit sourd des pierres. Que Dieu, dans sa bonté, songe à nos Français à cette heure ; car, si le secours tarde, morts ils sont et détruits !

L'assaut fut acharné et la rumeur terrible. Toute la gent non confessée, païens et Turcs se ruent contre la porte, la brisent à coups de pic et de hache, et arrivent jusqu'aux fenêtres. Ils comptaient bien forcer l'entrée de la tour, mais il y a là dix comtes de France la louée qui frappent bien, et tous ceux qu'ils atteignent ont fini leur temps en ce monde.

— Seigneurs, francs chevaliers, leur dit Olivier de Gênes, voici la tour effondrée en vingt endroits ; mais n'importe ! point de faiblesse,

même en pensée! Avant que l'âme me soit sortie du corps, je tuerai une charretée de païens!

Roland répondit en montrant son épée d'où ruisselait le sang, et tous les autres eurent le cœur relevé d'un palme. Les Turcs arrivaient sur ces paroles, mais toute leur rage se brisa contre les brans d'acier des nôtres.

— Hélas! s'écria Floripar, troublée par le péril, hélas! sainte Vierge honorée, c'est aujourd'hui que je serai livrée à la mort et aux tourments; car, malheureuse que je suis, je le vois bien, nous ne pourrons garder la tour!

— Taisez-vous, belle née, lui dit durement Guy de Bourgogne, et gardez-vous de répéter cette parole!

— Seigneur, reprit la dame, au cœur j'ai froid, car le secours n'arrive pas, et notre vie sera bientôt finie. J'espérais avec grande joie devenir votre femme, être purifiée dans les saints fonts et mourir couronnée à côté de vous, sire!

A ces mots, Floripar poussa un grand soupir et tomba pâmée dans les bras de Guy et d'Olivier, qui se hâtèrent de la soutenir jusqu'à ce qu'elle eût repris ses sens. Pendant ce temps, le duc Aymes, qui regardait dans la plaine, vit flotter au

loin la bannière de Saint-Denis. Il reconnut le dragon à sa queue liée, et s'écria :

— Nobles chevaliers de France, plus de crainte, plus de douleur ! voici la bannière de Saint-Denis ! Elle a déjà passé le val... Dieu ! comme celui qui la porte chevauche avec ardeur ! On voit bien qu'il lui tarde de nous revoir ! L'armée le suit en bon et bel ordre ; elle a conquis tout le pays ! Maintenant, j'aperçois Richard. Demain, les Turcs auront douloureuse journée !

— Honneur à Dieu, dit Floripar, et à la Vierge couronnée ! Guy de Bourgogne, beau seigneur, embrassez-moi et je n'aurai plus de chagrin !

Nos Français poussèrent des cris de joie à ces paroles, et Guy devint plus rouge de plaisir que la rose d'été.

L'émir apprenait en même temps que Charlemagne venait de passer le val d'Aigremoine, avec cent mille hommes tous bien armés. Cinquante mille Turcs gardaient l'entrée de la plaine de Josué. Karle arrive chevauchant, le gonfanon levé, ayant rangés derrière lui Richard et les barons de France. Il s'arrêta dans une prairie, et l'armée y campa sans loges ni tentes, car tous les bagages avaient été laissés dans la forteresse de Mantible.

Là, les hommes se désarmèrent et dormirent, et les chevaux ne cessèrent de tondre l'herbe jusqu'à l'aube.

Mais à l'aube, lorsque l'alouette eut chanté, Karle fit armer et ranger ses hommes, et appelant ensuite Fierabras d'Alexandrie :

— Fierabras, dit-il, je vous ai fait chrétien et vous tiendrai cher comme un fils tant que je vivrai; or voici ce que je veux vous dire. Si votre père voulait renier Mahomet, croire au Christ et recevoir le baptême, il ne perdrait pas un palme de sa terre; tandis que s'il refuse et me combat, il mourra démembré.

— Seigneur, répondit Fierabras, je vous en prie au nom de Dieu, sachons s'il veut être baigné dans les fonts baptismaux. S'il s'obstine dans son erreur, pour lui, bien à regret, je n'oserai plus vous parler.

L'empereur de France manda Régnier, Richard de Normandie et d'autres barons dont les noms me sont inconnus, et leur demanda quel messager ils lui conseillaient d'envoyer à Balan. Tous, à dessein et pour punir sa félonie, désignèrent Ganelon. Charlemagne choisit Ganelon, et le puissant baron d'Hautefeuille, se couvrant de sa riche armure,

saute sur son destrier, qu'on appelait Tassabron, pend au col l'écu où un lion était peint, et saisissant sa lance au gonfanon brillant, se dirige seul au galop vers la vallée de Josué.

A l'entrée du défilé, les Sarrasins de l'avant-garde, lui barrant le passage, crièrent :

— Qui es-tu, chevalier, et où veux-tu aller si vite ?

— Je suis, répondit Ganelon, un messager de Charlemagne, et je vais conter ma raison à l'almiran Balan.

Les chevaliers félons le laissèrent passer, et s'appuyant sur la lance et l'arçon, il courut à la tente de l'émir, déterminé, qu'il lui fût agréable ou non, à remplir son message.

Intrépide, sage et prudent, Ganelon s'arrête devant la tente de l'almiran et dit :

— Écoute, Sarrasin : Karle, le bon roi couronné, te mande par moi, son baron, que si tu veux renoncer à Mahomet, te faire baptiser, lui rendre la couronne du Christ et les saintes reliques, et laisser sortir de la tour les chevaliers assiégés, tu ne perdras pas quatre pieds de ta terre et seras doublement aimé de ton fils Fierabras. Si tu refuses d'obéir, il te défie, et tu peux fuir et

quitter cette terre, car s'il t'y rencontre, tu seras mis à mort.

Lorsque l'émir entendit ce défi, peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit de rage.

— Truand ! répondit-il, il faut que tu sois bien outrecuidant pour avoir osé te présenter armé devant moi ! mais ton audace sera payée, car tu ne feras plus message, et que maudit soit mon pouvoir si tu t'en retournes vivant !... Émirs, cria-t-il à ces mots, garrottez-moi ce chien !...

Ganelon voit, à ces paroles, qu'il faut songer à soi. Se retournant promptement contre Brulhan de Montmirat, qui venait sur lui l'épée haute, il brandit son épieu carré et le lui plante dans le cœur. En voyant son favori tomber mort à ses pieds, l'almiran se lève et crie à pleine voix :

— Sarrasins ! Sarrasins ! ne le laissez pas échapper !

Ceux-ci courent à leurs chevaux, et bientôt plus de mille Turcs poursuivent Ganelon. Le vieux duc à la barbe blanche Aymes était en la tour, accoudé sur le balcon de marbre ; il appelle Roland, Olivier et les autres, et leur dit :

— Seigneurs, regardez, pour Dieu ! Je vois là-bas un cavalier qui me paraît très-bon aux armes

et que poursuivent un millier de ces renégats. Il me semble, à la peinture de son enseigne, reconnaître Ganelon.

— Vous ne vous trompez pas, seigneur, reprit Roland, c'est pure vérité ! Je serais fâché qu'il lui arrivât malheur ; prions tous Jésus-Christ qu'il le garde !...

Maintenant s'en va Ganelon sur son cheval courant, l'écu il tient d'une main et l'épée nue de l'autre. Les Sarrasins, ces mécréants maudits, le serraient de près; mais lorsqu'il eut atteint le plateau qui s'élève vers la vallée de Josué, il fit face aux païens, et, frappant le plus avancé sur le heaume luisant, il le fendit jusqu'à l'arçon ; puis, il abattit mort Ténèbre, le frère de Sortibran. Olivier et Roland étaient ravis des prouesses de Ganelon. Pour les Sarrasins, ils éperonnaient jusqu'au sang afin de le rejoindre, mais quand ils virent les bannières de Karle, ils tournèrent bride et revinrent au camp.

Un messager y était arrivé, apportant à l'émir nouvelles de son frère Brulan, qui lui amenait la plus belle armée qu'on eût encore vue sur pied. Le vieux maudit monta sur l'auferan pour l'aller recevoir, et la joie de tous deux fut grande quand ils se rencontrèrent. Ganelon avait à peine eu le

temps de rendre compte de son ambassade, que mille clairons et mille cors frémissent à la fois dans le camp sarrasin, et leur innombrable cavalerie, formant vingt-six lignes profondes, s'avance en échelons.

Nos clairons répondirent fièrement aux trompes sarrasines, l'oriflamme fut déployée par le brave Richard, et, couchant leurs lances brillantes, les Français se mirent en marche. Ils étaient divisés en dix bataillons, commandés le premier par Richard, le second par le duc de Gênes, le troisième par Ganelon, le quatrième par Aloris, le cinquième par Jaufre d'Hautefeuille aux blanches moustaches, et le sixième par Macaire le brun.

Andrieu, Téric l'Ardennois, un chevalier de grand renom et l'empereur guidaient les quatre autres. Chacun se composait de dix mille hommes vêtus de fer. Quand les deux armées s'aperçurent, l'émir appela Brulan et lui dit :

— Si Mahomet nous seconde, les Français sont déconfits; allez les charger le premier. Si vous prenez Karle, tâchez de le prendre vivant. Pour Fierabras, mon fils, qu'il soit écartelé!

Trompes et cymbales retentissent à ces paroles, et Brulan, dépassant d'une portée d'arbalète la

gent non confessée, s'avance haut le gonfanon, et après avoir crié : « Afrique ! » à perdre l'haleine, il dit d'une voix menaçante :

— Charlemagne, où caches-tu donc ta vieille barbe blanche? A la male heure tu passas le pont de Mantible, car tu ne le reverras plus! Les Français mourront prisonniers sur notre terre, et nous vendrons leurs têtes quatre deniers d'or!

La menace déplut à Karle, qui, laissant son cheval courir à bride abandonnée, alla frapper le païen sur sa targe ornée avec art, et, y plantant toute la lance, l'étendit mort dans la prairie. En se retournant, il renversa de la même façon le roi de Valmorade, que son écu ne put sauver; puis, mettant l'épée à la main, il fit voler à une longueur de lance la tête du premier maudit qu'il trouva sur ses pas, et frappa de tels coups avec Joyeuse, que les païens n'eurent pas un instant de relâche.

Grands furent alors, je vous le promets, le combat, la noise et le tumulte. Les Français, ces braves vassaux, bataillèrent si bien, que les morts et les blessés jonchaient la plaine, et qu'on n'y foulait plus qu'une boue épaisse et sanglante. A ce moment apparaît Ténébras sur son coursier tout

blanc d'écume ; il fiert Hugues de Pontoise, perce son écu doré, et l'étend mort en criant : — Aigremoine !

Saisissant ensuite son glaive au pommeau d'or niellé, il nous tue Huon et Guiraut des Fossés, et vocifère :

— Par Mahomet ! Francs, vous êtes à nous !

Richard de Normandie avait entendu ces paroles. S'élançant contre le païen, il lui plante son épée dans le cœur, en disant :

— Aux ténèbres, maudit ! car tu as trop duré, et que ton âme soit plongée dans le puits de l'enfer !

Richard fendit d'un coup d'épée un autre Turc jusqu'au nœud du baudrier ; et les Français, forçant l'entrée du val de Josué, vinrent jusqu'auprès d'Aigremoine. Là, ils trouvèrent le gros des troupes de Balan, qui avait autour de son croissant trente-rois couronnés, venus chacun avec son ban. Lorsque l'almiran les vit arriver en éperonnant, et qu'il apprit la défaite et la mort de son frère, tout son sang se tourna. Il appela Tempestat, son neveu, et d'autres émirs les fidèles, et leur dit :

— Barons, je vous ai toujours aimés, et vous supplie à cette heure de sauver mon honneur. Allons charger ces Francs qui veulent me détrôner !

Les Sarrasins pleurent *de pitié* à ces mots, et l'almiran, qui avait fier courage, se couvre de ses armes d'or et s'élance sur son destrier rapide. En toute païennie, on ne vit point si bon coureur : noir comme mûre de mûrier, il avait flancs et croupe larges, et le corps grand et droit.

L'almiran fit lacer par-dessus sa ventaille sa barbe, plus blanche que noix qui après février tombe, et qui lui pendait jusqu'au nœud du braguier ; puis il déploya sa bannière. Cent clairons se mirent à sonner, et le combat recommença.

CHAPITRE XI

—

LA VICTOIRE

Les archers tirèrent les premiers; sous la pluie épaisse et menue des flèches d'acier, vous auriez pu voir alors les morts s'abattre et tomber les uns sur les autres. Au milieu de cet orage parut le duc Régnier de Gênes. Comme il arrivait au galop, il rencontre Sortibran de Coïmbre, et lui donne tel coup sur son écu armorié, qu'il ne lui valut pas un rameau d'olivier. Lance et pennon, il lui plongea tout dans le cœur.

Sortibran tomba mort, et, en tombant, brisa la lance qui l'avait traversé. Régnier saisit l'épée alors, et se mit à tailler rudement païens et Sarrasins en pièces. Ceux-ci s'enfuient épou-

vantés, et courent apprendre à l'émir la mort de Sortibran.

Le vieillard, à cette nouvelle, faillit perdre le sens. Laissant aller son cheval, qui partit comme un trait, il fondit sur Robert de Normandie et le fendit jusqu'à l'arçon, ce qui fut grand dommage! Il nous tua dix autres Français et quatorze Normands ; puis il cria :

— Aigremoine! Aigremoine! Sortibran est vengé! Je vous montrerai comment fiert l'almiran! Je veux prendre Charlemagne par sa moustache grise, et faire pendre ensuite Olivier, Roland et tous ceux qui sont dans la tour.

Ganelon, Andrieu, Aloris, Béranger, Macaire, et tous ceux qui suivaient le lion d'Hautefeuille, viennent s'opposer à l'émir. Au baisser des lances, il y eut grand carnage; plus de mille païens ils jetèrent morts sur le sable. Mais le vieil almiran accourt sur le destrier aragonnais, il frappe Milon sur le heaume : ni heaume ni coiffe de mailles ne lui valurent un bouton. Après l'avoir renversé mort, le terrible almiran rencontre Ganelon, l'abat d'un seul coup sur le sable, et, le saisissant par les mailles du haubert, il l'enlève d'un bras vigoureux et le couche en travers sur l'arçon.

Il l'eût emporté prisonnier sous sa tente, si tous les vassaux du lion n'avaient couru à la rescousse de Ganelon. L'émir le lâcha en les voyant venir, et cria : « Mahomet ! » de sa voix claire. Trente rois répondent avec leurs troupes à son cri, ils apportent le feu grégeois; et, il faut bien en convenir, malgré la bravoure de Fierabras, qui tua Tempestat, son fils, et quarante autres païens, nos Français furent déconfits et menés battant à deux portées de trait.

La bataille était perdue sans les comtes; mais ils avaient tout vu de la tour. Ils descendent à la hâte, sellent leurs chevaux, et sortent avec leurs écus et leurs épieux carrés, sous les yeux de Floripar la courtoise, qui leur criait de la tour :

— Barons, que Dieu vous garde !

Éperonnant de front et conduits par Roland, dont la Durandal flamboyait, nos comtes tombèrent sur les maudits comme un torrent furieux. Tout cède devant eux, tout fuit. L'almiran, reniant Bafom de colère, se jette alors dans la mêlée, frappe et nous tue Hugues de Paris, Jaufre, Jacques de Senlis, Foulques de Saint-Denis et Garin d'Aubefort. L'empereur, voyant ce carnage, brocha son cheval de ses éperons et frappa l'émir avec

Joyeuse. Mais, bien qu'il eût porté un coup terrible, le heaume du Sarrasin était si épais, qu'il ne put l'entamer. L'épée glissa le long du fer massif, et, retombant sur l'arçon, coupa en deux la selle et le cheval.

L'almiran tomba, mais se redressant avec promptitude, il tua le destrier de l'empereur, qui, en un clin d'œil, fut sur pied. Voilà Charlemagne et Balan face à face, et qui s'attaquent avec leurs glaives acérés. Le vieux Sarrasin était plus grand d'un palme que Charlemagne. Ils se chargeaient avec tant de furie, que leurs écus furent bientôt troués et mis en pièces. Bien que son sang coulât par cinq blessures, notre empereur ne refusa point le combat. D'un coup porté sur le heaume bruni du Sarrasin, il fit voler dans la prairie les perles et les fleurs qui l'ornaient; mais Joyeuse, glissant encore, ne trancha que l'éperon de l'émir.

— Païen, dit alors Charlemagne, tu résistes avec bravoure, et si tu voulais délaisser Mahomet, pour l'amour de ton fils, je te rendrais tous tes royaumes.

L'almiran, suant de colère et grinçant les dents à ces mots, frappe Karle si rudement, que son glaive alla se plonger un pied mesuré dans la terre: en le

retirant il le brisa. De furie, il jette sa targe, et, saisissant une miséricorde, il attaque Charlemagne avec tant de rapidité, qu'il l'aurait tué sans le secours de Dieu. Nos comtes, par lui envoyés, arrivaient par bonheur à ce moment. Ogier voit le péril de l'empereur, saute à bas de son bon coursier et saisit par derrière l'almiran, à qui Olivier lia les bras; mais ce ne fut point sans péril et sans peine.

Comme Balan venait d'être pris par les comtes, voici Fierabras qui accourt et lui crie tout ému :

— Almiran, seigneur père, vous faites grande folie de ne pas vous laisser baptiser! Croyez de bon cœur en Jésus et en la vierge Marie, et accordez-vous avec Karle.

— Va, truand! répondit l'émir, et que Mahomet te maudisse, car ton âme est perdue, pourrie et damnée!

Olivier et Téric des Ardennes l'empêchèrent d'en dire davantage en le liant sur un mulet, qu'ils chassèrent vers la ville. Les païens, à cette vue, prirent la fuite de toutes parts, laissant des milliers de morts sur le champ de bataille, et Charlemagne entra vainqueur dans Aigremoine. Le lendemain,

à l'aube, il réunit tous ses hommes, grands et petits, et leur partagea le butin selon sa volonté, Puis il donna l'ordre à un évêque de bénir les saints fonts pour un baptême.

Tout fut préparé comme il l'avait prescrit : on remplit une grande cuve d'eau, l'évêque la signa. Charlemagne commanda ensuite d'amener l'émir; et, Roland avec Olivier l'ayant tenu de force, Ogier lui ôta ses vêtements. Alors l'empereur lui demanda s'il voulait croire en Jésus-Christ, qui souffrit mort pour nous, et à la Vierge honorée et très-sainte.

L'émir répondit en jurant que ni pour vie ni pour mort il ne renierait Mahomet; et, en signe de mépris, il cracha sur les fonts baptismaux. A cet outrage, Charlemagne tira Joyeuse; mais Fierabras tombe à ses pieds et clame si ardemment merci, que l'empereur consent à pardonner encore. Le glaive toujours levé, il s'adresse à l'émir et lui redit :

— Balan, si tu veux te faire chrétien, je te rendrai ton pays et ta terre.

— Pour Dieu, beau seigneur père, s'écria Fierabras à genoux, écoutez l'empereur !

— Eh bien ! dit l'almiran, nous verrons cela, si





Les noces durerent dix jours.

les fonts me conviennent quand on les aura bénits de nouveau.

La cuve fut remplie d'une eau d'une claire fontaine; on la signe, et Turpin l'archevêque lui demande s'il veut renier le démon et croire en Jésus-Christ.

Le vieux maudit noircit de colère à ces mots et crache dans l'eau sainte une seconde fois. Mais l'archevêque Turpin le saisit à la gorge, et, le tenant de force dans les fonts baptismaux, faillit l'étrangler et l'y noyer.

Pendant qu'il se débattait avec rage et qu'un flot de sang clair lui coulait par le nez et la bouche, Charlemagne disait à Fierabras :

— Vous voyez comme votre père nous outrage !

— Par pitié, seigneur, répond le fils de l'émir, laissez-moi tenter de le gagner encore !

Fierabras fit tout pour émouvoir Balan, mais ni ses instances ni les larmes de Floripar n'amollirent ce cœur farouche; il proféra de tels blasphèmes, que Fierabras se retourna et se voila en soupirant. Alors, sur un signe de l'empereur, Ogier lui fit voler la tête d'un coup d'épée.

Dans l'eau bénite et signée pour le père, le bon archevêque Turpin baptisa ensuite la fille. Floripar

NOTES

Voici le début du poëme, que nous avons supprimé pour entrer tout de suite dans l'action :

I

L'histoire que je vais vous conter au nom de celui qui nous jugera tous fut trouvée sous le maître-autel de Saint-Denis par un chevalier clerc nommé Richier. On n'en fit pas de plus vraie ni de plus belle depuis que Dieu créa Adam et Ève, sa dame. Lisez-la, s'il vous plaît, avec attention, et vous saurez comment Charlemagne, qui tant fut redouté, conquit, à travers mille périls et après de longues fatigues, la couronne du Christ et son suaire : comment il tomba plus de deux cent mille hommes dans cette guerre, et comment Olivier répondit au défi du vaillant Fierabras.

II

Nous devons une explication au lecteur, relativement à l'orthographe que nous avons adoptée pour le nom de l'un des pairs les plus célèbres des poëmes carlovingiens. Presque partout, jusqu'ici, on a écrit *Nesmes* de Bavière. C'était une erreur qui tenait au peu de savoir des premiers explorateurs de nos manuscrits. Les rubriqueurs romans joignaient toujours au nom propre le titre de seigneur, par abrévia-



tion N. de *domn'*, d'où le *don* espagnol. En parlant d'*Aymes* de Bavière, ils écrivirent *N'Aymes*, le seigneur Aymes; or ceux qui lurent sans connaître la valeur des signes, imprimèrent *Nesme* tout d'un mot. Le duc Nesme n'ayant jamais existé, même dans nos romans, nous avons cru devoir ressusciter à sa place le brave et digne seigneur Aymes. Par une inadvertance du même genre et qui n'était excusable que chez l'abbé Millot, M. *Raynouard*, de Na (dame) *Tibors*, fit, il y a trente ans, *Natibors*.

III

Dans ses Chroniques rimées, où M. Laurent Pichat n'a eu qu'un tort, celui de modeler sur un récit historique incomplet sa légende de la belle Floripes, on lit ces vers charmants, bien qu'ils ne soient pas tout à fait vrais :

Si l'histoire sage refuse
Cette chronique un peu confuse
Du grand chef carlovingien ;
Si l'homme prudent se défie
De l'étrange géographie
Qui ferait damner Vosgien ;
Nous autres, nous n'y pensons guères,
Tant nous aimons ces folles guerres
Où l'on assomme et l'on pourfend...

Notons, en finissant, pour rassurer notre poëte, que cette géographie n'est point aussi fantastique, aussi fabuleuse qu'on pourrait le croire à première vue. M. Fauriel n'y a rien vu, mais ce n'est pas une raison pour ne pas trouver, en cherchant après lui. La scène du poëme est en Espagne, et il faut n'avoir jamais franchi les Pyrénées pour méconnaître *Agramunt* dans l'Aigremoine du moyen âge, *Calahorra* dans la forteresse d'Alhor, et beaucoup d'autres lieux aussi clairement désignés.



PETIT GLOSSAIRE

DES VIEUX MOTS

ALMIRAN, de l'arabe *amir*, qui signifie seigneur, ou de l'arabe corrompu *amiratz*, qui veut dire prince.

ASSURER, donner sa foi à quelqu'un.

AUFERAN et **AL-FERRAN**, cheval arabe.

BAFOM, Mahomet.

BASTILLE, tour défensive.

BLIAUT, surtout d'étoffe légère ou de soie.

BRAGUIER, la partie de l'armure qui couvrait les cuisses.

BRAN, glaive.

BOUCLE, partie du bouclier dans laquelle on passait le bras.

BROCHER, piquer.

CAMERLINGUE, chambellan, du latin *camerarius*, camérier. C'est la dignité du cardinal qui administre la justice.

CLAME, supplie.

CARREAU, arme de trait ou flèche carrée. On donnait également ce nom aux grosses pierres lancées par les machines de siège.

CIMETERRE, epée lourde et recourbée qui ne tranchait que d'un côté.

DAMI-DIEU, le Seigneur Dieu. Corruption de *Dominus Deus*.

DEMOURÉE, retard.

DEVISER, s'entretenir.

DROGMAN, interprète, du chaldéen *thirghem*, traduire.

ÉCU, ancienne arme défensive faite en forme de bouclier léger que les chevaliers portaient au bras et sur lequel ils peignaient leurs armoiries et leurs devises. Ce mot vient du grec *scutos*, cuir, matière dont les écus furent primitivement formés.

FERRANT, cheval arabe.

FÉRIR, frapper.

FIERT, il frappe.

FIEF, terre, seigneurie, ou droit qu'on tenait d'un seigneur suzerain, à charge d'hommage.

GARNIR, s'armer.

GENT, de *gens*, race, peuple, famille féodale, vassaux.

GONFANON, echarpe ou bandelette dont les chevaliers ornaient leurs lances.

GRÉGEOIS, feu inventé par les Grecs, qui brûlait dans l'eau.



HAUBERT, cotte de mailles couvrant la poitrine, les bras et le cou. De l'allemand *halsberg*, selon du Cange.

IRE, colere. *Iré*, furieux.

MÊLE, MÊLEE, gris, grise.

MISÉRICORDE, poignard qu'on portait au *côté*.

MONTJOIE, ancien cri de guerre des rois de France, cri de ralliement autour de la banniere de Saint-Denis.

MUE, qui a perdu ses plumes.

NAVRÉ, blessé.

NIELLE, gravé en creux.

OLIFANT, cor d'ivoire.

OST et **HOST**, armee, du latin *hostis*, ennemi.

PALATIN, synonyme d'impérial. On donnait jadis ce nom à tous ceux qui avaient une charge dans le palais de l'empereur.

PALI, drap de soie.

PAVOIS, c'était le plus grand des boucliers, courbé des deux *côtés* comme un toit.

PENNON, etendard à longue queue porté par de simples gentilshommes. Il etait l'opposé de la banniere, toujours carree. Aussi, quand on faisait un banneret, on coupait la queue du pennon.

PERRON, plate-forme muree des chateaux, servant de defense, d'escalier et de vestibule. Tous les seigneurs n'avaient pas droit de perron.

RAME, feuillu.

RESCOUSSE, secours, aide qu'on se prêtait dans le combat.

SAMIT, étoffe brochee et lamee d'argent et d'or.

TARINS, monnaie d'or. Les tarins de Naples, monnaie de compte, ne valent que 90 centimes.

TARGE, un bouclier long et large.

TRAP, pavillon.

VENTAILLE, ouverture du heaume auprès de la bouche, pour respirer. C'etait la partie inferieure qui se joignait ensuite au nasal quand on voulait la fermer.

VERGONDE, honni, à qui on a fait honte.






3 2044 014 712 996


Digitized by Google